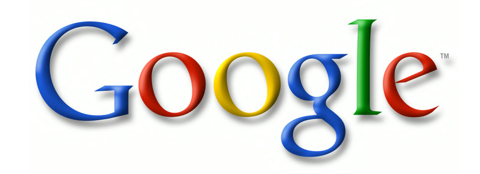

Google





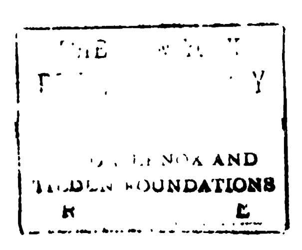
MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

AU SPIELBERG.

TOME IV.



BATIGNOLLES-MONCEAUX. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE DESREZ ET Cᵉ,
Rue Lemercier, 24.

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

AU SPIELBERG.

PAR A. ANDRYANE,

COMPAGNON DE CAPTIVITÉ

DE SILVIO PELLICO ET DE CONFALONIERI.

TOME IV.



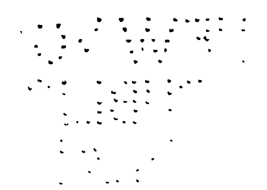
A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DU PRINCE ROYAL,

PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVIII.



I.

Quelque habitué que je pusse être aux douleurs de la prison, jamais, je crois, je n'avais éprouvé une impression plus pénible, plus poignante que celle qui me saisit au cœur en me trouvant dans cet étroit cachot en présence d'un homme sur lequel planait de si odieux soupçons. J'étais resté près du guichet sans pouvoir faire un seul pas ou prononcer un mot; mes yeux même, comme voilés par un nuage, ne distinguaient rien dans cette sombre demeure; et quand le juge S***, quittant sa place, s'approcha lentement de moi et me tendit la main, je fis un mouvement de surprise et d'effroi comme si quelque fantôme, quelque mauvais génie,

se fussent montrés tout à coup à mes regards.....

— La prison n'est pas belle, me dit-il alors, et je conçois qu'on reste frappé de son obscurité, car elle est, je crois, la plus triste de toutes; mais avec l'aide de Dieu on s'y fait peu à peu.

— Je m'y ferai, monsieur, lui répondis-je, comme à celle d'où je sors. Aucun de nous n'en est, hélas! à son apprentissage..... J'avoue pourtant que cette prison est la plus lugubre que j'aie habitée jusqu'à ce jour. Mais, repris-je en m'efforçant de vaincre la répugnance que m'inspirait mon nouveau compagnon, il n'est si horrible cachot auquel on ne s'habitue quand les malheureux condamnés à y gémir vivent en bonne harmonie..

S*** sourit à demi et leva sur moi des yeux scrutateurs qu'il abaissa soudain. Voulait-il lire sur ma figure si mes paroles étaient sincères ou si elles ne renfermaient qu'une secrète allusion à la discorde qui avait régné entre lui et Moretti? Je l'ignore; mais ce sourire ironique, ce regard oblique et faux dont le pauvre colonel m'avait tant de fois parlé, m'apparaissant alors dans leur triste réalité, je compris comment l'infortuné n'avait pu vaincre le désespoir d'être sans cesse en présence d'un pareil surveillant.

—C'est une chose bien pénible que ces continuels changemens de compagnons, dit S*** après quelques momens de silence, pour moi surtout dont la déplorable santé me fait craindre continuellement d'être incommode et de devenir un objet de dégoût à ceux

qui partagent ma prison ; j'ai réclamé contre ces unions momentanées, j'ai demandé instamment à rester seul ; mais on n'a pas fait droit à ma requête... Ici, vous le savez, il faut obéir ! Accordez-moi donc votre indulgence et croyez qu'il m'est bien dur de ne pouvoir supporter seul les douloureuses infirmités que Dieu m'a envoyées dans ma captivité.

La profonde souffrance empreinte sur tous les traits de cet homme, que la prison avait aussi vieilli avant l'âge, ses longs et rares cheveux gris, son visage blême et décharné, sa haute taille courbée par la faiblesse et les douleurs rhumatismales, m'inspirèrent bientôt une telle compassion que je ne songeai plus qu'aux maux qu'il avait dû supporter avant d'en être réduit à cet état de déplorable épuisement.

— Je sais, lui dis-je en lui prenant la main, que vous avez souffert de graves maladies dont les suites vous affligent encore ; mais quel est celui d'entre nous qui n'a pas besoin de réclamer lui-même l'indulgence de ses compagnons et qui ne sente que le premier devoir du prisonnier, dans une cohabitation aussi forcée, aussi constante, est d'exercer envers eux la plus tolérante charité. Rassurez-vous donc sur la gêne et le dégoût que pourraient me causer des infirmités qui ne vous empêcheront pas, je l'espère, de revoir un jour et bientôt votre chère femme et vos enfans.

Ces paroles, prononcées avec conviction et si

plicité, attendrirent le cœur de S***, qui s'écria en fondant en larmes :

— Ah ! mes enfans ! mes pauvres enfans !... quand viendra l'heure où je pourrai les serrer dans mes bras ainsi que leur mère !..... Savez-vous que j'en ai six et que j'étais leur unique soutien ! L'aîné était bien jeune encore lorsqu'on m'arrêta..... Ce fut une affreuse douleur pour moi que celle de les laisser ainsi sans protecteur dans ce monde..... une douleur qui ne m'a jamais quitté, qui me conduirait au tombeau si la Providence n'avait pitié d'eux et de moi !

En articulant ces derniers mots d'une voix émue et brisée, il se mit à genoux et pria avec ferveur.... Et moi, touché du spectacle d'un père chargé de chaînes implorant Dieu sous les voûtes d'un cachot pour qu'il le rendît à ses enfans, je me demandais s'il était bien possible que la duplicité, la trahison, pussent habiter dans ce même cœur qui semblait animé de sentimens si pieux et si paternels.

« N'aurions-nous pas porté, me disais-je, un jugement injuste sur cet homme, qui n'a peut-être d'autres torts que d'avoir cherché à toucher l'Empereur en faveur de sa famille?..... Sa position, hélas ! est si cruelle et l'on se prévient si facilement en prison quand on se voit victime de rigueurs successives qu'on croit ne pouvoir expliquer que par des dénonciations !... Ce malheureux qui pleure sa femme et ses fils, si nous l'avions

méconnu, si nous l'avions calomnié! Moretti était tellement irrité contre lui qu'il ne saurait être bon juge..... et alors que de réparations ne lui devrions-nous pas! que de regrets d'avoir ainsi flétri dans notre opinion un pauvre être qui souffre pour la même cause que nous et qui de plus est torturé par la désolante pensée que ses fils restent sans moyens d'existence, sans carrière dans l'avenir, enveloppés qu'ils sont dans la disgrâce de leur père!.... Que Dieu me fasse donc la grâce de m'éclairer sur lui, et si j'ai été injuste je lui tendrai la main et lui demanderai pardon du fond du cœur de l'avoir outragé.»

La défiance et le soupçon font tant de mal aux âmes tendres et franches que peut-être me serais-je laissé entraîner dans ce premier moment d'émotion à m'expliquer sans détour avec S*** si l'expression de sa figure eût répondu, à l'instant où il cessa de prier, à l'idée plus favorable que sa paternelle douleur m'avait inspirée de son caractère; mais l'attendrissement dont elle avait été animée quelques minutes auparavant fit place à cet air de froide résignation qui semble repousser tout épanchement et vous dire: « L'émotion éprouvée ne fut qu'une faiblesse, oubliez-la..... » Réprimant donc les élans de ma sensibilité, je résolus en me tenant sur la réserve d'observer le nouveau compagnon que l'Empereur venait de m'imposer.

Les gardiens ayant apporté mon lit de camp, je m'y étendis sur-le-champ pour échapper au pé-

nible embarras que me faisait éprouver la contenance raide et compassée de S***, pour m'y recueillir, m'y livrer sans contrainte à la tristesse et aux regrets..... Hélas! ils étaient bien profonds, bien mortels!..... et mes forces pour souffrir étaient trop épuisées pour que je n'en fusse pas entièrement accablé! Ne suffisait-il pas d'ailleurs pour m'ôter tout courage de penser à mon pauvre Frédéric, que je me croyais condamné à ne jamais revoir!..... lui dont j'avais reçu tant de bienfaits, lui qui le matin même versait du baume dans mon âme en me parlant de son amitié, en me disant : « Tu as en toi une puissance d'imagination qui peut résister encore à de longues années de captivité..... travaille donc. »

Ces bienveillantes paroles, je les avais recueillies comme les exhortations d'un génie tutélaire, comme un encouragement qui pendant bien des jours encore devait ranimer mon zèle et mes espérances. Alors je me mis à récapituler et tout ce que je devais à l'époux de Thérèse et tout ce que je perdais en lui..... Chacun des efforts qu'il n'avait cessé de faire pour m'épargner les cruelles souffrances de la faim ou pour me procurer des ressources intellectuelles, chaque trait de son ingénieuse et infatigable bonté, de son inaltérable patience, se présentaient à mon souvenir et me faisaient pleurer et bénir celui dont les actions, les discours et les pensées étaient pour moi un continuel sujet de reconnaissance et de

profitables exemples! Ne m'avait-il pas enseigné à raisonner juste, à mettre de l'ordre dans mes idées, à développer logiquement une proposition clairement exprimée? n'avais-je pas appris à son école à être vrai, modéré, consciencieux? Et si j'étais resté calme et digne au milieu de tant de misérables persécutions, à qui le devais-je, si ce n'est à Frédéric? Comment alors n'aurais-je pas regardé comme le jour le plus malheureux de ma captivité celui où l'on me séparait d'un ami à toute épreuve, d'un père qui s'était toujours dévoué pour m'adoucir les rigueurs d'une si horrible prison? Comment ne l'aurais-je pas amèrement regretté, surtout en le comparant à l'homme qui le remplaçait près de moi, à l'homme dont je ne pouvais m'empêcher de redouter la fatale influence chaque fois que je jetais un furtif regard sur sa physionomie douteuse..... Ce contraste devait aller au cœur et le briser! L'un portait dans tout son être, sur tous ses traits la bonté, la franchise, la générosité; l'autre..... oh! il était là, assis au pied de son lit, un livre de prières en main, et lorsque ses yeux, qu'il tenait toujours baissés, se soulevaient un instant, c'était en vain que je cherchais à y lire ce qui se passait dans son âme..... c'était en vain que je m'efforçais de me faire illusion sur le cachet d'ascétique fausseté qui se mêlait sur son maigre visage aux traces de la douleur et aux ravages de l'inanition.

Au lieu d'une vie de confiance et d'abandon, au

lieu de cette identification de sentimens, de cette confraternité de malheur et d'espérance qui me donnaient auprès de Frédéric des forces pour soutenir les épreuves et d'indicibles jouissances au milieu même des regrets et des larmes, il me fallait à l'avenir peser chacune de mes paroles et vivre dans un continuel état de soupçons et d'alarmes qui suffirait pour empoisonner l'existence, même dans une position ordinaire, et qui était horrible à envisager, impossible à soutenir longtemps entre les murs étroits d'une prison..... Et mon cœur, ulcéré par tant de tourmens, tant de blessures, succombait sous le poids de cette dernière calamité, la plus imprévue, la plus cruelle de toutes..... et des murmures s'y élevaient contre les funestes décrets de la Providence, qui me condamnait, après tant d'années d'infortune, à me replier sur moi-même et à concentrer dans mon sein ces épanchemens, ces plaintes, ces cris de détresse auxquels s'abandonne l'infortuné captif lorsque la douleur vient l'étreindre et que le désespoir triomphe de sa résignation !

Vivre ainsi dans la contrainte et la défiance était si contraire à mes habitudes de franchise et d'expansion, et je me faisais une peinture si désolante des dangers et des tortures attachés à une semblable union qu'il me prit un irrésistible désir de sortir tout à coup de cette anxiété en abordant franchement la question avec S***. Déjà je m'étais assis sur mon lit, déjà ma bouche s'ouvrait pour

mon intelligence, afin de fixer mon sort à venir sur des renseignemens certains et non sur de simples apparences. » Les indiscrétions ne pouvaient être à craindre, prévenu comme je l'étais contre mon nouveau compagnon : il ne me restait donc que l'appréciation individuelle, et c'est là qu'étaient le péril et la difficulté, parce que je sentais bien que ma destinée allait dépendre du rapport confidentiel que S*** ferait sur moi, moralement, religieusement et politiquement parlant, tandis que je me trouvais dans l'impossibilité, vu les antécédens, de lui donner le change, soit sur la capacité qui pouvait me rester encore, soit sur mes opinions : n'avait-il pas appris à me connaître dans un temps où nous n'avions nul besoin de nous défier de lui? La feinte dans cet état de choses me parut donc être non-seulement impraticable, mais dangereuse, et je dus me résoudre, après bien des hésitations, à me montrer tel que j'étais, sauf pourtant à m'observer sur tout ce qui se rapportait à la politique et à l'Empereur, dont je me promis de ne jamais prononcer le nom..... « La prudence et la douceur feront le reste, pensais-je en reprenant un peu courage, et il faudrait qu'il fût profondément pervers pour perdre gratuitement un pauvre malheureux qui ne l'a jamais offensé et qui s'efforcera de ne lui donner aucun sujet de plainte ni de mécontentement. »

Triste encore, profondément triste, mais soulagé d'avoir enfin fixé ma ligne de conduite, et ras-

avez sans doute éprouvé lorsqu'on vous sépara du pauvre Villa.

Ces paroles, que j'avais adressées à S*** dans le double but d'adoucir le mécontentement que ma taciturnité avait dû lui causer dans ces premiers momens et de lui prouver que je n'avais aucune prévention contre lui, parvinrent, je l'espérai du moins, à le remettre à mon égard dans une disposition meilleure, car je vis son front soucieux se dérider, et il me dit :

— Votre douleur est trop naturelle et trop respectable pour que je puisse m'en formaliser. Jésus-Christ lui-même nous a appris, par les pleurs qu'il versa en apprenant la mort de Lazare, qu'il est de notre devoir de regretter la perte de nos amis... Pourtant il faut nous soumettre comme lui aux éternels décrets de Dieu!.....

— Hélas! repris-je, Jésus-Christ retrouva son ami en le ressuscitant, et moi j'en suis séparé sans doute pour toujours!

— Vous l'aimez donc bien ce Confalonieri?

— Si je l'aime!... Mais si je suis vivant encore, c'est à son angélique femme que je le dois!... mais si j'ai résisté aux maux du Spielberg, si j'ai conservé mon intelligence, ma résignation et quelque espoir au cœur, c'est à lui qu'il faut que j'en rende grâce! à lui, que je chéris comme un bienfaiteur, à lui, que j'estimais chaque jour plus que la veille, parce que j'avais chaque jour quelque nouveau motif de me convaincre de la loyauté de

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

AU SPIELBERG.

TOME IV.

corde, monsieur, et je regrette de toute mon âme de ne pas le mériter autant que lui.

Au redoublement de pâleur, aux lèvres tremblantes, à l'accent brusque et altéré de S*** en me répondant : « *Va bene* (c'est bien), c'est un héros, c'est un saint même si vous le voulez.... » je compris trop tard, mais sans m'en repentir, que je venais, en rendant justice à mon ami, d'humilier son détracteur et de blesser une de ces orgueilleuses jalousies qui ne pardonnent pas... C'était échouer dès les premiers pas, et je dus m'avouer avec douleur que les ménagemens et la prudence seraient de bien faibles armes contre un homme d'autant plus difficile à traiter qu'il devait avoir la conscience de son avilissement et l'irritante persuasion que chaque hommage rendu à la vérité, chaque sentiment de sympathie pour les honnêtes gens, étaient une allusion hostile au rôle odieux qu'il était soupçonné de jouer.

La nuit entière fut employée dans le triste examen de ce qu'il fallait faire, de ce qu'il fallait éviter pour ne pas m'attirer l'inimitié personnelle de mon susceptible compagnon ; mais le résultat de cette scrupuleuse analyse fut et devait être que j'étais là tombé dans un inextricable labyrinthe dont aucun fil libérateur ne pouvait me tirer.

Les premières journées furent donc embarrassantes et pénibles, et quoique nous eussions réciproquement les complaisances et les égards que des hommes bien nés se doivent dans une sembla-

ble situation, il m'était impossible de m'habituer à contempler de sang-froid la figure hypocrite de S***, qui, les mains jointes, priait Dieu une partie du jour, tandis que son cœur — je le craignais, hélas! davantage à chaque instant, — son cœur, dis-je, n'était rempli que de fiel et de perfidie... Et pourtant il savait sourire et prendre part aux conversations que je m'efforçais d'entretenir pour lui ôter l'idée que je me méfiais de lui, et les larmes, quand je lui parlais de ses enfans, les larmes mouillaient ses paupières... Et lorsqu'il me parlait du temps où, comme juge, il avait rendu des sentences et décidé du sort et de la fortuue de ses concitoyens, je voyais qu'il était fier de ces souvenirs d'honneur et d'intégrité et qu'il jouissait en m'entendant lui répéter qu'il était notoire en Lombardie que chacun le plaignait, le regrettait dans les communes autrefois soumises à sa juridiction; alors la défiance se taisait et j'étais prêt à lui révéler ce que j'avais dans l'âme, à lui dire qu'il était contre nature qu'un magistrat irréprochable fût devenu un délateur et un traître..... que nous avions eu tort de le soupçonner, et qu'un mot, un seul mot suffirait pour le réhabiliter à mes yeux...

Pourquoi mon cœur, au moment de s'épancher, se fermait-il de nouveau? Pourquoi la crainte et le doute succédaient-ils à ces lueurs de confiance et d'espoir? C'est que la sensibilité du père et l'intégrité du juge, dont l'honorable et touchant souvenir avait un instant éclairé, embelli la bilieuse physio-

nomie du prisonnier, rentraient aussitôt dans l'ombre au moindre mot, au moindre signe qui pouvait lui faire supposer que j'allais tenter de soulever le triste voile du présent! C'est que la voix de la raison me disait aussi : « Il est trop tard pour régénérer dans un baptême de franchise et de repentir l'être déchu qui fut, hélas! dans les derniers instans moins fort que son épreuve!....» Car j'en savais assez déjà et par les antécédens et par ce qui échappait à S*** lui-même pour me convaincre que le malheureux était resté franc et loyal avec ses compagnons d'infortune jusqu'au moment où don Stephano était venu de la part de l'Empereur soumettre sa conscience à la plus périlleuse des tentations.

« Si vous consentez à servir sa majesté, lui avait dit le chapelain, vous serez mis en liberté; le plus clément des souverains assurera votre sort et celui de vos enfans. Si, au contraire, vous vous refusez à remplir le devoir d'un fidèle sujet et d'un père tendre et dévoué, vous périrez dans les cachots et vos fils n'auront pour héritage que la misère et la réprobation. N'êtes-vous pas condamné à vingt ans de *carcere duro?* Votre santé n'est-elle pas détruite? Obéissez donc si la vie vous est chère encore et si vous ne voulez mourir avec le remords d'avoir fait à jamais le malheur de votre famille, quand vous pourriez, par votre louable complaisance, la rendre à la joie et au bonheur! »

L'épreuve était horrible pour un captif affaibli par une longue prison, pour un père moribond

menacé dans tout ce qu'il avait de plus cher !..... Et si la chute fut fatale, qui de nous, en contemplant de près cette triste victime d'un pouvoir corrupteur, n'aurait pas été saisi de pitié, comme je l'étais souvent moi-même, à l'idée que cet homme maintenant dépouillé d'honneur serait sorti pur du creuset de l'infortune si on lui eût épargné cette lutte dénaturée !

Oui sans doute il était à plaindre, et je lui aurais manifesté la compassion qu'il m'inspirait si j'eusse découvert en lui la moindre trace de regret..... Mais des mois avaient passé sur sa première faute, mais il s'était habitué à marcher dans le tortueux sentier de la trahison et de la honte, et il ne restait désormais dans son âme que de l'aigreur, de la haine contre ceux qui n'avaient pas failli comme lui, et qu'une seule crainte, celle de ne pas recueillir les fruits amers de son pacte odieux. Si l'on joint à ces causes de sombre humeur et d'attente inquiète les agitations d'une conscience que les sophismes et les oraisons ne pouvaient tranquilliser entièrement, si l'on pense en outre à tout ce qu'avaient à souffrir d'une dégradation vainement dissimulée l'orgueil du faux dévot et la morgue du magistrat, on comprendra sans peine qu'il dut exister entre nous, malgré toute ma prudence, un sentiment de répulsion, une antipathie qu'un rien pouvait faire éclater.

Que d'efforts cependant ne faisais-je pas pour gagner la fin de la journée sans avoir dit un mot

qui pût altérer l'apparente harmonie qui semblait régner entre nous! que de soins pour me conformer aux habitudes hygiéniques de mon maladif compagnon, pour supporter ses infirmités sans le moindre signe de répugnance! Qui n'aurait dit, en nous voyant ainsi faire échange de bons procédés, que nous vivions dans cette confiance, dans cette intimité qui donnent tant de force aux captifs pour attendre des jours meilleurs?..... Et pourtant cette vie devenait, pour moi du moins, à chaque heure, à chaque minute, plus intolérable..... si intolérable que le souvenir seul m'en froisse l'âme et que je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu rester calme, patient et doux dans une situation où tout semblait me pousser au dernier degré d'exaspération et de désespoir.

Nous étions au milieu de l'automne, les journées étaient courtes et la prison si sombre que nous n'avions à midi qu'un crépuscule dont la douteuse lumière me permettait à peine de lire quelques lignes des livres de don Stephano, livres que je savais par cœur jusqu'au dernier mot et sur lesquels je ne jetais les yeux que pour les détourner de cet homme placé là, toujours là en face de moi comme une de ces sinistres figures que nous voyons parfois en rêve et sur lesquelles nous fixons malgré nous nos regards effrayés..... Mais ma vue, déjà bien faible, me contraignait bientôt à laisser cette lecture machinale, et je me trouvais de nouveau forcé, quoi que je fisse, de contempler ce visage ou

de fermer les yeux. Alors, pour me soustraire aux tristes visions de ma tombe, je m'élancais à la lucarne pour y chercher de l'air, pour y fixer le ciel gris et terne comme mon âme!..... Ou bien, quand j'étais las de me tenir ainsi debout, cramponné aux barreaux de la fenêtre, je me laissais retomber dans la prison, où je tournais et retournais avec rapidité jusqu'à ce que mon compagnon, s'agenouillant pour réciter ses oraisons, vînt me barrer le passage et me forcer à rester assis, immobile, poursuivi par la torturante pensée que la trahison pouvait sous ses prières et que l'absolution, aux yeux de ce catholique, viendrait laver toutes les iniquités du cœur.....

C'étaient là mes journées, dont aucune occupation intellectuelle ne venait abréger la mortelle durée!...... car tout, hors le sens de la souffrance, semblait éteint en moi.

J'avais bien, il est vrai, conservé quelque espoir que je reverrais Confalonieri en allant à la messe; mais on ne nous conduisit pas à l'église les deux premiers dimanches, faute d'ordre spécial de l'Empereur, et je fus obligé d'attendre toute la semaine avant de savoir si cette espérance que je n'osais approfondir s'évanouirait comme tant d'autres illusions!

Le jour venu, j'attendis avec anxiété le moment où l'on ouvrirait les portes pour se rendre à l'église. Prêt à m'élancer à la rencontre de mon ami, je frappais avec impatience aux barreaux du guichet,

j'appelais les gardiens..... « Chut! chut!..... fis-je à S***, voilà les Milanais qui viennent; dans quelques secondes je serai dans les bras de Confalonieri..... Oh! mon Dieu! ils passent et l'on ne me réunit pas à lui..... Peut-être irons-nous avec les Vénitiens : ce serait une consolation, j'embrasserais Pellico, Monari..... Mais non, ils sont sortis de leurs prisons et nous restons encore!... Sommes-nous donc destinés à ne plus aller à l'église? »

S*** se contenta de me répondre : « Ce serait contraire aux pieuses intentions de l'Empereur. »

A peine avait-il prononcé cette sentence que l'on tira les verrous. Nous sortîmes alors, et, sous l'escorte de deux soldats, nous prîmes le chemin de la plate-forme; mais arrivés près des tribunes, on nous fit descendre un escalier qui conduisait dans l'intérieur de la chapelle, où nous trouvâmes un banc préparé sous la galerie de l'orgue. Ma première pensée en y entrant fut de jeter les yeux sur la grille de la tribune, où se trouvaient Frédéric et nos autres amis. Connaissant la place que chacun d'eux occupait, je pus distinguer, malgré la courte portée de mes yeux, quelle devait être la main dont les doigts s'agitaient dans les interstices du grillage comme pour m'adresser un tendre bonjour et me dire : « Alexandre, je pense à toi, je t'aime et te regrette..... » Mon émotion à cette vue devint si profonde que je me serais peut-être écrié : « Mon Frédéric, *ti benedico*..... » si le commandant du Spielberg n'eût paru en même temps à la porte

de l'église suivi de deux autres condamnés dans lesquels je reconnus Moretti et don Marco, réunis depuis quelques semaines par ordre de l'Empereur. Mes regards se tournèrent alors vers eux et des larmes mouillèrent mes paupières au touchant aspect du pauvre colonel marchant avec peine en s'appuyant sur l'attentif et charitable ministre de l'Évangile.

Quoique les souffrances morales et les rigueurs toujours croissantes de la captivité eussent réduit l'infortuné Moretti au plus affligeant degré de maigreur et de faiblesse, il avait conservé, même sous les habits de galérien, cette tenue militaire qui n'abandonne presque jamais ceux qui eurent longtemps l'habitude de l'ordre et du commandement. Sa haute taille, malgré ses souffrances, ne s'était pas courbée; sa veste bicolore, soigneusement boutonnée jusqu'en haut, laissait voir sa large poitrine, et le morceau de toile qui lui servait de cravate était si habilement arrangé que de loin on eût dit un col d'ordonnance. Sa tête..... ah! qu'elle me parut belle et digne avec cette longue chevelure blanche et ces traits dont la mortelle pâleur n'avait pourtant pas enlevé l'air de franchise et de résolution qui les caractérisait! Avec quel respect je contemplais la vénérable figure de cet homme de guerre consumé par le cachot... lui qui pendant un si grand nombre d'années avait échappé aux périls et résisté aux fatigues des terribles campagnes de Napoléon! Et

quelle tristesse amère s'empara de mon âme à la pensée que ce brave soldat, qui aurait versé avec joie jusqu'à la dernière goutte de son sang pour l'indépendance de son pays, était destiné à s'éteindre, à mourir misérablement sous les voûtes mystérieuses de l'inexorable Spielberg!

L'image d'un tel sort était poignante, et j'eus besoin, pour faire diversion à la douleur qui m'étreignait le cœur, de tourner mes regards vers notre don Marco, qui, toujours bon, toujours évangélique, entourait de soins pieux et tendres son infortuné compagnon..... Avec quel empressement ne l'aidait-il pas à s'asseoir, à s'agenouiller! comme il semblait heureux, le bon prêtre, quand Moretti, touché de ses douces attentions, le regardait avec reconnaissance et lui disait : « *Grazie, don Marco...* » Alors sa ferveur redoublait et les prières qu'il adressait à Dieu étaient, j'en suis certain, pour la délivrance et le salut du colonel, tandis que celui qui priait à mes côtés, si dévotement en apparence, pensait peut-être à ce qu'il pourrait révéler contre moi pour acheter la clémence du souverain.

La messe finie, je fis à Confalonieri des signes de regrets, d'adieu; et lorsque Moretti, en s'éloignant comme il était venu, soutenu par don Marco, jeta un regard de mépris et d'indignation sur S***, toujours agenouillé, en même temps qu'il me donnait les marques de la plus profonde compassion, je lui répondis en lui montrant les ossemens et la

tête de mort qui formaient saillie au pied d'un grand crucifix placé près de nous..... L'infortuné me comprit, car il me regarda tristement et ses yeux semblaient me dire : « Oui, la mort est le seul refuge à nos maux. »

Me mettre chaque jour au guichet au moment où Confalonieri se rendait sur la plate-forme pour entendre sa voix ou lui faire comprendre par un son de la mienne que j'étais là, que je pensais à lui..... espérer pendant toute la semaine qu'un accident imprévu pourrait le dimanche me procurer le bonheur de le revoir un instant, telles étaient les seules distractions à mes sombres ennuis..... distractions, hélas! bien peu capables de me faire prendre en patience la vie de contrainte et d'oisiveté à laquelle j'étais désormais condamné.

La saison, moins rigoureuse que de coutume, me permettait, il est vrai, d'aller respirer à la lucarne ; mais la haute muraille qui masquait notre beau paysage était si triste, si décourageante que je redescendais bientôt dans notre réduit pour chercher dans la méditation quelque remède aux langueurs de mon âme. Un jour pourtant où, malgré ma fatigue, je m'étais obstiné à demeurer attaché aux barreaux, j'entendis non loin de moi une voix douce et accentuée qui semblait réciter des vers :

— N'est-ce pas Maroncelli? demandai-je à S***.

— Oui, me répondit-il, c'est sans doute quelque nouveau poëme qu'il fait entendre à son ami Silvio Pellico.

J'écoutai alors plus attentivement, et dans un intervalle je me mis à siffler l'air favori de Silvio.....

— Continue, *Alessandro mio*, me dit Maroncelli lorsque le dernier son eut cessé de se faire entendre..... Silvio t'en supplie, il viendrait te le demander lui-même si l'excès de sa faiblesse ne l'empêchait de monter jusqu'ici.

Je recommençai sans répondre ma romance chérie, et, sûr d'être compris par des amis si chers, j'épanchai dans cet expressif langage toutes les tristesses de mon âme..... C'était, après tant de contrainte, un indicible soulagement, et le bien que j'en éprouvai fut si grand que j'aurais ce jour-là passé des heures entières à m'entretenir ainsi avec mes amis si mon compagnon ne se fût écrié avec humeur quelques minutes après :

— Ne sentez-vous donc pas qu'il fait froid?

— A demain, dis-je alors à Maroncelli sans montrer à mon interrupteur le moindre signe de mécontentement.....

Et j'entendis une voix, plus douce encore que celle de Maroncelli, répéter faiblement du fond du cachot :

— A demain.

A juger par sa voix, notre pauvre Pellico ne doit-il pas être bien faible? demandai-je à S***. Vous qui dernièrement encore le voyiez à la messe, dites-moi ce que vous pensez de cette précieuse santé.

— Il a souffert comme nous, me répondit S*** avec intérêt, mais je ne pense pas que son état soit

tel qu'il y ait à craindre pour ses jours ; si sa captivité se prolongeait, il pourrait bien cependant aller rejoindre Oroboni et Villa.....

— Ce serait un juste de plus qui monterait au ciel, répliquai-je tristement.....

— Sans doute, sans doute, et personne plus que moi ne regretterait sa perte, dit mon compagnon...

Ces paroles, prononcées avec un accent de vérité, me firent oublier la brusquerie qu'il avait mise à me faire comprendre que nos conversations l'ennuyaient.

Le lendemain et les jours suivans, nous continuâmes, à ma grande consolation, à échanger quelques mots, à réciter des vers, à siffler doucement quelques cantilènes de nos pays. Les sentinelles qui se trouvaient au-dessous de nos prisons se montraient-elles sévères, nous nous taisions; étaient-elles indulgentes, nous hasardions des phrases entières ; et quand nous avions ainsi parlé pendant quelques minutes, quand j'avais entendu Silvio me dire : « *Alessandro mio, ti ringrazio* (mon Alexandre, je te remercie), je suis mieux, ma tête est moins douloureuse, » je redescendais dans les ténèbres de ma prison, ayant dans le cœur une douce lumière, une joie qui me faisaient prendre en patience et supporter avec plus de résolution les ennuis de mes tristes journées !

Cette quotidienne distraction, jointe aux continuels efforts que je ne cessais de faire pour plaire à mon compagnon en rendant notre existence

plus tolérable, me faisait espérer que rien ne viendrait troubler notre bonne intelligence; j'allais parfois jusqu'à me flatter que je neutraliserais enfin l'irascibilité de son caractère et qu'il abandonnerait en me connaissant mieux toute idée de me nuire: « Comment, sans une abominable noirceur, me disais-je souvent, comment pourrait-il m'en vouloir? ou plutôt comment n'aurait-il pas pour moi cette bienveillance qu'une conduite loyale, une expansive sensibilité doivent inspirer en faveur d'un jeune homme qu'on sait être plus malheureux que soi?..... La méchanceté, la haine! peut-on, quand on ne les a jamais senties dans son cœur, peut-on, sans changer sa nature, les supposer, les voir toujours dans l'âme d'autrui? Ne vient-il pas un moment où l'on se dit en interrogeant sa conscience: « Mais si je me trompais!.... » Les souffrances aigrissent les hommes, et il a souffert!..... horriblement souffert, cet infortuné père! Indulgence donc, indulgence, mon Dieu!..... et faites-moi la grâce de me souvenir sans cesse de votre divin précepte: *Nolite giudicari* (ne jugez pas). »

J'étais un matin dans une de ces dispositions de compatissante justice où le cœur, attendri, revient sur les jugemens de la raison; j'avais parlé à S*** de ses enfans, de son père, aussi vieux que le mien; notre émotion avait été la même, nos larmes avaient coulé..... Encore plein de ces touchans souvenirs, je m'étais assis, j'avais caché ma tête dans mes mains pour mieux penser, pour mieux me dire que

je le ramènerais peut-être à des sentimens plus dignes de la religion, que l'aigreur n'était pas de la malignité...... lorsque l'arrivée du directeur de la police suspendit cette charitable méditation.

— Qu'il vienne, dis-je à S***, qui le premier avait entendu ses pas. Qu'avons-nous à craindre des perquisitions? La honte en est pour lui et non pour nous.

Une heure après, il était dans notre prison, fouillant partout, mais me traitant avec politesse, avec égard même, tellement qu'il ordonna qu'on m'épargnât la pénible opération du dépouillement, tandis qu'il fit ôter à mon compagnon jusqu'à son dernier vêtement.

Cette différence de traitement avait-elle lieu par inadvertance ou préméditation? Je l'ignore, mais je vis clairement sur la figure de S*** qu'il en était humilié.....

— Je vais ouvrir la fenêtre, lui dis-je aussitôt que le directeur de la police nous eut quittés; il y a tant de poussière ici qu'on étouffe.....

Et déjà je m'apprêtais à renouveler l'air du cachot lorsque S*** s'écria d'une voix altérée par la colère :

— Êtes-vous donc si satisfait de la préférence du directeur que vous ne voyez pas que je suis nu?... Allez-vous par hasard recommencer vos causeries avec Pellico? J'en ai assez, entendez-vous? je suis à bout de ma patience, et vous n'ouvrirez pas la fenêtre.

En prononçant ces mots, il s'avança vers moi avec tant de violence que je crus un instant que nous allions en venir aux mains... Ses lèvres étaient bleues, ses chairs marbrées, ses yeux fixes et rouges..... la colère lui sortait par tous les pores.

Je le regardai, et sans changer de visage, sans élever la voix, je lui dis:

—Qui croirait, à voir un tel courroux, que vous êtes chrétien? Que vous ai-je donc fait pour mériter de semblables paroles? L'air vous déplaît, eh bien! restons dans la poussière, je le veux bien.

Ses traits se contractèrent, sa figure devint successivement pourpre, pâle, livide... Il dompta son emportement, et tombant à mes genoux, il s'écria:

— Oui, oui, je suis indigne d'être chrétien! Ayez pitié de moi; je suis un misérable, et je resterai là jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné!

Et il pleurait!..... Je le relevai, je lui tendis la main, je l'embrassai même..... Mais je sentis, en touchant de mes lèvres ses joues brûlantes, que je paierais cher une si honteuse humiliation.

II.

Après l'affligeante scène qui m'avait si bien révélé tout ce qu'il y avait dans ce cœur de jalousie et d'orgueil, me bercer encore de l'espoir de réformer le mauvais vouloir de mon compagnon eût été folie : aussi, quoiqu'il se montrât chaque jour plus humble, plus obséquieux, plus complaisant, n'éprouvais-je auprès de lui que répugnance et dégoût..... Il m'avait trop laissé voir le fiel qui fermentait dans son âme pour que je me trompasse désormais un seul instant sur la vérité de ses paroles et sur la droiture de ses intentions; le voile avait été complètement déchiré, je voyais à nu cette conscience où les choses les plus saintes se

mêlaient sans scrupule aux tristes œuvres du mensonge et de la trahison.

Ses prières, ses oraisons m'étaient devenues tellement insupportables à voir et à entendre que j'étais obligé dès qu'il s'agenouillait de me jeter sur ma paillasse, d'y feindre de dormir ou de m'accrocher à la lucarne pour ne pas laisser éclater l'indignation qui bouillait dans mon cœur. Ma patience était-elle à bout, j'appelais Pellico et Maroncelli, afin que leurs douces paroles fussent pour mon âme ulcérée un baume de paix et de tranquillité; ce baume devint plus salutaire encore quand un jour la voix de don Marco, qu'on avait séparé de Moretti pour le mettre avec un autre captif dans la prison située entre celle de Pellico et la mienne, vint se mêler à nos fraternels entretiens.....

— C'est moi, *caro Maroncelli*, s'empressa-t-il de dire en nous entendant parler..... Me voilà revenu dans le cachot où j'ai vu souffrir et s'éteindre mon pauvre Villa !..... Hélas! mon cœur s'est bien serré en revoyant ces tristes murs, et j'ai prié notre bienheureux Antonio d'intercéder pour ses compagnons d'infortune..... Comment va notre Pellico? est-il toujours aussi faible?

Maroncelli lui répondit et lui demanda à son tour de ses nouvelles.

— Ah! pour moi, je suis bien, sauf quelques petites douleurs; le bon Dieu me soutient! Il aura

pitié de moi, j'espère; mais qu'avant tout, sa sainte volonté s'accomplisse.....

Don Marco? dis-je alors, don Marco?.....

— Qui m'appelle?

— Celui qui depuis si longtemps désire vous exprimer toute sa sympathie, *le Français*.....

— Ah! que je suis heureux de vous entendre, s'écria-t-il, j'aime tant les Francais! Parlez-moi, je vous en prie, dans la langue de votre patrie : elle est si belle!..... Seigneur Jésus! comme je vous ai plaint d'être loin de la France, et avec quel cœur je travaillais à vous lisser le papier dont.....

Maroncelli, ayant toussé légèrement, rappela sans doute à don Marco que j'étais avec S***, car l'excellent homme coupa sa phrase et reprit :

— Depuis que je vous ai vu dans l'église, j'ai senti pour vous un vif intérêt, une tendre affection.....

J'allais répondre à don Marco au moment où nous l'entendîmes tomber avec fracas dans sa prison, et quand il eut à grand'peine regrimpé jusqu'aux barreaux, le silence imposé par la sentinelle l'empêcha ainsi que nous de continuer notre conversation.

Nous étions cependant devenus si habiles dans l'art de parler et de nous répondre à demi-voix qu'il était bien rare que nous ne parvinssions pas à jouir de ce bonheur quelques quarts d'heure dans le courant de la journée. Il y avait quelque chose de si naïf, de si charitablement évangélique dans

leur avec S***; mes tristesses étaient moins sombres, et je sentais qu'il devait y avoir quelque chose de surhumain et profondément vrai dans la joie éprouvée au milieu des souffrances par sainte Thérèse et tant d'autres bienheureux!

Quelques semaines encore de ces angéliques instructions et j'aurais sans doute, en affermissant ma croyance, évité les nouvelles angoisses qui allaient m'assaillir; mais il était décidé qu'aucune consolation ne pouvait être durable, qu'aucune ancre de salut ne pouvait mordre sur le terrain mouvant de nos calamités!

Un personnage nouveau, choisi par l'Empereur et envoyé par lui pour surveiller uniquement les prisonniers du Spielberg, fut l'insurmontable obstacle qui vint tout à coup mettre fin à nos amicales et religieuses conversations. Nous le vîmes arriver dans notre prison conduit et présenté par le commandant sous le nom de M. Wergrat, sous-directeur du Spielberg.

C'était un petit homme assez replet, à l'œil vif, à la face semi-riante, qui prétendit, en nous parlant français, ne pas savoir un mot d'italien.

— C'est à monsieur, ajouta le commandant, auquel vous devrez désormais vous adresser.

Le sous-directeur s'inclina en disant :

— Je tâcherai de m'acquitter de mon petit devoir.

Puis on passa à l'inspection de qu'il y avait dans la prison pour en faire la remise au nouvel agent

responsable : nos livres d'abord, qu'on pouvait tenir tous dans une seule main, nos livres, dont nous connaissions jusqu'au moindre mot ; les vêtemens que nous avions sur le corps, la laine et les aiguilles de bois, dont nous faisions peu d'usage depuis quelque temps, grâce à la tolérance du gouverneur, mais qui devaient être bientôt mises en œuvre avec plus d'exigence que jamais ; sans parler des autres pièces de notre mobilier et de nos fers, dont il fallut compter et peser les anneaux pour prouver au sous-directeur que tout était en règle et que sur lui reposait à l'avenir la responsabilité de notre emprisonnement.

Cela terminé, notre surveillant nous salua aussi gracieusement que le comportait la bizarre tournure de sa grosse et courte personne en nous disant :

— Pour *les* servir, messieurs, je serai toujours prêt.

— Voilà, dis-je à mon compagnon, une manière de dire qui trahit bien son *italianisme*, et je ne doute pas que le sieur Wergrat ne parle et comprenne l'italien aussi bien que vous et moi ; son arrivée inattendue est d'un triste augure..... car elle annonce que notre captivité doit se prolonger de longues années encore... ce qui équivaut à un arrêt de mort pour la plupart d'entre nous.

— Mais, répondit S***, j'avais déjà entendu dire quelques mots sur la venue de ce sous-directeur par M. le chapelain, et je ne crois pas qu'il y ait autre chose de plus dans l'intention de sa majesté

que de ne pas nous confondre avec les galériens.

— Ah! repris-je, le chapelain vous en avait prévenu?

— Prévenu, non..... se hâta de répondre S*** d'un air embarrassé; il en a seulement parlé comme d'une mesure qui nous serait fort utile.

— Et en quoi, s'il vous plaît?

— Mais, par exemple, d'avoir toujours là quelqu'un qui puisse écouter nos réclamations et nous faire justice, ajouta S*** d'un ton piqué.

— Vraiment! Auriez-vous à vous plaindre des employés de Spielberg? Il me semblait au contraire.....

En voyant mon compagnon serrer les lèvres et pâlir, je me hâtai d'ajouter pour dissiper ce commencement d'orage :

—Au surplus, quelle que soit la mission de ce nouveau personnage, il est un moyen bien simple de ne pas nous en inquiéter, c'est de nous conduire comme nous l'avons fait jusqu'ici et de laisser le reste au soin de la Providence; nous ne pourrions d'ailleurs être pire que nous le sommes, c'est ce que je vais dire à don Marco.

— Comment! vous allez continuer vos conversations? s'écria S***, et vous ne craignez pas qu'on ne fasse un rapport au sous-directeur ou qu'il ne vous surprenne lui-même?

—Et qu'importe? S'il est envoyé de Vienne pour notre bien, il ne pourra trouver mauvais que nous nous entretenions de choses innocentes, et

j'aime mieux, d'ailleurs, m'exposer à quelques désagrémens que de renoncer de moi-même à cet inappréciable soulagement.

Au mot de soulagement, la figure de S*** se contracta de manière à me faire comprendre que ce qui était pour moi une salutaire consolation n'était pour lui qu'un irritant ennui.

J'appelai cependant don Marco ; mais quelque précaution que je prisse pour que ma voix ne pût être entendue que de lui, je fus salué dès les premières paroles par un formidable *still! still!* (silence!) crié à la fois par les deux sentinelles du bastion ; je voulus mais en vain essayer de nouveau quelques minutes après : même en sifflant je ne pus échapper au *still!* qui se fit entendre plus retentissant et plus impératif que la première fois. Il fallut donc me convaincre, à ma grande douleur, que c'en était fait de longtemps et peut-être pour toujours de nos intimes épanchemens.

— Eh bien ! ils n'y répondent pas, me dit mon compagnon.....

Et son accent, son sourire, me révélaient qu'il était charmé d'être délivré de nos amicales causeries.

— C'est, lui répondis-je, le premier bienfait du paternel surveillant qui nous est arrivé de Vienne.

La journée se passa sombre et silencieuse ; aucune parole ne sortit de ma bouche, pas même au moment où le sous-directeur vint, en nous visitant lui-même de la tête aux pieds, nous prouver avec

quelle sollicitude il s'acquittait de son impérial office. Seulement, quand arriva le soir et que je l'entendis venir à pas de loup dans le corridor, puis se glisser jusqu'au guichet, ouvrir avec soin le *das ist das* et y placer son oreille à vingt reprises différentes, s'imaginant sans doute que nous ne pouvions nous apercevoir de son furtif manége, je ne pus m'empêcher de faire remarquer à S*** combien il était flatteur pour nous d'avoir un gardien en chef qui rapporterait en haut lieu jusqu'à nos moindres paroles.

— Mais vous croyez donc qu'il comprend l'italien ?

— Eh ! s'il en était autrement, à quoi lui servirait-il de venir écouter aux portes ? Cela manquait d'ailleurs à notre captivité et doit compléter le régime pénitentiaire qu'on semble n'avoir inventé que pour nous.

Le zèle et l'activité déployés par le sieur Wergrat étaient dignes, il faut le dire, du poste de confiance que l'Empereur lui avait donné. Sur pied depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit, il ne cessait pas un instant d'être sur le dos de nos gardiens, de nous surveiller à la promenade, de nous épier dans nos cachots ; le tricot, la charpie, furent repris avec sévérité : quiconque y manquait était sûr d'avoir des réprimandes et de voir doubler sa tâche ; les rigueurs enfin redoublèrent de telle sorte que S*** lui-même convenait qu'une semblable recrudescence, après tant d'années d'une captivité

douloureuse, était faite pour nous réduire tous au dernier degré de désespoir.

Si cet état de détresse était une triste vérité pour chacun des captifs, ne l'était-elle pas plus encore pour moi, condamné à une prison perpétuelle, moi, que rien désormais ne pourrait distraire de l'accablante influence des maux du présent !..... car tout se flétrissait, tout s'effaçait dans mon âme !.... et les touchans souvenirs du passé et les images parfois encore riantes de l'avenir : les consolations même que j'avais si souvent puisées dans ma croyance en Dieu et en la révélation n'arrivaient plus jusqu'à mon cœur, où tout était aride et desséché par les deux sentimens les plus contraires à tout mon être ; la défiance et la contrainte...... J'étais malheureux ! plus malheureux que je ne l'avais jamais été jusqu'alors ; parce que je me sentais faible de corps, d'esprit et de volonté ; et que je ne voyais aucun moyen d'échapper à cet épuisement fatal qui ne pouvait avoir pour résultat que le marasme ; l'anéantissement de toute faculté intellectuelle ou la tombe !.....

J'avais bien quelquefois la pensée que l'intention de l'Empereur en me mettant près de S*** était de me délivrer avec lui ; mais cet espoir s'anéantissait en songeant au triste caractère de mon compagnon de captivité..... caractère dont l'analyse me donnait toujours pour conclusion : « Cet homme me perdra, parce qu'il n'est point d'ennemi plus à craindre que celui dont les intérêts et les passions

sont aux prises avec un reste de conscience et de convictions religieuses et qui sait que c'est en vain qu'il cherche à se couvrir du masque de l'hypocrisie. »

J'étais un soir plongé dans ces sombres réflexions lorsque je crus m'apercevoir que le galérien Caliban, toujours fidèle malgré toutes les mesures restrictives, me faisait adroitement de l'œil et de la main des signes d'intelligence. Que pouvait-il me vouloir? Des lettres? il ne m'en avait jamais remises depuis ma réunion avec S***; d'ailleurs toute correspondance était devenue impossible dès l'arrivée de l'infatigable sous-directeur..... Cependant Caliban m'indiquait sa poche, d'où tant de fois il avait sorti les chers et précieux billets de Silvio..... Ses hésitations, ses incertitudes m'étaient un indice certain qu'il redoutait les yeux de mon compagnon, sans néanmoins vouloir renoncer à s'acquitter de son message. Deux journées s'écoulèrent avant qu'il pût trouver un moment propice; enfin de grand matin, au moment où S***, à genoux, faisait sa prière, il mit derrière la cruche, qu'il venait de remplir, un petit paquet dont il m'indiqua de l'œil le dépôt. A peine fut-il sorti que je commençai à marcher avec bruit, m'arrêtant tantôt dans une place, tantôt dans une autre, jusqu'à ce que je fusse sûr de pouvoir ramasser sans être aperçu le précieux paquet de Caliban.

Une fois dans mes mains, il fallait encore l'ouvrir..... et cela devenait impossible dans un réduit

comme le nôtre, où l'on se touchait, où l'on était tout le jour face à face; plus impossible encore quand il s'agissait de se soustraire aux regards d'un compagnon toujours aux aguets..... C'est en vain que j'en cherchais l'occasion : au moindre essai que je faisais pour tirer de ma poche le mystérieux rouleau et enlever la première enveloppe, j'entendais S*** déposer son livre ou je le voyais interrompre son tricot..... et il fallait, malgré mon irrésistible désir, remettre à un autre moment l'ouverture du paquet, dont il m'importait d'autant plus de connaître le contenu que je le soupçonnais être de Confalonieri.

Toutes mes tentatives ayant échoué, je n'eus plus d'autre expédient que de feindre une indisposition pour ne pas aller à la promenade. Une fois seul, j'ouvris avec précaution, après m'être tourné de manière à ce que le sous-directeur ne pût me surprendre, j'ouvris, dis-je, la précieuse dépêche, dont je reconnus aussitôt l'écriture..... « Frédéric! m'écriai-je en portant le billet à mes lèvres, Frédéric, je te retrouve donc!..... Puis je lus, avec une émotion, une anxiété qui m'empêchaient de respirer, les lignes suivantes :

« Des circonstances imprévues que je ne puis te développer ici, mon Alexandre, me permettant de tenter une évasion, je veux t'exprimer toute la douleur que mon cœur éprouve de ne pouvoir partager avec toi cette chance de salut et t'offrir de me charger auprès de ta famille, de tes amis, de

tout ce que tu peux désirer leur faire savoir. Je t'envoie un petit bout de crayon et une feuille de papier afin que tu puisses écrire quelques lignes à ta sœur : si mon espoir se réalise, je les lui remettrai comme un précieux gage de ta tendre affection pour elle et de notre fraternelle amitié. L'entreprise est périlleuse, je le sais : mes mortelles inquiétudes sur le sort de mon infortunée Thérèse ont seules pu me déterminer à en braver les hasards. Je ne te dirai pas quels moyens je dois employer pour sortir déguisé du Spielberg ni à quel dévouement je serai redevable d'un si éminent service..... tu le devineras..... Qu'il te suffise de savoir que je n'ai recours à nulle coopération du dehors et que nous partons à pied, m'en remettant à la Providence et à mon courage du soin de surmonter les fatigues d'une si longue fuite. Ne t'effraie pas de ma faiblesse..... l'espoir et la volonté de revoir Thérèse me rendront les forces, qu'on retrouve toujours dans les cas désespérés!..... Hélas! pourquoi faut-il que notre destinée ne reste pas la même jusqu'à la fin de nos épreuves! Te savoir à Spielberg lorsque dans quelques jours peut-être je me trouverai libre et dans ton pays est une pensée qui suffirait pour assombrir les plus belles espérances si je pouvais m'y abandonner entièrement! Le ciel m'est témoin, mon Alexandre, que je donnerais la moitié de ce que je possède au monde pour pouvoir t'associer à mon projet de fuite..... Plains-moi donc, et lorsque je passerai à quatre

heures devant ta porte, pense que ton ami a le cœur navré de te laisser ainsi dans les fers, et dans quelle position!..... Une pensée me console cependant: c'est qu'il est présumable que l'Empereur ne peut tarder à prendre quelque mesure favorable envers toi; tu sais que ma conviction a toujours été que tu serais mis en liberté non-seulement avant moi, mais encore avant la plupart de nos compagnons d'infortune.

» Puisse cet espoir se réaliser! puissions-nous nous retrouver en France près de Thérèse, au milieu des tiens!..... Mais assez sur les vœux qui vivent dans mon cœur! tu sais combien je t'aime, combien je te regrette, et tu sais aussi qu'il ne peut y avoir de bonheur complet pour moi qu'en te sachant heureux toi-même!

» Ce qu'il adviendra de moi, Dieu le sait! Peut-être tout ceci n'est-il qu'un rêve qui finira par une affreuse réalité..... Peut-être des chaînes plus pesantes et un cachot plus sombre m'attendent-ils pour prix de ma témérité!..... Ah! pense à moi alors, prie pour ton pauvre Frédéric, car il se croira bien abandonné de Dieu! J'attends ta réponse avec impatience: tout est prêt, je puis partir d'un jour à l'autre. Dis-moi que tu m'approuves, cela doublera mon courage et me sera d'un favorable augure. Adieu... Non, au revoir... au revoir près de ta famille, à laquelle il me sera si consolant de remettre tes caractères. Que ne puis-je te serrer dans mes bras, entendre ta voix

si chère avant d'abandonner ces lieux d'affliction et de larmes, d'où j'aurais voulu vous arracher tous!..... Encore quelques jours et tout sera décidé..... Ah! prie pour moi, pour Thérèse! »

« Mon Dieu! mon Dieu! protégez-le, sauvez-le! » fut le premier cri de mon cœur, et je restai longtemps absorbé dans toute l'ardeur de cet unique vœu, où venaient se concentrer les pensées et les espérances qui s'agitaient si tumultueusement dans mon esprit: « Lui libre!..... lui heureux près de Thérèse! disais-je avec transport..... Ah! divine Providence, quelle compensation ne serait-ce pas à mes maux, et avec quelle joie j'accepterais encore des années de calamité pour que ces deux êtres, si bons, si nobles, pussent goûter sur cette terre le bonheur dont ils sont si dignes! Il réussira dans son projet, cet ami dont la générosité, la grandeur, éclatent jusque dans la moindre de ses actions..... Dieu, qui l'a tant éprouvé, le protégera!..... En douter, ce serait blasphémer..... » Et dans l'excès de mon agitation, je me mettais à genoux, je priais, puis je relisais quelques lignes de cette lettre inespérée qui venait de me faire passer spontanément du plus morne découragement aux espérances orageuses d'une si mortelle attente.

Tout entier à ma surprise et à ma joie, peu s'en fallut que je n'oubliasse l'indisposition qui m'avait servi de prétexte pour ne pas aller à la promenade et que S*** ne me surprît à son retour marchant avec vitesse au milieu de la prison; heureu-

sement que mon oreille vint au secours de ma prudence et que je l'entendis revenir assez à temps pour me recoucher sur ma paillasse, où je feignis de dormir.

Mais combien ce repos était loin de mon cœur! Passant tour à tour de la joie la plus vive, de la confiance la plus entière aux doutes, à la crainte, à toutes les angoisses des chances attachées à ce hasardeux projet, je me demandais si l'infortuné n'y succomberait pas! Mes inquiétudes ne se portaient pas sur la sortie de Spielberg, car c'était un coup de dés qui ne demandait pour être bien joué que de l'assurance et de l'adresse, et dont le résultat devait se connaître aussitôt; mais que deviendrait-il, hélas! dans une saison si rude encore! lui si faible, comment ferait-il pour affronter les neiges, se garantir du froid, endurer les veilles et soutenir de longues et nocturnes marches? « Qui sera là, me disais-je, pour le soutenir quand ses forces défailliront? qui lui parlera de sa Thérèse pour le rappeler à la vie, le ranimer?..... ce ne sera pas moi, mon Dieu!..... moi qui, la fièvre au cœur, tremblerai pour ses jours par l'horrible crainte de le voir ramener chargé de nouvelles chaînes! »

Tous les dangers de cette fuite grandissaient tellement dans ma pensée que je joignais les mains, que je me sentais prêt à m'écrier : « Frédéric, je t'en supplie, ne t'expose pas à tant de périls! tu y succomberas!... Ta résolution est puissante, mais

l'hiver est là avec toutes ses rigueurs; les chemins sont mauvais, les montagnes impraticables, la distance à parcourir considérable... Ton corps, miné par la souffrance, pourra-t-il se maintenir à la hauteur de ta volonté? »

Ces considérations étaient effrayantes de vérité, et pourtant elles cédaient bientôt dans mon esprit à cette conviction que jamais Confalonieri n'entendrait sonner l'heure de la délivrance tant que l'Empereur serait en ce monde... N'était-ce pas un arrêt de mort qui ne permettait plus d'hésiter entre un malheur certain et les chances de succès d'un projet téméraire sans doute, mais dont les périls n'étaient pas tellement inévitables qu'on dût, en ne les affrontant pas, renoncer à la seule voie de salut qui restât encore ouverte.

C'est ainsi que je flottais tout le jour et la nuit entière dans une mer de doutes et d'irrésolutions, plus agité, plus tremblant que si j'eusse dû me prononcer sur le parti à prendre.

Répondre à Frédéric fut le matin du jour suivant ma pensée dominante, et pour y parvenir, je continuai à me plaindre de ma santé, qui me forçait, à mon grand regret, de renoncer à prendre l'air sur la plate-forme. Je pus alors, après que S*** s'y fut rendu, tracer quelques lignes à ma sœur et les paroles suivantes à Confalonieri :

« Je n'essaierai pas de te remercier de la preuve d'amitié que tu viens de me donner, mon Frédéric; où trouverais-je des expressions qui puissent

rendre ce qui est dans mon cœur! Cet inappréciable dévouement dont toi seul es capable, lorsque tant d'autres n'en concevraient même pas la pensée, t'a porté à t'exposer, dans un lieu comme Spielberg, à la découverte fatale d'un projet sur le succès duquel reposent tes dernières espérances, à commettre, en le sachant, dans un pareil moment une imprudence impardonnable pour ne pas t'éloigner de ton frère d'infortunes sans lui faire de touchans adieux, sans lui donner les moyens d'adresser quelques mots de consolation à ceux qu'il chérit... Cet acte d'une admirable abnégation vaudrait à lui seul une éternelle reconnaissance! C'est le dernier joyau de cette couronne de bienfaits que tu n'as cessé d'enrichir en ma faveur depuis que, dans notre commun malheur, la Providence m'a fait la grâce de m'unir à toi!

» Pars donc en paix, mon Frédéric, en recevant mes plus ardentes bénédictions. Puisse Dieu écarter de toi les dangers et te réunir à ton ange, à ta Thérèse adorée!... Va!... mes chaînes me sembleront légères quand je te saurai libre, et tu le seras bientôt, ami, si j'en crois mes espérances dans la miséricorde divine. Dis à mon père, dis à ma sœur, en remettant ces lignes que je t'envoie, que j'ai des forces encore pour supporter les maux de la captivité!... Dis-leur bien à tous que mon amour pour eux a grandi avec mes malheurs, et que l'espoir de les revoir me soutiendra jusqu'à l'heure de la délivrance... jusqu'à ce jour où je pourrai te ré-

péter en liberté ce que tant de fois je t'ai dit dans les fers : que je te dois plus que la vie!... Hélas! l'horloge de la chapelle vient de se faire entendre; S*** va revenir... Adieu, le meilleur, le plus généreux des hommes, que Dieu veille sur toi!... Heurte tes fers en passant devant ma prison, comme une preuve que tu as reçu ce billet. »

Je me hâtai alors de plier les feuilles écrites et d'en faire un petit rouleau que je terminais au moment même où mon compagnon rentra dans la prison. Il s'agissait maintenant de le faire parvenir, et bien que Caliban se tînt sur ses gardes, ce ne fut que le lendemain matin, à l'heure de la distribution de l'eau, que je pus lui remettre ces importantes lettres, dont une seule ligne suffisait, dans le cas où elles eussent été perdues ou intereeptées, pour perdre à jamais mon ami et celui qui lui prêtait son assistance. Si mon anxiété fut grande, et elle devait l'être dans ces momens d'attente, grande aussi fut ma joie lorsque j'entendis Frédéric, à l'heure de sa promenade, heurter ses fers en passant devant ma porte... Mon âme, oppressée jusque-là, se dilata, et j'acceptai cette première réussite comme un gage du succès prochain de la fuite tant désirée!

Sans cesse aux écoutes pour entendre les pas de Confalonieri, dont l'évasion, je le savais, devait avoir lieu du côté de l'église, j'étais dans une perplexité, dans une agitation d'autant plus pénibles à supporter qu'il fallait avant tout paraître calme

aux yeux scrutateurs de S***. Que les jours, que les nuits se traînaient avec lenteur, et comme je comptais les minutes quand s'approchait l'heure que Frédéric devait avoir choisie pour sortir de Spielberg!... « Peut-être, me disais-je, peut-être quelques instans encore et je l'entendrai pour la dernière fois!... » Alors mon cœur ne battait plus et j'attendais le moment décisif avec autant d'anxiété que s'il se fût agi pour mon ami d'un arrêt immédiat de vie ou de mort.

Un jour..... le souvenir seul m'en fait encore frémir..... des pas se firent entendre dans la galerie..... « C'est lui, c'est lui, murmurai-je dans le fond de mon cœur, il s'avance..... il va passer!... Dieu bon, Dieu secourable, exauce ma prière, sauve-le... La porte de la plate-forme vient de s'ouvrir..... Si dans vingt minutes nulle rumeur ne parvient jusqu'à nous, c'est qu'il a surmonté tous les obstacles, qu'il est hors de la forteresse... » Et ne songeant plus à S***, je me collai au guichet pour saisir au passage le moindre bruit, le moindre indice d'une découverte : tout resta silencieux; les secondes, que je comptais une à une, firent des minutes..... et ces minutes..... ah! quel soulagement quand je fus arrivé au nombre vingt, quand je fus assuré, en entendant sonner l'horloge, que les fugitifs avaient dû gagner une demi-heure et que les premières chances étaient pour eux!..... Ma joie fut telle à cette pensée que je me demande encore aujourd'hui comment

j'ai pu la contenir, comment je ne m'écriai pas dans mon transport : « Il est sauvé !.... sauvé, vous-dis-je! Que l'Empereur fasse désormais de nous ce qu'il lui plaira. »

Cette joie qui m'étouffait, je la comprimai pourtant et j'en jouis sans trouble pendant les heures qui s'écoulèrent jusqu'à la visite de nuit..... Alors elle s'évanouit pour ne plus revenir, car, contre mon attente, rien ne vint trahir dans le corridor la surprise et les alarmes du sous-directeur : je ne vis que trop à la tranquillité de son maintien qu'il ne lui manquait aucun prisonnier. Le lendemain Frédéric fut à la promenade à son heure ordinaire, et j'attendis vainement, ce jour-là et ceux qui suivirent, qu'il me fît éprouver par sa fuite la seule joie qui pouvait ranimer mon cœur sous les voûtes de Spielberg ! Quelles circonstances avaient pu le retenir? C'est en vain que je m'épuisais en conjectures : des semaines et des mois s'écoulèrent avant que je pusse arriver jusqu'à la vérité.

III.

Mes journées, si vivement troublées dans leur accablante monotonie par cet incident inattendu, reprirent bientôt leur cours habituel : toujours les mêmes contraintes, les mêmes défiances..... et cette idée fixe de plus en plus douloureuse, de plus en plus dominante : « Celui qui respire là près de moi est un traître..... un traître sous le masque d'un saint! »

— Monsieur S***, vint lui dire un matin le sous-directeur Wergrat, suivez-moi, quelqu'un vous demande.

Il se leva et partit.

« Que Dieu te conduise, m'écriai-je, loin, bien

loin de moi! car si une telle réunion se prolonge, j'en perdrai, je le sens, et ma croyance et la raison. » Puis, comme délivré d'un cauchemar odieux, je me pris à m'agiter comme un enfant en fête... « S'il ne revenait pas? répétais-je. Les quarts d'heure se passent, qui sait? En voilà trois et plus qu'il est sorti de la prison..... L'heure entière s'est écoulée..... Peut-être l'a-t-on conduit près d'un autre captif. Mais non, je l'entends, il revient!..... Hélas! j'oubliais que rien d'heureux ne pouvait m'arriver ici-bas. »

Quelque habitué qu'il fût à la dissimulation, je lus pourtant à sa figure qu'il devait avoir appris quelque chose d'important.

— Don Stephano est ici, me dit-il dès que le guichet fut refermé; c'est un grand personnage maintenant, il est évêque.....

— Évêque! répétai-je en me levant d'un seul bond, lui?.....

— Oui, évêque de Cattaro en Dalmatie, reprit S*** avec une satisfaction mal déguisée; dans un mois il sera sacré à Vienne dans l'église de Saint-Étienne.

— C'est une belle et prompte récompense, m'écriai-je, que de passer ainsi en deux années de temps du sublime institut [1], où il n'était qu'élève,

[1] Ce sublime institut, fondé à Vienne par l'empereur François, sous la direction du curé impérial Frint, est une congrégation de prêtres destinés, dit-on, par leurs études et leur savoir à répandre les lumières parmi le clergé catholique d'Allemagne. Don Paolowitz, qui parvint à s'y faire appeler, était sur le point d'en être renvoyé pour cause d'ignorance

à la dignité épiscopale! quelle satisfaction n'éprouvera-t-il pas de reparaître la mitre en tête dans cette Dalmatie, son cher pays, dont il était parti si petit et où il reviendra si grand, car il doit être désormais puissant en cour et sa recommandation sera de poids auprès de l'Empereur.

— Oh! oui, il peut beaucoup, répondit S***, trompé peut-être par mon apparente bonhomie.... Il vient de m'annoncer que deux de mes fils sont placés à Milan dans un collége aux frais de sa majesté....

— Vraiment! repris-je, mais c'est d'un favorable augure pour vous.

— Mon aîné, ajouta-t-il, est cadet dans un régiment avec promesse d'avancement.

— Et toutes ces faveurs inespérées vous arrivent sans aucun doute par le canal de monseigneur don Stephano, qui mettra le comble à ses bienfaits en vous rendant bientôt à votre famille?

— Hélas! qui peut le savoir!

— Mais ne vous a-t-il pas donné quelque espoir d'une prochaine délivrance?

— Il ne s'est pas expliqué, seulement il m'a laissé entrevoir quelque chose; il m'a semblé aussi qu'il n'était pas mal disposé pour vous. C'est du reste la dernière fois qu'il vient à Spielberg, car il doit se rendre bientôt dans son diocèse.

— Dans son diocèse!.... dis-je encore involon-

et d'incapacité au moment même où l'Empereur le choisit entre tous pour être le confesseur des prisonniers d'état de Spielberg.

tairement, mais il est donc bien véritablement évêque?

— Vous vous en convaincrez bientôt, me répondit mon compagnon : voilà, je crois, qu'on vient vous chercher pour aller près de lui.

La porte s'ouvrit en effet, et le sous-directeur m'annonça que sa grandeur me demandait.

Ce mot *grandeur* contrastait si étrangement avec la bassesse du personnage que nous avions vu peu de temps auparavant dans les derniers rangs du clergé, que je fus plus que jamais saisi de stupeur et d'indignation à l'idée de toutes les infamies qu'il avait dû commettre pour s'élever si rapidement, malgré son ignorance, à la dignité de prince de l'Église; cette profanation du plus révéré des ministères était si odieuse à mes yeux que j'hésitais à me le persuader et que je demandai de nouveau au sous-directeur si la chose était possible, si don Stephano était bien évêque.

— Sans aucun doute, me répondit en souriant le petit homme, tout le monde lui rend les honneurs dus à ce rang élevé : le nouveau gouverneur est venu lui faire visite, ainsi que les grandes autorités de la ville et le clergé..... Diable! diable! chacun sait bien ici que sa majesté l'aime beaucoup, car son avancement a été furieusement rapide.....

— Eh bien! lui dis-je, c'est ce qui vous attend.

Il ne répondit rien, mais sa figure s'épanouit, ses yeux brillèrent et son sourire malin disait : « Je l'espère, et je ferai tout ce qu'il faut pour cela. »

Arrivés à la porte de la chancellerie, je m'arrêtai un instant comme pour reprendre haleine :

— Allons, allons, répéta le sous-directeur, monseigneur attend déjà depuis longtemps.

J'entrai. Don Stephano, assis dignement dans un fauteuil, fit un signe de tête et me dit :

— Prenez une chaise et venez vous mettre près de moi :

« Sa majesté, reprit-il en étendant la main pour mieux me laisser voir l'anneau pastoral, qui déjà brillait à son doigt, a daigné m'élever jusqu'à l'épiscopat ; c'est un lourd fardeau..... mais avec l'aide de Dieu, je m'acquitterai, j'espère, de mes nouveaux devoirs à la satisfaction de notre gracieux souverain. C'est à lui seul que je dois ma nomination ; les autres de la cour s'y opposaient, mais il l'a voulu..... Eh!..... eh!..... eh!..... il a bien fallu obéir..... Je savais tout cela quelques mois d'avance, car sa majesté, que Dieu conserve, m'avait dit une fois à Schœnbrunn :

» — La la, continuez, nous ferons quelque chose pour vous.

» J'avais cru d'abord que c'était un canonicat ; puis, en y réfléchissant mieux, j'eus des doutes que c'était plus haut que cela..... doutes qui se changèrent en certitude au retour de mon dernier voyage de Spielberg. Sa majesté me reçut..... ah ! comme un fils ! et après m'avoir entendu pendant plus d'une heure, elle daigna me dire :

» — J'ai pensé à vous pour un évêché.....

» — *Sacra Maestà*, m'écriai-je en tombant à ses pieds..... votre serviteur est indigne de tant de bontés!.....

» — Relevez-vous, me dit l'Empereur avec une paternelle bénignité; un évêque ne s'agenouille que devant Dieu!..... »

— Eh bien! mon fils, n'est-ce pas là un souverain pour lequel on affronterait de plus grands dangers encore que ceux qui m'attendent dans mon diocèse?

— Des dangers, monseigneur!....

— Oui, oui, des dangers, et le martyre même!... Cattaro n'est-il pas voisin de la frontière turque et des Monténégrins, qui font de fréquentes irruptions, sans parler des hérétiques, des Albanais, des schismatiques, bon Dieu!..... et tant d'autres mauvaises herbes qu'il faudra extirper du champ du Seigneur au risque de sa vie! Sa majesté le sait bien : aussi m'a-t-elle dit qu'elle m'envoyait parmi les barbares comme les apôtres, et qu'elle comptait sur mon zèle pour remplir cette mission. Son attente ne sera pas trompée; je purgerai mon diocèse de tous ces scélérats, et j'ai hâte de me trouver dans ma métropole pour mettre la main à l'œuvre.

— C'est donc pour la dernière fois que nous vous voyons?

— Sans doute, *figliuol mio*, je vais vous quitter; ma tâche n'est-elle pas accomplie? ne vous ai-je pas fait rentrer dans le giron de l'Église? Un

autre peut me remplacer désormais, car j'ai tant labouré, tant semé qu'il n'aura plus qu'à récolter. Or çà, dites-moi : vous devez être content, j'espère, du compagnon que sa majesté vous a choisi? C'est un saint homme qui ne peut donner que de bons exemples; vous vivez en bonne intelligence, n'est-ce pas?

— Je fais tous mes efforts pour cela, répondis-je.

— C'est dommage seulement, reprit don Stephano, que vous n'ayez pas été avec lui tout d'abord : vous ne seriez que mieux noté dans l'esprit de sa majesté, qui s'intéresse à vous, je vous l'assure, et qui en donne la preuve en vous réunissant à S***.

— On m'avait bien dit que c'était par ordre de l'Empereur que j'étais séparé de Confalonieri, mais j'avais peine à le croire.

— Par son ordre direct, *figliuol mio*. Est-ce que votre réunion actuelle ne vous convient pas?

— Je ne dis pas cela, mais.....

— Mais... auriez-vous mieux aimé, par exemple, qu'on vous enfermât tous un à un avec les galériens des casemates, comme il en avait été question et comme on l'avait ordonné?

— Nous! avec les galériens!....

— *Si, signor*, sa majesté l'entendait ainsi, afin que vous ne continuiez pas à vous endurcir mutuellement dans l'obstination et l'impénitence.

— Mais ce sont des assassins, des voleurs.....

— Eh bien! n'êtes-vous pas des conspirateurs? ce qui est pire encore aux yeux du souverain.

— Une pareille réunion est inexécutable.....

— Pas tellement inexécutable, jeune homme, que ce qui n'a pas eu lieu par la clémence de l'Empereur ne puisse fort bien s'exécuter un jour si la conduite des prisonniers d'état ne changeait pas [1]. Quant à vous, il ne dépend que de votre volonté d'échapper à cette punition et à bien d'autres malheurs..... Avec un peu de condescendance..... quelque acte de soumission, vous pourriez..... Sa majesté ne m'a pas mis dans sa confidence, mais je crois pouvoir dire qu'il vous serait facile d'améliorer votre sort en montrant du repentir. C'est dans votre intérêt que je parle, uniquement dans votre intérêt, entendez-le bien, puisque nous ne devons plus nous revoir : je suis sûr qu'une rétractation ferait merveille..... hein?..... Je dirai plus encore, je répondrais de votre liberté..... Eh bien! vous ne répondez pas? est-ce faute de comprendre? Ce que je vous suggère est chose facile pourtant?

— Je ne vois pas, repris-je, de quelle utilité cela pourrait être pour moi auprès de l'Empereur? Je n'ai rien fait contre sa personne, et je suis trop obscur, trop ignoré pour qu'il puisse attacher du prix à un acte semblable.

[1] Les forçats, auxquels on avait proposé d'être renfermés avec nous, réclamèrent le bénéfice de la loi et obtinrent qu'on ne les forcerait pas à une captivité qui équivalait pour eux au *carcere durissimo*.

— Mais si je vous disais, ajouta don Stephano avec vivacité, que votre vieux père est très-malade.....

— Ah! mon Dieu, que me dites-vous?....

— Qu'il n'a plus que peu de mois à vivre, et que vous pourriez le revoir encore si vous étiez plus sage..... tandis que si vous vous montrez récalcitrant, il mourra sans vous serrer dans ses bras, sans vous donner sa bénédiction.....

— Vous m'accablez, monseigneur: une pareille épreuve, après de si longs jours de captivité, est au-dessus de mes forces.....

— Vous consentez donc?

— Je le voudrais..... mais je ne puis que vous répéter que je n'ai rien fait en Lombardie qui soit défendu par les lois, que je suis étranger et que je ne puis par conséquent considérer comme un devoir.....

— C'est donc à dire, s'écria l'évêque de Cattaro, que vous refusez d'écouter la voix d'un père qui vous parle par ma bouche!..... Réfléchissez-y..... quand je serai loin, il ne sera plus temps.

Je m'inclinai respectueusement.

— Mais vous êtes donc insensé, *figliuol mio?*..... Quoi! vous pourriez, grâce à moi, fléchir sa majesté, rentrer en France, ranimer votre père sur son lit de douleurs, et vous préférez languir dans une prison dont rien n'adoucira la rigueur. Sachez-le bien!... c'est une inexplicable aberration pour un homme de sens! Quel motif peut vous

empêcher d'obtempérer à un avis aussi désintéressé? Je vous le répète, quand vous serez mort ici dans les cachots, croyez-vous bonnement que votre nom en sera plus connu ou plus respecté en Italie?..... *Oibò!*..... ceux-là même qui sont avec vous dans les fers ne vous en sauront pas plus de gré; on dira « Il était bien fou!... » et l'on dira juste. N'avez-vous pas déjà assez fait pour un pays qui n'est pas le vôtre?... et un pays que vous ne connaissez guère, je vous l'assure... *Basta così*, c'est votre affaire; je ne cherchais qu'à vous rendre un dernier service, à vous sauver même... Mais vous ne le voulez pas, n'en parlons plus!... Rappelez-vous seulement qu'avec un peu de bonne volonté, vous seriez peut-être arrivé encore à temps pour sauver les jours de votre pauvre père..... Si vous revenez à mon avis, vous pourrez me demander, je serai toujours prêt à vous entendre. Maintenant parlons de vos yeux; dans quel état sont-ils?

J'avais été tellement surpris, tellement ému de l'ouverture inattendue de don Stephano que je fus que que temps avant de pouvoir lui répondre.

— Eh bien! ne m'entendez-vous pas? vos yeux?

— Ils vont très-mal, dis-je enfin, et si je reste encore quelques mois dans la prison où je suis maintenant, je crains de les perdre bientôt tout à fait.

— Raison de plus pour être docile à mes conseils, répliqua le prélat; au surplus, je le répète, c'est votre affaire.

Pour éviter de revenir sur un sujet qui ne pouvait, en dernière analyse, qu'irriter contre moi l'évêque de Cattaro, je m'empressai de lui demander dans quel lieu et à quelle époque il serait sacré.

— A Vienne, dans l'église de Saint-Étienne, me répondit-il; c'est monseigneur l'évêque de Saint-Polten qui doit me sacrer, assisté de deux autres prélats. J'avais d'abord espéré que son altesse l'archevêque d'Olmütz y assisterait, mais il est malade.

— Ce sera sans doute une belle cérémonie?

— Superbe, superbe, *figliuol mio!* sa majesté me comble! Savez-vous que j'ai déjà un carrosse? et puis j'ai touché une somme considérable pour mes premiers frais, sans parler de mes appointemens : aussi je n'épargne rien, car je veux faire honneur à sa majesté.

— C'est bien dommage seulement que le siége épiscopal de monseigneur soit si éloigné de Vienne.

— Vous dites vrai, *figliuol mio*, c'est un inconvénient; mais c'est mon pays, et le diocèse est en proie à tant de désordres, la discipline y est si relâchée que l'Empereur, bien instruit des difficultés d'une telle tâche et connaissant mon zèle et ma fermeté, m'a choisi de préférence à tout autre pour y porter remède; d'ailleurs sa majesté m'a fait entendre qu'elle était trop satisfaite de mes services pour ne pas me rapprocher bientôt de sa personne sacrée.

sans mon intercession on vous aurait ôté ceux qui sont entre vos mains. Ainsi donc prenez votre parti sur ce point : pas de livres, c'est l'inexorable volonté de l'Empereur, qui veut le salut de votre âme.....

— Le salut de mon âme, monseigneur?..... Mais si notre esprit s'éteint tout à fait dans l'inaction d'une telle captivité, si nous devenons idiots à force de souffrir?.....

— Eh bien! Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « *Beati qui nunc esuritis, beati qui nunc fletis* [1] ? »

Je ne sais ce qui m'irrita le plus du rire sottement sardonique qui accompagna cette citation ou de la profanation de la citation elle-même; mais toujours est-il qu'il me fallut un effort plus qu'humain pour ne pas éclater. Les mains appuyées sur mes genoux, que je serrais convulsivement, les yeux baissés vers le sol, je me tus, et j'ai toujours considéré le silence que je parvins à garder en cette occurrence comme l'effort de patience le plus méritoire que j'eusse obtenu sur moi-même.

— Du reste, ajouta le prélat, vous pouvez être tous assurés que sa majesté ne vous perdra jamais de vue. Le nouveau sous-directeur, spécialement chargé des prisonniers italiens, a été choisi par sa majesté elle-même, qui avait demandé une personne sûre au grand conseil aulique de la guerre. Ce n'était pas chose facile au moins, et des mois se

[1] Bienheureux vous qui avez faim maintenant, bienheureux vous qui pleurez.

sont passés avant qu'on ait pu rencontrer l'homme convenable, tant sa majesté attache d'importance à ce qui vous concerne. Puisque je m'éloignais de vous, notre gracieux souverain regardait comme un point capital d'avoir quelqu'un de confiance qui pût le tenir au courant de tout ce qui peut vous intéresser : cela doit vous satisfaire et vous convaincre qu'il aura toujours les yeux sur ses prisonniers.

« C'est-à-dire, pensais-je intérieurement, que l'évêque de Cattaro, ne pouvant plus continuer le noble office d'espion qui lui a valu la mitre, est remplacé par un agent de police dont la fortune est faite pourvu qu'il donne à son souverain, dans ses honorables fonctions, les mêmes preuves de zèle que son prédécesseur don Stephano Paolowitz!..... » Et quel était cet homme que le conseil aulique avait dû chercher si longtemps dans toute l'armée pour qu'il réunît en lui toutes les conditions exigées par l'Empereur? Oui, quel était l'homme qui devait recevoir ses instructions du chef d'un puissant empire et correspondre directement avec lui?..... C'était, comme je l'appris bientôt après, le caporal aux exécutions de la ville de Vienne; c'était celui qui accompagnait jusqu'au pied de l'échafaud les criminels condamnés à mort et qui veillait à ce que l'exécution eût lieu dans les formes prescrites par le règlement.

C'est là, c'est dans cet office qu'on avait été prendre notre sous-directeur pour en faire le confident d'un Empereur et le surveillant de ses prisonniers

d'état!.... Aussi s'efforçait-il de mériter une pareille distinction, et je pus rendre bon compte à l'évêque de son zèle et de son activité quand il me demanda comment le sieur Wergrat s'acquittait de ses devoirs[1].

— C'est comme cela qu'il faut servir son souverain, me répondit don Stephano : sa majesté, avec un tel gardien, peut avoir l'esprit en repos sur Spielberg, les abus n'y pénètreront plus.

Après m'avoir entretenu pendant quelques instans des honneurs et des profits qui l'attendaient dans son évêché, don Paolowitz me congédia de la main en disant :

— Nous nous reverrons encore : puissiez-vous alors être mieux inspiré, car le temps approche *où vous demanderez le Fils de l'Homme, et il n'y sera plus!.....*

— J'espère du moins, répondis-je en m'inclinant pour cacher le sourire qui malgré moi se montrait sur mes lèvres, j'espère que monseigneur voudra bien se souvenir de moi auprès de l'Empereur?

L'évêque à ces mots fronça son noir sourcil.

— Allez-vous recommencer à me parler de vos livres? Je serais bien reçu, ma foi, à présenter une telle requête à sa majesté!..... Vous n'avez fait que trop de lectures, et vous ne seriez pas où vous êtes aujourd'hui si vous n'aviez appris que votre caté-

[1] Le sieur Wergrat envoyait chaque jour un rapport de tout ce que faisaient, disaient les prisonniers de Spielberg, et ce rapport était adressé cacheté au cabinet particulier de l'Empereur.

chisme. Dans mon diocèse, moi, je veillerai à ce que dans les écoles et partout on n'ait de livres que juste ce qu'il faut pour connaître la religion et les devoirs envers notre auguste souverain, dont les intentions paternelles me sont trop bien connues à cet égard pour que je ne regarde pas les prétendus progrès des lumières et les déplorables développemens de la pensée comme la ruine des sociétés et la damnation des chrétiens. C'est dans la pensée que gît le mal, c'est elle qui enfanta l'orgueil et la rébellion des mauvais anges et de nos premiers pères, et c'est rendre hommage à Dieu, c'est travailler à l'éternelle félicité de ses semblables que de réprimer les audacieuses tendances, les découvertes, les dangereux efforts de l'esprit humain. Voilà le but que sa majesté se propose pour le bien de ses sujets dans toute l'étendue de ses vastes états, voilà pourquoi elle a prescrit des règles et des bornes à l'enseignement des universités, des colléges et des écoles; voilà pourquoi elle ne veut pas que nous en sachions plus que nos pères, et voilà pourquoi, enfin et *a fortiori*, elle veut purger votre pensée des idées philosophiques et révolutionnaires par la privation complète de toute lecture qui puisse alimenter le foyer de vos analyses. Jugez donc, après cela, si votre demande serait bien accueillie! Vous vous perdriez, aveugle jeune homme.

— Mais, monseigneur, repris-je aussitôt que le prélat eut terminé sa fougueuse apostrophe, ce n'est pas de livres dont il s'agit : je voulais seulement

vous prier de ne pas m'oublier auprès du souverain pour obtenir qu'on me mette dans une prison un peu moins sombre que celle où je me trouve maintenant, afin de sauver mes pauvres yeux, qui en souffrent de jour en jour davantage. Je me suis adressé au gouverneur, qui m'a fait répondre que ce changement ne dépendait pas de lui, mais de sa majesté.

— C'est vrai, c'est vrai, reprit l'évêque, rien ne se fait sans son ordre précis, et c'est ainsi qu'il faut que cela soit.

— Alors, continuai-je, j'ai donc bien raison de m'adresser à vous, monseigneur, pour que l'Empereur puisse ordonner mon changement de prison.

— Je m'en occuperai, n'en doutez pas, répliqua don Stephano d'un ton fort radouci; j'en parlerai à sa majesté; j'espère que la chose s'arrangera.

Je m'inclinai de nouveau et regagnai mon cachot sous l'escorte de l'homme de confiance de l'Empereur, du sous-directeur Wergrat, que je considérai alors comme un personnage important, destiné, comme les autres serviteurs zélés, à s'élever sur les ruines des malheureux prisonniers.

Ah! de quel prix n'aurais-je pas payé le bonheur d'épancher dans le sein d'un ami fidèle les sentimens orageux dont mon âme était remplie! Mais il fallut composer mon visage, mesurer mes paroles et paraître calme, satisfait même de mon entretien aux yeux de mon compagnon, qui ne se lassait pas de répéter :

— Évêque en si peu de temps! quel crédit monseigneur de Cattaro ne doit-il pas avoir sur l'esprit de l'Empereur!

— Sans doute, disais-je, il peut beaucoup, et de lui va dépendre la libération prochaine de plusieurs d'entre nous.

— Vous croyez? reprit S***. Monseigneur vous en aurait-il parlé clairement?

— Clairement, non, mais il me l'a fait entendre: ne faut-il pas qu'il signale par quelque grâce son heureux avénement à l'épiscopat? Je présume d'ailleurs qu'il a dû vous donner quelque espérance, car vous êtes prisonnier depuis neuf ans, et votre conduite a toujours été telle qu'elle ne peut que vous mériter la clémence du souverain; toutes les probabilités sont donc en votre faveur: vous sortirez de prison, n'en doutez pas, et bientôt.

A ces mots, la figure de mon compagnon devint radieuse, car nul n'est plus craintif pour son avenir que celui-là même qui a foulé aux pieds la bonne foi et l'honneur pour pactiser avec la honte et la trahison.

— Vous me consolez, me dit-il en prenant ma main, qu'il voulut porter à ses lèvres; mes pauvres enfans, ma pauvre femme, si je les revoyais!..... Puis il se mit à genoux pour obtenir de la miséricorde divine que le cœur de l'Empereur penchât vers la clémence..... Et moi je le regardais prier en disant: « Faut-il donc que je sois condamné à voir constamment cet être déchu, dont la bassesse ne

peut éteindre ni la croyance ni la sensibilité et qui fait tour à tour passer mon âme de la plus profonde pitié à une insurmontable aversion !... » Et ma pensée se reportait alors avec force sur celui qui avait été l'instrument de sa perte..... sur ce don Stephano, dont l'élévation à l'épiscopat, en m'inspirant l'horreur et le dégoût, me paraissait alors aussi infâme, aussi sacrilége que celle du cardinal Dubois..... « Lui premier pasteur de tout un diocèse! me répétais-je sans cesse..... lui chef d'un nombreux clergé, dispensateur des grâces spirituelles! lui évêque!..... et revêtu d'une dignité qui fut toujours pour moi un objet de vénération, d'une dignité qui, en France et dans toute l'Europe, ne se donne plus de nos jours qu'aux ecclésiastiques les plus vertueux et les plus éclairés..... Ah! c'est un exécrable abus, et jamais on ne fut plus en droit de s'écrier avec le prophète que « l'abomination des abominations est entrée dans le temple du Seigneur, que la désolation est dans le sanctuaire! »

Tel était le cri qui s'élevait de mon cœur à la pensée d'une semblable profanation, telle était dans ces funestes momens l'indignation qui maîtrisait tout mon être..... indignation que la conduite de don Stephano dans cette dernière visite ne fit que porter à son comble. Jamais, en effet, il ne s'était montré plus intolérant, plus froidement égoïste; jamais il n'avait mieux étalé les misères de son ignorance et les duretés de son orgueil que depuis qu'il

portait cet anneau pastoral, signe d'amour et d'humilité.

Que lui faisaient les souffrances et le triste avenir des prisonniers pour lesquels son ministère de paix et de consolation n'avait été qu'une source d'affliction et de désespoir? N'était-il pas devenu, grâce à eux, le favori d'un Empereur? Ne s'était-il pas, comme le mauvais riche, engraissé de leurs maux, abreuvé de leurs larmes? Et lorsqu'il parlait avec emphase des honneurs qu'on lui rendrait dans son diocèse, du palais qu'il habiterait et de la bonne chère qu'il se promettait d'y faire, pouvait-il se rappeler qu'il s'adressait à des infortunés dont la plupart vivaient naguère dans l'abondance et qu'une volonté inexorable avait réduits à regretter dans leurs cachots les miettes qui tombaient, non de leur propre table, mais de celles de leurs serviteurs?..... Que lui importait-il qu'ils eussent faim, qu'ils fussent vêtus de haillons, que la maigreur creusât leurs joues, que leur front fût chauve? n'était-il pas, lui, gras et fleuri! Leur adressa-t-il, dans ces derniers momens, une seule parole d'encouragement, une seule de ces charitables exhortations qui rafraîchissent comme une salutaire rosée le cœur des malheureux?..... Non, il les laissa pour toujours dans leur prison, avec la persuasion que la plupart d'entre eux devaient y périr par suite de ses rapports et de ses calomnies, sans que la pitié vînt un instant se mêler à la joie dont son cœur était inondé, à la pensée de cette mitre qu'il avait ac-

quise en si peu de temps et avec moins de peine que Judas n'en avait eu à gagner les trente deniers, prix du sang de son divin maître.

Comment, hélas! après un tel exemple, aurais-je pu éviter que mon cœur, livré à lui-même et sans aucun secours, mon cœur révolté de tant d'abjections, ne s'égarât pas dans ses douleurs et n'accueillît comme une voix du ciel celle qui lui criait que ces menées odieuses, que ces profanations ne pourraient avoir lieu sans les abus du catholicisme, et qu'il fallait rejeter comme contraire à la raison, à la justice et à la vérité un culte qui substituait, en matière de repentir et de réconciliation, l'intervention et l'autorité des hommes à celle bien plus sûre et plus efficace de la Divinité.

Dès lors toute hésitation cessa : je devins protestant de volonté, comme je m'efforçais depuis longtemps de l'être par le raisonnement, et je pris le parti de renoncer désormais à m'entretenir avec le prêtre qui devait remplacer l'évêque de Cattaro. Cette résolution, que je croyais irrévocable, fit d'abord trève aux douloureux orages que l'arrogance de don Stephano et l'hypocrisie de S*** ne cessaient de soulever dans mon âme. Le mépris seul y trouva place, et je fus délivré de l'irritation de la colère, que je réprimais avec tant d'efforts, par la persuasion que de pareils hommes et de telles infamies étaient trop au-dessous de ma haute raison et d'une religion éclairée pour que je ne les regardasse pas en pitié..... tant il est vrai que nous parvenons plus

facilement et plus vite à la tolérance par le sentiment de notre supériorité que par le sentiment de nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables: seument cette tolérance qui prend sa source dans notre amour-propre et non dans la charité n'est qu'éphémère et cède bientôt à de nouveaux sujets de mécontentemens.

Telle qu'elle était, elle servit du moins à me donner quelques instans de calme et à me fortifier de plus en plus dans la persuasion que c'était à la raison seule à reconnaître, à poser les bases de la foi, parce qu'elle seule était le gardien sûr et infaillible placé par Dieu dans notre cœur pour interpréter ses révélations et pour admettre ou rejeter tout ce qui lui paraissait venir des hommes.

Ce principe une fois bien arrêté, je procédai, autant que mes lumières et mes souvenirs me le permettaient, à une analyse des livres saints et des institutions de l'Église, analyse que j'avais le fol orgueil de croire profonde et impartiale, parce qu'elle m'arrachait, en absorbant mes pensées, aux dévorans ennuis du cachot, et qu'elle satisfaisait la vanité de mon esprit, facile à s'abuser sur l'insuffisance de mon érudition et sur la légèreté de mes jugemens.

C'est ainsi qu'oubliant les paroles de Notre-Seigneur au prince de apôtres: « Tu es Pierre et sur cette pierre..... » je rejetai non-seulement la suprématie et l'infaillibilité du pape comme successeur de saint Pierre et chef de l'Église, mais encore

l'infaillibilité et l'autorité des conciles ; d'où il résultait logiquement à mes yeux l'annulation de l'Église catholique, de ses commandemens, de sa liturgie et de ses pratiques. Les argumens et les preuves que je tirais des livres lus et de mon propre fond étaient bien hasardés sans doute ; mais ils me suffisaient, comme aux réformateurs du seizième siècle, pour saper jusque dans ses fondemens cette Église que dix-huit cents ans de controverses et d'attaques furieuses n'ont jamais ébranlée. Ils me suffisaient pour me confirmer dans cette maxime erronée, que l'on doit recourir au libre examen pour juger les questions religieuses, et que tout doit être soumis en matière de foi au tribunal de la conscience et de la raison individuelle, qui ont le droit de n'accepter pour vérités que ce qui leur semble fondé sur l'Écriture sainte. De cet esprit primitif du protestantisme à une plus grande indépendance dans la liberté d'examen il n'y a qu'un pas... et ce pas fut, hélas ! bientôt franchi.

La confession auriculaire, considérée comme d'institution humaine et comme cause principale et permanente des abus et des scandales reprochés au clergé catholique, se changea dans mon esprit en confession particulière, en une simple réparation, en un cri de repentir poussé par le pécheur et compris, accueilli par Dieu seul, comme promesse d'une meilleure vie !..... Toute intervention entre l'homme pleurant ses fautes et la Divinité miséricordieuse qui l'écoute et le juge me parut donc

présomptueuse et indigne de la majesté de Dieu.

Le pouvoir de lier et de délier sur la terre, donné si solennellement par Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs successeurs, ne me sembla plus qu'une figure qui ne pouvait renfermer le sacrement de pénitence tel que les catholiques l'ont institué, pas plus que ces autres paroles du Sauveur : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps donné pour vous » ne renfermaient le sacrement de l'eucharistie tel que l'Église nous l'enseigne. M'appuyant uniquement, comme les protestans, sur les paroles qui suivent ces premières : « Faites ceci en mémoire de moi, » je ne voyais plus de la part de ceux qui s'approchaient de la sainte table qu'un acte de commémoration, et je rejetais la présence réelle et par conséquent le sacrifice de la messe.

Que dirai-je enfin!..... Persuadé que je faisais logiquement briller le flambeau de l'analyse sur les questions les plus épineuses, j'écartais successivement de ma croyance, comme contraires à ma raison et à ma justice, l'éternité des peines, l'indissolubilité du mariage, l'impossibilité d'être sauvé dans une autre religion que la religion catholique, etc., etc. Tant et si bien que je parvins bientôt à limiter le culte à la prière et aux bonnes œuvres, à ne voir dans le Nouveau-Testament qu'une morale pure et sublime révélée par un Dieu..... Là je m'arrêtai, et satisfait d'avoir purgé l'œuvre divine de toutes les superstitions, de toutes les puériles pratiques dont les hommes l'avaient sur-

chargée, je crus dans ma folle confiance que le doute désormais ne pouvait plus m'atteindre et que j'avais élevé dans mon cœur, par les lumières de mon esprit, un temple inébranlable, indestructible à la sagesse et à la vérité.

Triste erreur!..... ma science et ma foi n'avaient pas d'assez profondes racines pour résister aux sophismes renaissans de mon orgueilleuse raison, et la paix de mon cœur cessa bientôt d'exister!..... Portant jusque dans ses dernières conséquences cette liberté d'examen qui me constituait juge suprême et sans appel de ce que je devais croire ou renier, j'abordai les insolubles questions des mystères, dont un seul, la prédestination, portait le trouble dans mon cœur; les autres en effet, tels que la Trinité, l'immaculée conception, l'incarnation, la mort ou la résurrection d'un Dieu fait homme pour racheter en mourant sur la croix les péchés des hommes ses frères, n'étaient que supérieurs à ma raison; tandis que la prédestination, le péché originel, me paraissaient non-seulement contraires à cette raison, mais, ce qui est pire encore, contraires à notre justice. C'était là le nœud gordien, le problème qu'aucun argument, aucune conjecture ne parvenaient à résoudre, et lorsqu'après avoir plongé et replongé ma pensée dans cet abîme sans fond, j'arrivais pour toute solution à me répéter qu'un Dieu souverainement bon, souverainement puissant, souverainement prescient, avait créé librement des anges et des hommes dont il voyait

au moment même de leur création et la chute et l'éternelle damnation, et que l'on nous faisait un article de foi, une base de tout notre édifice religieux de cet acte odieux de sa divine puissance, que ma conscience, ma bonté, mes lumières rejetaient également comme injuste, cruel et incompatible avec les attributs de celui qui ne peut ni vouloir le mal ni être forcé à l'accomplir, alors ma tête s'égarait et je m'écriais dans la douleur de mon âme : « Qu'avait donc fait, ô père des miséricordes ! qu'avait fait ce premier homme pour que tu le tirasses du néant et qu'en lui donnant l'être tu le destinasses, lui et sa postérité, à des tourmens sans fin comme punition d'une faute que tu l'avais condamné à commettre de toute éternité et que tu pouvais lui faire éviter..... Est-ce là, mon Dieu, de la justice et de la miséricorde ?..... »

Si jamais nous avions en partage la puissance de la création en même temps que le don de la prescience, et que par le seul fait de notre volonté nous nous proposassions de donner l'être à des créatures dont le plus grand nombre seraient prédestinées à souffrir pendant toute la durée de leur existence, ne serait-on pas en droit de nous accuser d'inhumanité, de barbarie..... de nous comparer à ces hom- [illegible] sensés et cruels qui transmettent à leurs [illegible] avec connaissance de cause, une maladie [illegible] que qui les condamne à languir, à souffrir [illegible] vie ?..... Et que ne faudrait-il pas dire si, [illegible] tre volontaire création, nous ajou-

tions aux tourmens des malheureux qui ne demandaient pas à naître l'éternité des peines pour eux et leurs descendans?..... Ne mériterions-nous pas d'être taxés d'injustice cruelle, d'être détestés par ces infortunés que nous aurions nous-mêmes exposés à la tentation et à une chute certaine?

C'est ainsi que je raisonnais dans l'*aberration de mon âme*, tournant et retournant dans un labyrinthe inextricable dont aucun fil sauveur ne pouvait me sortir parce que j'arrivais toujours, *en mesurant la justice de Dieu à la justice des hommes*, à cette conclusion conforme à ma faible humanité — mais destructive de toute chrétienne croyance — que le péché originel était incompatible avec les attributs de la Divinité. Je m'efforçai bien, il est vrai, de recourir à la vérité des livres saints dès que j'entrevis sur quelle pente irrésistible je m'étais engagé, mais les preuves que ma raison y trouvait n'étaient plus désormais assez convaincantes pour vaincre ma répugnance et me forcer à courber la tête devant ce qui me paraissait absurde et contraire à toute justice, à toute charité, à toute miséricorde.

Ma foi étant ainsi ébranlée dans ses bases, je ne tardai pas, procédant toujours par le même principe de la liberté d'examen, je ne tardai pas, dis-je, à m'arroger le droit de rechercher si les Écritures, qui commençaient, suivant moi, par un blasphème contre le plus bel attribut de Dieu, la bonté, étaient réellement dans leur ensemble une révélation divine ou bien seulement une inspiration pro-

mière augmentée, défigurée suivant l'intérêt, le caprice ou l'ignorance des hommes. Je reculai d'abord à la vue des conséquences d'un semblable examen, puis je m'habituai peu à peu à attaquer séparément chacune des parties de ces divins ouvrages où tout se lie, où tout ne forme qu'une chaîne immense de faits miraculeux et de preuves irrécusables dont on ne peut détacher un seul anneau sans s'exposer à faire une lacune fatale dans la voie de la vérité et à tomber à jamais dans les ténèbres du doute et de l'incrédulité.

Les objections ne pouvaient, hélas! me manquer dans cette orgueilleuse et folle analyse. N'avais-je pas encore dans la mémoire tous les sophismes de Bayle, etc., et des philosophes du dix-huitième siècle, et ne me disais-je pas, pour rassurer ma conscience alarmée, pour affermir mes pas sur cette route d'erreurs, que j'y marchais à la seule lumière que Dieu nous ait donnée pour discerner le vrai du faux, le juste de l'injuste, celle de la raison ? Je déchirai donc page à page les divins Testamens, dépôts sacrés, inviolables de toute vérité, de toute espérance, et, parvenu à la couronne du céleste édifice élevé par la clémence de Dieu pour le salut des hommes, au mystère de la rédemption, c'est-à-dire à la divinité de Jésus-Christ, je n'hésitai pas à porter à la suite des Voltaire, des Gibbon, à porter, dis-je, les derniers coups à cette religion dont l'origine, dont la fondation et la propagation miraculeuse n'avaient plus rien à mes yeux qu'on ne pût expli-

quer par des causes purement humaines..... Le divin Rédempteur ne fut donc plus un Dieu, mais un homme, le plus parfait, le plus vertueux de tous sans doute, mais un homme enfin qui n'avait d'autre supériorité sur ses semblables que celle de la sagesse et du génie.

Telle fut la filiation des raisonnemens ou plutôt des *déraisonnemens* qui me ramenèrent au déisme... filiation dont je n'ai donné ici la succincte histoire qu'afin de prouver dans quels égaremens peuvent et doivent tomber les hommes les plus désireux de trouver la vérité, ceux même auxquels la religion est le plus nécessaire, quand ils secouent le joug salutaire d'une infaillible autorité pour ne s'en rapporter, en matière de foi, qu'aux inspirations de leur conscience et aux lumières de leur raison.

Ce retour au déisme, qui semblait satisfaire mon esprit mais ne remplissait pas mon cœur comme autrefois, avait été le résultat, il faut le répéter, de l'horreur que m'avaient inspirée la conduite antichrétienne de don Stephano et son élévation à l'épiscopat..... Sans lui, sans l'affligeant spectacle d'un compagnon d'infortune priant des lèvres et trahissant de cœur, je n'aurais pas ainsi renoncé de nouveau à la croyance que mes souvenirs d'enfance m'avaient fait retrouver et je ne serais pas tombé de doute en doute et d'incrédulité en incrédulité jusqu'à la plus fatale de toutes..... jusqu'à..... Mais je révèlerai bientôt toutes les nouvelles misères de mon âme,.... me limitant à dire maintenant que

les voies du Seigneur, pour être cachées, n'en sont pas moins sûres et admirables, et que le plus grand, le plus inépuisable des biens vient souvent, par sa volonté, du plus accablant de tous les maux.

Don Stephano nous avait en partant laissé quelque espérance d'une libération prochaine, qui devait, il est vrai, ne s'appliquer qu'à peu d'entre nous, mais mon compagnon était de ce nombre, et la certitude d'en être bientôt séparé me fit prendre mon mal en patience, plus encore que les efforts de ma tolérance ou le séduisant espoir que je pourrais moi-même être compris dans cet acte de grâce. Les dernières paroles que l'évêque de Cattaro m'avait adressées en me donnant sa bénédiction pouvaient cependant s'interpréter favorablement : « *Figliuol mio*, m'avait-il dit, quoique vous ayez fermé l'oreille à mes conseils, je tâcherai pourtant de faire quelque chose pour vous; continuez à vous conduire sagement, et sa majesté, n'en doutez pas, prendra pitié de votre sort..... peut-être même, il en est temps encore, pourriez-vous revoir votre père si vous étiez maintenant docile; mais c'est inutilement que je vous exhorte à vouloir votre bien par cette voie de réparation !... Les intentions de l'Empereur sont pourtant bien clémentes !.. Allez, allez, *figliuol mio*, ne désespérez pas, car votre destinée dépendra de votre conduite. »

« Que peut signifier ce discours, me disais-je souvent, si ce n'est que l'Empereur est passablement disposé en ma faveur et qu'il attend un dernier rap-

port de l'évêque pour prendre une détermination? Or, don Stephano est pourvu, comblé de faveurs, il a la mitre... Le mal qu'il pourrait me faire désormais serait purement gratuit..... Qui sait? peut-être lui viendra-t-il une bonne inspiration, et alors je pourrai quitter Spielberg en même temps que S***. » Il est vrai que je considérais aussi parfois les paroles de don Stephano comme un piége, comme une adroite manœuvre tendant à m'inspirer de la confiance dans son confident; mais il est dans la nature du prisonnier d'espérer toujours, d'espérer quand même! et quoique tout se réduisît à des conjectures, il suffisait qu'elles ne fussent pas entièrement dénuées de fondement à mes yeux pour faire diversion pendant quelque temps à mes religieuses méditations et au malaise toujours croissant que j'éprouvais dans la société de mon compagnon.

Cependant des semaines s'écoulèrent sans que rien vînt justifier les espérances fondées sur les discours de monseigneur de Cattaro : la liberté, que j'avais rêvée quelques instans, ne me parut plus qu'une chimère de mon imagination, et S*** commença lui-même à craindre d'avoir été trompé, abandonné par celui qui n'avait jamais dû connaître la bonne foi. Ah! quelle amère pitié ne m'inspirait-il pas quand, dévoré d'inquiétudes, il venait près de moi épuiser le chapitre des conjectures et des probabilités pour calmer ses douloureuses anxiétés!.....

— Si monseigneur ne m'avait pas dit la vérité,

répétait-il, si nous devions attendre des années encore le moment de notre libération, ah! j'en mourrais!.... Mais non, n'est-ce pas, il ne saurait abuser ainsi de la crédulité d'un pauvre père de famille, qu'une déception si cruelle conduirait au tombeau? Dites-le-moi, mon cher compagnon, tranquillisez-moi en me répétant tout ce que vous avez entendu de la bouche de l'évêque.

Je cédais à sa demande, et ces mots si touchans, même sur ses lèvres, de *pauvre père de famille*, m'empêchaient chaque fois d'aggraver par un doute sa pénible perplexité..... Oui, le ciel m'est témoin que je l'encourageais, que je le soutenais en lui montrant sa délivrance inévitable et prochaine, comme il m'est aussi témoin que jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût blesser son honneur, ni un geste, une action, qui lui révélassent mon antipathie.

Pour le distraire de ses tristes pensées, j'allais jusqu'à lui raconter pendant des heures entières des pièces de théâtre, des anecdotes de Paris, des épisodes de guerre, des impressions de voyage, ou bien je discutais quelque importante question d'histoire ou de littérature, que ses connaissances et son esprit le rendaient capable de bien juger; je fis plus encore, car je m'efforçais, à sa prière, de rechercher dans ma mémoire tout ce qui avait rapport à la constitution anglaise, qu'il ne connaissait que très-imparfaitement, afin de lui en présenter l'origine et les développemens dans une sorte de cours

qui pût l'intéresser en captivant son attention.

Ce fut là une faute, une grave imprudence, où m'entraîna peut-être une puérile vanité, qui m'empêcha de voir dès le principe que je froissais par cette preuve d'érudition le susceptible amour-propre de mon auditeur et que je lui donnais en outre les moyens de faire à Vienne un dangereux rapport sur ma capacité intellectuelle et sur mon attachement aux constitutions libérales. Mais comment aurais-je pu me refuser aux inappréciables bienfaits d'un laborieux travail qui, tenant mon esprit en haleine, endormait les douleurs de mon âme et abrégeait mes mortelles journées?

Don Marco, que j'appelais encore à la fenêtre, n'osait plus y venir dans la crainte d'être surpris par l'infatigable Wergrat, ou, s'il répondait à mes bonjours, c'était par quelques monosyllabes que mon oreille ne saisissait qu'à peine. J'aurais été plus heureux sans doute près de Maroncelli et de Pellico, qu'aucune considération n'arrêtait quand ils pouvaient faire du bien à leurs amis; mais le pauvre Maroncelli s'était presque cassé la jambe en faisant une chute sur la neige gelée et glissante de la plate-forme, et depuis lors il ne pouvait plus se hisser jusqu'à la lucarne; Pellico était trop faible pour le tenter : j'étais donc livré dans ce complet isolement à mes seules ressources, hélas! bien épuisées, pour supporter une existence qui devait me rendre furieux ou fou, je le sentais, si elle eût duré quelques mois encore.

Et qui pouvait me garantir que je serais enfin délivré du supplice continuel d'un tête-à-tête dont je renonce à peindre les souffrances morales et dont le terme dépendait de l'arbitraire volonté de l'Empereur? N'était-il pas possible qu'il nous abandonnât désormais à notre malheureux sort, après nous avoir dépouillés de tout ce qui pouvait en alléger les maux, après s'être assuré, par le choix du caporal aux exécutions, d'un cerbère vigilant et incorruptible, que le régime cruel auquel il nous avait soumis, grâce aux dénonciations de l'évêque de Cattaro, serait rigoureusement exécuté jusqu'au dernier moment? C'était donc pour chasser ces noirs pressentimens, cette idée fixe d'une union indissoluble avec un tel compagnon que j'évoquais les souvenirs du passé, que je discourais sans cesse, semblable à ces pauvres patiens qui, sur leur lit de douleur, parlent et parlent encore pour éloigner d'eux la pensée de la mort, qui sans cesse revient à leur esprit.

« Non, non, c'est impossible, mes forces sont à bout, me disais-je un soir où, fatigué des pénibles efforts d'une longue journée, j'allais chercher, dès la nuit close, et le repos et le sommeil, qui trop souvent fuyait mes yeux..... Il faut que je fasse prier le nouveau gouverneur de venir jusqu'à Spielberg, et peut-être obtiendrai-je qu'il écrive à l'Empereur. Demain, c'est arrêté, j'en parlerai au sous-directeur, et S*** en pensera ce qu'il voudra. »

Satisfait, consolé même de cette résolution, j'arrangeai ma paille pour mieux dormir.

— Qui vient là dans le corridor? demandai-je tout à coup à S***, qui se déshabillait. Ce n'est pas Wergrat, il fait moins de bruit ordinairement... Écoutez, ils sont plusieurs, ils parlent bas...... Ils vont vers la chancellerie..... Mais non, c'est de ce côté... Ce ne sont pas les gardiens, ils marchent plus lourdement que cela...

Je finissais à peine de prononcer ces mots que le guichet s'ouvrit.

— Monsieur S***, dit le sous-directeur, il faut vous habiller et me suivre.

— Mais, comment?... où?... s'écria mon compagnon avec anxiété.

— Vous le saurez, lui répondit le mystérieux Wergrat.

— En liberté, dis-je tout bas à S*** en me rapprochant de lui.

— Ah! mon Dieu! serait-il vrai! reprit-il.

Et dans l'excès de son agitation il ne trouvait plus ses habits.

— Don Stephano ne vous avait pas trompé, continuai-je du même ton.

— Allons, allons, dépêchons-nous, répéta le défiant Wergrat, qui s'approcha près de nous pour empêcher toute parole qu'il ne pourrait entendre. Mais cette précaution était inutile, car S***, revenu de sa première surprise, s'était déjà éloigné de moi. Sa pâle figure, éclairée par la lanterne de l'un des

gardiens, n'exprimait plus que cette froide impassibilité, que cette résignation qui tant de fois m'avaient fait tressaillir d'impatience alors qu'il disait en levant les yeux au ciel : « *Io sono nelle mani di Dio* (je suis entre les mains de Dieu) : que sa sainte volonté soit faite!... »

Quand il fut prêt à partir, je lui dis :

— Puissiez-vous être heureux au sein de votre famille!...

— Hélas! répondit-il, j'ignore le sort qui m'est réservé, mais le Seigneur est miséricordieux...

Puis, sans manifester la moindre émotion, sans m'exprimer une parole de regret, il fit toucher des deux côtés de mon visage sa joue sur ma joue, en me disant un adieu si sec, si composé que je sentis jusqu'au fond du cœur qu'il n'y avait aucun ménagement, aucune pitié à attendre d'un homme qui pouvait, à l'annonce de sa liberté, rester ainsi de glace et ne pas céder à l'irrésistible besoin d'épancher son âme et de révéler par un mot, par une larme, au malheureux qu'il laissait dans les fers, qu'il avait pour lui une fraternelle compassion.

L'impression que j'éprouvai lorsqu'il eut passé le seuil de la porte et que les verrous furent de nouveau tirés sur moi fut poignante, fut horrible!..... « Il n'y a donc, m'écriai-je dans toute l'amertume de mon ressentiment, il n'y a que les pervers qui soient épargnés ici-bas! la justice divine ne saurait les atteindre, et les bons seulement, les bons sont condamnés à gémir parce qu'ils ne

transigent pas avec leur conscience!..... Il n'y avait parmi nous qu'un misérable indigne de souffrir pour une si belle cause, et il est libre!..... et seul il reverra cette Italie que nous voulions affranchir!..... Mais non, Dieu, que j'allais renier, tu as eu pitié de moi!..... Le cachot de don Marco s'ouvre..... il en sort..... il marche dans la galerie, sa voix se fait entendre..... il redemande son bréviaire..... Son bréviaire, pauvre cher don Marco! il n'oublie pas, lui, ses pieux devoirs! il priera pour nous!..... et moi je le bénirai d'avoir par ses derniers accens conjuré dans mon cœur l'horrible tempête qui me faisait blasphémer Dieu! »

IV.

Tout dans le corridor était rentré dans le silence, et la porte de l'escalier, qui s'était ouverte pour donner passage aux délivrés, s'était refermée depuis longtemps que j'étais encore au guichet, prêtant l'oreille comme si le directeur de la police eût dû revenir pour chercher quelque autre gracié!..... mais il ne revint pas, et aucun prisonnier autre que S***, don Marco et son compagnon n'avait été tiré de son cachot.

Deux sentimens dominèrent alors dans mon cœur: le regret de n'avoir pas été compris dans la libération, et la joie, après tant de contrainte, de me trouver seul dans ma prison, de pouvoir y respi-

rer à mon aise, d'y marcher sans craindre de m'entendre dire : « Vous me troublez dans ma prière... »

« Il est parti ! il est parti ! répétais-je en battant des mains, en bondissant dans ma sombre cellule... je puis siffler, parler, sauter quand je le veux et comme je le veux..... je puis ouvrir la lucarne, y causer avec mes voisins... « A cette idée, je courus en effet vers l'embrasure, je l'ouvris, et quoiqu'il fût nuit, j'appelai Maroncelli et Pellico pour leur dire, comme Moretti au moment où S*** le quitta : « Je suis libre, amis..... mon supplice est fini, réjouissez-vous avec moi..... »

Ils ne purent, hélas! me répondre, intimidés qu'ils furent par les *still!* retentissans de toutes les sentinelles; il me fallut donc réprimer l'explosion de ma joie et me contenter, en restant à la fenêtre, de siffler quelques fragmens d'air qui coulaient de mes lèvres pour exprimer le soulagement de mon âme..... puis je redescendis dans ma prison, où régnaient les ténèbres les plus profondes, et j'étendis la main sur le lit de S*** pour me convaincre que ce n'était pas un songe, qu'il était réellement parti. Enfin, las de tourner et de retourner bruyamment dans mon cachot, dont il me semblait ainsi prendre possession, je me couchai heureux, oh! bien heureux, de ne plus avoir à deux pieds de ma tête cette autre tête dont les yeux me paraissaient toujours ouverts pour veiller sur moi..... Longtemps le sommeil se fit attendre, et lorsqu'il vint clore mes yeux, il fut

si agité, si interrompu que je me réveillai vingt fois, toujours poursuivi par la même idée, m'asseyant sur mon lit, allongeant les bras pour m'assurer que la place de S*** était vide, ou écoutant pour bien me persuader que je n'entendais pas sa pénible respiration.

Le lendemain, à l'heure de la visite, mes premières paroles adressées aux gardiens furent : « *Bin ich allein? ganz allein?* (suis-je seul? tout à fait seul?.....). » Et lorsqu'ils m'eurent répondu : « *Ia, ia, das ist so* (oui, c'est ainsi), » je m'élançai de ma paillasse, au risque de me briser les jambes avec mes chaînes, en m'écriant : « Dieu vous bénisse de me parler ainsi !..... »

— *Der arme teufel hat den kopf verrirt* (le pauvre diable a la tête perdue), dit alors à voix basse l'un des soldats : le chagrin de ne pas être en liberté comme son compagnon lui a troublé la cervelle.....

Ce peu de mots suffirent pour donner une autre couleur à mes idées..... Je ressentais toujours un indicible contentement de ne plus avoir près de moi, sous mes yeux, le triste objet de tant de doutes et de dégoûts, mais la comparaison de son sort avec le mien jeta bientôt un voile de tristesse sur cette première joie! La liberté, dont il allait jouir, était trop belle, trop séduisante pour que l'image de tous les biens qu'elle apportait avec elle ne formât pas un pénible contraste avec les sombres voûtes de ma prison et les priva-

tions, les maux qui m'attendaient encore dans le cours de ma captivité! « Bientôt, me disais-je en soupirant, il reverra, il serrera dans ses bras sa femme, ses enfans et l'auteur de ses jours, tandis que je gémirai poursuivi par la désolante pensée que mon vieux père se meurt et que c'est moi qui abrége sa vie!..... Tout ce que la nature a de doux, de suave, de régénérateur, il en jouira au retour du printemps! le soleil brillera pour lui, le réchauffera, lui rendra la santé, et quand il rentrera le soir après une belle journée, il sera comblé de soins et de caresses..... tandis que moi je n'aurai pas un pauvre être sur qui répandre les affections de mon âme!..... pas un rameau de verdure pour réjouir mes yeux, pas un rayon de soleil qui vienne ranimer mon corps déjà si usé par les souffrances du cachot! »

Hélas! qu'elles étaient fraîches et riantes les couleurs dont mon imagination peignait toutes les félicités, toutes les joies qui attendaient cet homme à son retour dans sa patrie, depuis le cri joyeux de son fils jusqu'aux hurlemens de son chien..... depuis sa rentrée dans la maison paternelle jusqu'à la vue de la moindre pierre et du moindre buisson! Comme je me représentais bien son premier réveil sous le toit de ses pères et son bonheur, en ouvrant les yeux, de voir des fenêtres sans barreaux et d'entendre, au lieu du bruit des verrous et des chaînes, la voix chérie de tous les siens.....

Quels tableaux! qu'ils étaient ravissans et quel

accablant retour ne faisais-je pas sur moi-même lorsqu'après avoir passé de longues heures à vivre par la pensée sous le ciel de notre France, près de ceux que je chérissais, j'étais ramené par les pas des sentinelles ou par un cliquetis de fers à l'horrible réalité de ma position!..... Que d'amertume alors venait inonder mon cœur! avec quelle résolution je m'efforçais d'écarter des souvenirs qui ne laissaient dans l'âme qu'angoisse et désespoir! Mais ma volonté était moins forte que le penchant irrésistible qui nous porte dans de semblables momens à revenir sans cesse sur tout ce que nous avons perdu!..... Je m'abandonnais donc sans réserve à ces retours vers le passé, à ces regrets, à ces désirs, qui devinrent si douloureux, si poignans que tout mon être en fut brisé et que je me sentis sans courage pour lutter contre tant de souffrances!

C'est alors que je voulus chercher des consolations dans la religion en demandant à Dieu d'avoir pitié de moi, en le conjurant d'abaisser sur moi un regard de miséricorde!..... Mais mon cœur restait aride et la résignation n'y pouvait plus descendre! Que pouvait désormais une faible croyance contre les assauts du désespoir et du découragement? Le déisme, auquel j'étais arrivé *par le libre examen*, était-il donc si bien prouvé, si bien assis dans mon âme qu'elle pût résister aux doutes qui venaient de nouveau l'assaillir?..... Non! hélas! non!...... et mes aspirations à l'Être-Suprême, mes larmes, mes prières n'étaient plus, comme autrefois, suivies de

ce soulagement, de cette espérance en la bonté divine, fruits d'une conviction alors peu raisonnée sans doute, mais vierge encore des attaques du scepticisme.

Ne trouvant aucun soulagement dans mes invocations à Dieu, je voulus du moins retremper mon courage par la pensée que je souffrais pour une belle cause et pour l'honneur..... Mais, là aussi, je fus déçu dans mon attente, car la foi commençait à m'abandonner pour les choses de ce monde comme pour celles du ciel!..... Les sacrifices que j'étais si fier de m'être imposés tout récemment encore pour soutenir la dignité de mon caractère ne me paraissaient plus qu'une exagération que rien ne pouvait justifier aux yeux de la raison, et lorsque je me demandais de quelle utilité une semblable abnégation serait pour mon parti ou quelle gloire j'en retirerais moi-même, je répondais avec douleur : « Aucune! aucune!..... »

Tout me manquant donc à la fois, et la confiance en Dieu et la foi dans mes propres œuvres, je tombai si bas dans mon abattement que mon âme, mes pensées ne furent plus que ténèbres et désolations!..... et comme le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il pousse tout à l'extrême dans les sombres humeurs de l'adversité, plus encore que dans les illusions de la fortune, je justifiai la triste vérité de cette terrible sentence des Écritures : « *Abyssus abyssum invocat* (l'abîme appelle l'abîme..... ») en perdant la dernière ancre de salut qui me res-

tait dans un si grand naufrage, la croyance à l'immortalité de l'âme et aux compensations d'une autre vie.

C'était avec un acharnement qui tenait du délire que j'accumulais argumens sur argumens pour parvenir à me prouver que la pensée n'est pas immatérielle et que tout finit avec nous. Vainement appelais-je de cette funeste conclusion au sens intime du juste et de l'injuste que Dieu a mis dans notre cœur pour nous servir de guide dans notre conduite envers nos semblables et pour nous assurer qu'il est au delà de cette terre une autre patrie où toutes les injustices, toutes les infractions à l'ordre moral et universel sont punies et réparées; les systèmes des Spinosa, des Hobes, des Helvétius étaient là, présens à ma mémoire, pour me répondre que la morale et la justice humaine ne sont que conventionnelles et relatives; que ce qui est vertu sous telle latitude, dans tel pays, à telle époque, est crime dans tel autre, et *vice versâ*, sans que le sens intime qu'on appelle conscience se révolte contre cette étrange appréciation du bien et du mal; que cette conscience n'était que le résultat de la crainte, et que l'homme s'abandonnait sans remords aux excès les plus honteux dès qu'il pouvait les commettre impunément.

Vainement aussi recourais-je, pour combattre les matérialistes, à l'impossibilité de concevoir la matière intelligente et pensante: l'école d'Aristote, de Locke, Condillac, Tracy, soutenue par celle des

Cabanis, etc., déroulait devant moi ses raisonnemens idéologiques et physiologiques pour m'établir analytiquement et logiquement qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été d'abord dans les sens; que nos idées ne sont que des sensations, et que la faculté pensante réside dans le cerveau, comme *sensorium commune*, dont une simple pression, un coup, une lésion quelconque, suffisent pour déranger l'économie organique, réduisant cette âme immatérielle et immortelle, dont nous étions si fiers, à l'incapacité ou au néant.

Que me servait alors de répéter que le ciel et la terre proclament l'existence d'un Dieu et qu'on ne peut, sans tomber dans la démence et l'absurdité, nier que tous ces mondes flottant si magnifiquement sous nos yeux ont été créés par un être tout-puissant qui fut toujours et toujours sera? S'en suivait-il pour moi que ma pensée, qui s'élevait par l'admiration des œuvres jusqu'à la connaissance du souverain créateur, fût destinée par lui à survivre à la dissolution de notre corps?..... Hélas! non.... rien ne me garantissait désormais qu'il n'en serait pas de notre intelligence, de notre âme enfin comme de celle des animaux, dont nous sommes forcés de reconnaître l'existence tout en affirmant qu'elle finit avec eux.

Et lorsque, effrayé, consterné même de cette assimilation, je me raidissais encore contre ces fatales conséquences en établissant notre supériorité sur tous les êtres qui habitent la terre avec nous,

en me démontrant que cette supériorité n'est pas seulement un degré de perfection de plus sur l'échelle des intelligences, mais une différence complète dans l'organisation et dans la nature de la pensée, je ne tardais pas à me répéter avec amertume que cela pouvait être, mais que cela ne suffisait pas pour prouver que cette pensée qui nous rendait les maîtres de la création ne s'éteignait pas avec nous..... Que pouvaient, en effet, les pressentimens et les inductions contre les preuves sensibles et palpables des matérialistes? Où trouver dans son propre moi, dans son esprit ou dans son cœur des argumens assez convaincans, des intuitions assez divines pour défendre les vérités de la religion naturelle, quand on n'en est plus aux convictions premières de la jeunesse et du sentiment, qu'on a passé par l'analyse de doute en doute, d'incrédulité en incrédulité et qu'on est en présence des sophismes spécieux de ces hardis philosophes de tous les âges qui se sont efforcés, en entassant blasphèmes sur blasphèmes, de déshériter l'âme de son immortalité?..... Ne m'apparaissaient-ils pas tous, comme autant de démons à face trompeuse et ironique, écrivant tour à tour en lettres de feu leurs déplorables systèmes sur les murs de mon cachot, et m'amenant malgré moi à proclamer avec eux que la croyance en une autre vie n'existe que dans notre imagination et dans l'horreur que nous inspire le néant? Et si parfois je reculais épouvanté devant cette désolante démonstration, si je m'é-

criais : « Ce besoin, cet espoir d'une autre vie n'est-il donc, ô mon Dieu! qu'une amère déception?... » n'entendais-je pas leurs voix qui me répétaient à l'envi : « C'est en vain que tu fermes les yeux à l'évidence, que tu te débats contre les immuables lois de la nature..... Tout finit avec cette vie,... tout! »

Ah! dans quel abîme de douleurs ne tombais-je pas alors et quel être fut jamais plus torturé, plus désespéré que moi, misérable captif auquel il ne restait pour dédommagement de la perte du ciel que des fers et une prison!

Mais combien je devins plus à plaindre encore quand, cessant de vouloir ranimer la foi en Dieu, morte dans mon cœur, je voulus au moins, pour calmer ma conscience, qui se révoltait à l'idée que l'intérêt personnel et les passions ne pouvaient avoir d'autre frein que celui des lois et de la volonté, je voulus, dis-je, à la suite des Tracy et des Bentham, me prouver que le principe de l'utilité est le seul sur lequel on puisse sagement et naturellement fonder la morale des sociétés et celle des individus, et qu'il suffisait de bien entendre, bien développer ce principe inhérent à la nature de l'homme, pour le convaincre que le bonheur est dans l'accomplissement des devoirs, et que les devoirs sont d'être bon et juste partout et toujours envers ses semblables..... car ce système tant vanté de nos jours, que rien ne garantit, rien ne sanctionne, s'écroula vite sous le souffle de l'égoïsme, me laissant en dernière analyse cette déplorable

conclusion, qu'il faut dans ce monde tout soumettre au calcul, et que nos actions doivent être considérées comme étant bonnes ou mauvaises selon que notre moi en profite ou en souffre.

Une fois arrivé là, comment ne pas juger comme des actes de duperie ou de folie tout sacrifice fait à la vertu dont on aurait pu se dispenser sans nuire ostensiblement à sa réputation? Et appliquant cette même mesure de moralité à mes propres actions, comment n'aurais-je pas pris en pitié tous les scrupules qui m'avaient agité dans le temps où je vivais parmi les hommes? comment surtout n'aurais-je pas regardé comme le comble du délire ou de l'imbécillité d'avoir préféré la mort, puis une prison sans fin aux plus douces jouissances de la vie, pour obéir aux factices devoirs, aux absurdes préjugés de la conscience et de l'honneur? Que serais-je devenu, hélas! si Dieu, pour mon malheur, eût permis que je rentrasse dans le monde avec de semblables principes? N'aurais-je pas été un exemple de plus que nul n'est aussi enclin à se jouer des plus saints devoirs que l'homme qui pose pour système que notre corps est tout, que notre âme n'est rien et que l'utilité seule est l'unique règle et la sanction dernière de nos actions et de notre conduite?... De telles maximes, qui, dans la société, n'ont pour résultat qu'une plus grande facilité de satisfaire sans scrupule et nos désirs et nos passions, ne peuvent conduire, sous les voûtes d'un cachot, qu'à des accès de rage ou de folie.

J'en fus, hélas! une déplorable preuve!..... Et celui qui m'aurait vu, dans ces affreux momens, passer des emportemens d'une fureur insensée à la sombre stupeur d'une désolation sans bornes, tantôt me tordant les bras avec des exclamations de désespoir, tantôt me jetant sur la paille de mon lit pour y cacher mon visage, pour étouffer des sanglots qui s'échappaient de mon sein aux poignans souvenirs des joies de cette terre, des joies d'amour dont je ne devais plus jouir..... celui, dis-je, qui aurait lu dans mon cœur, flétri, desséché par le feu calcinant de l'incrédulité, se serait retiré de moi comme d'un effroyable objet de la colère divine, en se disant que l'enfer seul peut offrir des tortures plus affreuses que celles éprouvées par le matérialiste aux prises avec une adversité qui n'a d'autre terme que la cessation de l'existence, et d'autres témoins que les impassibles gardiens d'une mystérieuse prison!

Je ne saurais me rappeler depuis combien de temps duraient ces mortels paroxismes d'une âme en proie à toutes les horreurs du désespoir, lorsque, me trouvant à la promenade, où m'avaient attiré pour la première fois depuis quelques semaines les doux et chauds rayons d'un soleil de printemps, je fus tiré de mes amères tristesses par un bruit de fers et par l'aspect d'un galérien qui arrivait en se traînant dans le bastion situé au-dessous de notre plate-forme. Ses mains, ses jambes et tout son corps étaient chargés d'énormes chaînes dont le poids

semblait l'accabler, car il chancelait, trébuchait, et quoiqu'il ne pût écarter ses pas que d'un demi-pied au plus, il s'arrêtait néanmoins à chaque instant pour reprendre haleine et haletait comme si la vie allait lui échapper.

Touché d'abord à la vue de tant de souffrances, indigné même de la dureté de ses gardiens, qui, le voyant près de tomber, le faisaient relever à coups de crosses de fusils, je m'étais penché sur le parapet pour mieux distinguer le visage jaune et décharné du misérable forçat, dont les traits, il me semblait, ne laissaient pas que d'avoir une sorte de beauté que ne défiguraient pas de longs cheveux roux s'échappant en désordre d'une toile ensanglantée dont sa tête était entourée.

— Quel est cet homme? demandai-je au soldat qui m'accompagnait. Qu'a-t-il fait pour qu'on le charge ainsi de chaînes et qu'on l'accable de mauvais traitemens?

— Lui!..... répondit le gardien... C'est Lévi, le juif, l'apostat, le plus scélérat de tous les bandits qui sont au *schwerste kerker* (à la prison très-dure).

A ces paroles, prononcées d'une voix assez haute pour être entendues du bastion, Lévi s'arrêta, leva la tête et les yeux, fixant sur nous des regards fauves et perçans.

— Les menottes que vous lui voyez aux mains, ajouta mon surveillant, lui ont été mises pour avoir voulu assassiner notre commandant, auquel ce brigand a donné un coup de couteau.

— Oui, s'écria le juif en levant avec peine ses deux bras vers le gardien, oui, c'est pour ça que vous m'avez garrotté comme une bête féroce; c'est pour ça que vous voulez me faire mourir sous le bâton; mais je ne m'en repens pas et je supporterais avec joie tous ces tourmens-là et les tortures de l'enfer par-dessus le marché, s'il y en avait un, pour me venger de votre gueux de commandant et de vous tous, infâmes que vous êtes!

— Tais-toi, chien d'impie, tais-toi!... répéta d'une voix tonnante l'un des soldats qui escortaient le galérien, tandis que l'autre lui appliqua un si violent coup de crosse qu'il le fit tomber la face contre terre.

— Allons! vas-tu te relever, mauvaise bête! lui crièrent-ils tous deux, tout en secouant rudement le juif, qui ne bougeait pas plus que s'il eût été mort.

— Ah! c'est comme ça! répétèrent-ils après avoir vainement tenté de le faire remuer à coups de pied et de crosse de fusil... Attends, brigand, voilà le caporal qui passe, nous allons l'appeler pour qu'il t'administre la bastonnade; nous verrons si tu ressusciteras.

Au mot de bastonnade, Lévi remua la tête, qu'il essaya de tourner vers ses gardiens, puis il leur dit:

— Vous voyez bien que je ne puis pas me relever seul.

— Nous, t'aider, gibier de potence! Nous, toucher de nos mains un scélérat qui renie Dieu!.....

Tu vas sentir, hérétique maudit, ce que pèse le bras du caporal.

A cette menace, le juif fit d'incroyables efforts pour se redresser sur ses genoux.

— Ah!... ah!... fit un des gardiens, regarde-le, voilà le loup qui se remue. Je te le disais bien que tu ressusciterais, brigand!

La figure du galérien, devenue plus livide encore, prit alors une telle expression de colère et de férocité que les soldats, malgré sa faiblesse et ses chaînes, se mirent sur leurs gardes.

— Ressuscité!..... s'écria le bandit en agitant sa tête et en tournant ses yeux étincelans. Oui! oui... et cela m'arrivera encore plus d'une fois, en dépit de vous tous, bourreaux, et de votre Christ, qui n'est jamais ressuscité, lui!...

Un coup de pied, accompagné d'un « Fils de satan! » fut la seule réponse des surveillans, qui voulurent forcer le juif à aller plus loin; mais celui-ci s'accroupit, et se tournant du côté du soleil, demeura impassible et sourd à leurs menaces.

— Ils peuvent l'assommer, me dit mon gardien, sans qu'il bouge d'un pas.

L'obstination du juif fut en effet plus forte que les mauvais traitemens des gardes; il resta à la même place, tellement pâle et immobile qu'on eût pu le croire mort si le tremblement convulsif de ses membres ne fût venu trahir par intervalles la fureur dont il était animé.

Lorsque mon gardien, qui s'était éloigné de moi,

revint sur ses pas, il me dit : « Vous croyez peut-être qu'il cèdera enfin, qu'il ira ailleurs? oh! bien oui!..... le laisserait-on deux heures dehors, que c'est là qu'il resterait, l'entêté, se chauffant au soleil du bon Dieu, comme s'il en était digne!... Car, tel que vous le voyez, continua-t-il avec un geste d'horreur, ce scélérat ne croit ni à Jésus-Christ, ni à l'enfer, ni au diable..... Qu'on vole, qu'on assassine, ça se voit, ça se comprend, surtout ici; mais qu'on renie sa religion et qu'on dise que nous sommes comme les chiens, sans âme et sans Dieu! ah! ça... c'est ce qui fait dresser les cheveux sur la tête! c'est ce qui fait aussi que ce bandit de juif est en exécration aux gardiens et aux forçats.

— Aux forçats!... répétai-je.

—Oui, oui, aux forçats. Il n'en est pas un qui ne lui cracherait à la figure s'il le pouvait, parce qu'ils savent bien qu'on ne peut avoir confiance dans un blasphémateur et un impie.

A ces mots, mon cœur se troubla, la pâleur couvrit mon visage, et ce ne fut qu'avec une peine extrême que je pus dire au gardien :

— A-t-il commis bien des crimes?

— Lui!... il a plus d'assassinats sur la conscience qu'il n'y a de jours dans le mois.

— Et comment n'a-t-il pas été condamné à mort, exécuté?

— Parce qu'il n'a jamais voulu avouer, quoiqu'on l'ait roué de coups de bâton pour l'y forcer, et puis parce qu'il a fait semblant d'abjurer... C'est

un malin, allez!... qui est instruit comme un rabbin, qui connaît tout, qui a tout lu. Quand il a vu que son affaire allait mal pendant son dernier procès, il a demandé à être chrétien, et cela l'a sauvé. Arrivé à Spielberg, il a d'abord fait le repentant, dans l'espoir qu'on lui ferait grâce du *schwerste kerker;* mais quand il a été certain que cela ne venait pas, il n'a plus voulu voir le prêtre et s'est mis à crier à qui voulait l'entendre qu'il ne croyait pas plus à Notre-Seigneur qu'à la vie éternelle..... Puis il a fait le fou, hurlant dans son cachot comme une bête féroce, mordant ses fers et blasphémant si horriblement qu'on a été obligé de lui mettre un bâillon. Que n'a-t-il pas fait, le scélérat, pour tromper ses gardiens jusqu'au jour où il voulut assassiner notre commandant pour prix des bontés qu'il avait eues pour lui! Depuis lors il n'y a plus eu de pitié pour lui, et ses compagnons mêmes l'auraient mis en pièces s'il fût tombé entre leurs mains, parce qu'ils aimaient tous le commandant et qu'on est devenu beaucoup plus rigoureux à leur égard depuis cet assassinat. Tenez... tenez... en voilà plusieurs qui vont passer près de lui, vous allez les entendre.

Un hourra d'invectives partit au moment même du groupe des forçats, qui s'arrêtèrent devant le juif: « Renégat! impie! fils de Satan! » s'écrièrent-ils, les uns en le menaçant, les autres en se signant; mais le juif ne donnait pas signe de vie. Seulement, lorsque les vociférations lui parurent

intolérables, il releva la tête, et montrant des yeux étincelans qui firent reculer les plus hardis et leur imposèrent silence, il s'écria :

— *Bestie!* (brutes!)... il n'y a de diables que les gardiens qui vous tourmentent, et de Dieu que celui qui, comme moi, voudrait vous délivrer...

Alors les soldats le frappèrent, et les forçats, contraints par eux de s'éloigner, répétèrent avec des gestes d'horreur : « Renégat! renégat!... impie! impie!... [1] »

« Impie!... répétai-je à mon tour en me couvrant les yeux de mes deux mains, comme si j'eusse craint qu'on pût lire sur mon front cette parole de réprobation... Impie!... Et dans mon cœur, pénétré de honte et de terreur, s'élevait une voix qui disait : « Oui, impie!... c'est là le nom que tu mérites désormais! et comme cet abominable juif, tu deviendrais un objet d'exécration pour ces misérables galériens dont tu entends encore les cris, s'ils savaient que tu as perdu toute croyance à la vie future, si on leur révélait que tu es devenu aussi irréligieux, aussi incrédule, aussi athée que l'infâme assassin du commandant de Spielberg. »

La comparaison était odieuse, dégradante..... mais ce fut en vain que mon orgueil cherchait à la repousser, car cette voix, qui n'était qu'un avertissement de la miséricorde divine, disait toujours plus haut : « N'as-tu pas renié l'immortalité de

[1] Le peuple est tellement religieux dans les états d'Autriche que les forçats même conservent leur croyance.

l'âme et avec elle toute religion et toute morale basée sur une justice éternelle et inaliénable? Quelle différence alors existe-t-il donc, en matière de foi, entre toi et ce meurtrier? Aucune..... si ce n'est qu'il se proclame athée avec le cynisme du crime, tandis que tu colores ton matérialisme des sophismes suggérés par le savoir et l'éducation.»

La vérité de cette hideuse ressemblance m'apparut sous un jour si lumineux et si effrayant que j'en fus accablé!..... mon âme s'en troubla, mes forces m'abandonnèrent, et je serais tombé si je n'eusse été soutenu par le parapet, où j'appuyai fortement ma tête comme pour en chasser les horribles pensées qui venaient d'y prendre naissance... Quand je la relevai à la voix du gardien, qui m'avait averti à plusieurs reprises que le moment de rentrer était venu, mes yeux tombèrent sur le juif, dont le visage livide éclairé par le soleil avait quelque chose de si satanique que je reportai aussitôt mes regards vers le ciel en m'écriant : « Non, celui qui fait briller cet astre bienfaisant n'a pas créé les hommes pour que le juste souffrant en ce monde et cet être couvert de crimes n'eussent qu'une même fin!..... Il n'y a que l'insensé ou le pervers qui ait dit dans son cœur : « Il n'y a point d'autre vie au delà du tombeau! »

A peine fus-je rentré dans mon cachot que les larmes, qui déjà mouillaient mes yeux, coulèrent avec abondance : le voile qui avait si longtemps obscurci ma pensée se déchira..... j'eus honte de

ma démence et de ma frénésie, et pour la première fois depuis bien des jours je me mis à genoux pour demander à Dieu d'avoir pitié de moi..... pour le supplier de m'éclairer et de me sauver à l'avenir des horribles tourmens de l'incrédulité..... Ma prière fut écoutée sans doute, car je reçus le lendemain par le galérien Caliban quelques lignes de mon bien-aimé Frédéric, qui me faisait le plus grand éloge du jeune prêtre successeur de don Stephano. Dès ce jour ma résolution fut prise, et pour hâter le moment où je pourrais le voir, je le fis supplier de m'accorder un moment d'entretien.

V.

— L'ecclésiastique vous demande, vint enfin m'annoncer le sous-directeur Wergrat; veuillez me suivre auprès de lui.

J'obéis avec empressement, et bientôt je me trouvai en présence de celui qui devait désormais nous enseigner la parole de Dieu. Il se leva en me voyant, me tendit la main en me disant en italien : *Che sia il ben venuto* (soyez le bienvenu).

Sa voix était douce et sa physionomie si bienveillante que je me sentis attiré vers lui dès les premiers instans. Ce n'était plus le séminariste timide, embarrassé, n'osant ni parler ni lever les yeux, comme je l'avais vu en présence de l'évêque de Cattaro,

mais un jeune prêtre au maintien pieux et digne, portant sur une figure aimable la candeur et la bonté d'une belle âme.

— Asseyez-vous, me dit-il avec une prévenance affectueuse en voyant que je demeurais debout devant lui..... Vos fers sont si pesans et vous devez être si faible que vous avez, comme un malade, toujours besoin de repos. Vous êtes seul, pauvre jeune homme..... Hélas! c'est une cruelle peine qu'une pareille solitude quand on n'a rien pour remplir le vide de ses journées.....

— Mieux vaut, dis-je alors, l'isolement qu'une union mal assortie.

Il sourit tristement et reprit bientôt :

— Peut-être vous remettra-t-on quelque jour avec votre ancien compagnon Confalonieri.

— C'est mon vœu le plus ardent, répondis-je, mais je ne l'espère pas : nous ne sommes point habitués ici à voir nos désirs s'accomplir, et notre lot est de souffrir.

— Je ne le vois que trop, *caro signor*, et j'étais loin d'imaginer que votre existence fût aussi affreuse; mais ce temps d'épreuves passera, et les maux que vous supportez ici-bas vous seront comptés dans une autre vie..... Prenez donc patience et songez que Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui.

— Hélas! monsieur l'abbé, la confiance se perd quand le mal se prolonge et que tout ce qui vous arrive et vous entoure vous porte à douter de la

miséricorde divine..... Il y a déjà si longtemps que nous gémissons sous les verrous!

— Oh! oui, sans doute, dit-il alors avec la plus touchante bonté, votre sort est affreux!..... cent fois plus cruel que celui des galériens ordinaires; qui pourrait le nier?..... ce n'est pas moi, qui en vois sur vous toutes les fatales conséquences; mais ces défiances, ces découragemens dans lesquels vous tombez si naturellement ne doivent jamais altérer votre foi en Dieu et en sa miséricorde infinie..... Offrez-lui vos souffrances et il les acceptera par amour de notre Rédempteur.....

Je gardai le silence.

— Vous vous taisez, ajouta-t-il; ne sentiriez-vous pas qu'il n'est aucune tribulation qu'on ne puisse supporter avec patience, avec joie même quand on a dans le cœur la consolante conviction que c'est pour Jésus-Christ et qu'il nous en tiendra compte au jour de son jugement? N'allez pas croire au moins que je ne vous plaigne pas de toute mon âme!..... Je sens tout ce que vous avez perdu, tout ce que vous regrettez..... votre famille, votre patrie, votre jeunesse qui se flétrit, vos forces qui se consument, votre esprit qui s'éteint faute d'étude, et votre cœur pleurant toutes ses affections!..... Oui, je sens tout ce qu'une pareille destinée a d'horribles souffrances pour un homme de votre âge!..... et mes larmes coulent sur vous, pauvres captifs! Croyez donc bien alors que mes paroles n'ont d'autre but que de vous encourager à chercher un refuge

contre de telles rigueurs dans vos sentimens religieux, car c'est la piété qui vous sauvera dans ce monde comme elle assurera votre salut dans l'autre.

Il y avait tant d'onction et de simplicité dans ces paroles que je me laissai aller vers lui avec l'espoir que je trouverais un consolaleur, un ami dans l'homme sensible et bon qui comprenait si bien sa sainte et charitable mission : mon cœur s'ouvrit, et si je ne l'épanchai pas entièrement dans le sien dès cette première entrevue, si je retins l'aveu de toutes les récentes désolations, de toutes les plaies de mon âme, c'est que j'avais honte, en présence de tant de foi, d'avouer que j'avais pu, en des jours à jamais déplorables, renoncer à toute croyance, et que je flottais encore dans les ténèbres du doute et de l'incrédulité..... Mais il avait deviné tout d'abord, au peu de mots échappés de mes lèvres, l'état de malaise et les angoisses d'une conscience aveugle en lutte avec les sophismes de l'orgueil..... Il ne tarda donc pas à me rappeler de nouveau, et moi, touché de son évangélique bonté, je lui confiai sans restriction mes souffrances et mes erreurs.

Après lui avoir fait l'histoire de mon retour au catholicisme, je lui dis quelles causes m'avaient ensuite amené à pencher vers le protestantisme; mes doutes, mes hésitations jusqu'au moment où je m'étais décidé à adopter la religion réformée; je lui développai comment j'étais arrivé, en appliquant le principe de la liberté d'examen en matière

de foi, à écarter de ma croyance non-seulement les articles rejetés par les protestans, mais encore et successivement tous les autres dogmes de la révélation, y compris la divinité de Jésus-Christ.

— Oui, monsieur l'abbé, lui dis-je en lui prenant la main, qu'il ne retira pas malgré la surprise et la douleur qui se peignirent sur ses traits, c'est là, je dois vous l'avouer, où je suis parvenu par l'analyse; c'est en ne prenant pour guide que ma seule raison que j'ai été amené à me dire avec conviction : « Le christianisme n'est, comme tous les autres cultes, que l'œuvre des hommes; il n'y a qu'une religion raisonnable et vraie, c'est le déisme..... »

— Pauvre jeune homme! pauvre jeune homme! répétait à chaque instant le pieux ecclésiastique, qui m'écoutait avec une compassion si indulgente que mon cœur attendri se pénétrait de reconnaissance, dans quelles erreurs n'êtes-vous pas tombé! et que vous avez dû souffrir avant d'arriver à renier la religion de vos pères! vous, hélas! qui aviez tant besoin d'une ferme croyance pour soutenir les épreuves que Dieu vous envoyait!..... car le déisme est bien vague, bien aride quand l'âme est à bout de ses forces et qu'elle se lève vers le ciel pour y chercher du soulagement et des espérances! Ne l'avez-vous pas éprouvé? me demanda-t-il d'une voix douce et persuasive, et ne vous est-il pas arrivé dans vos jours de détresse de recourir en vain à ce que vous appeliez vos pieuses inspirations? Ne vous sentiez-vous pas plus abattu, plus

doutant de la Providence après chacune de ces éphémères invocations?

— Hélas! oui, répondis-je...... et désespérant bientôt d'obtenir la résignation et le courage par de stériles prières auxquelles je commençais à n'avoir plus foi, je tombai dans le scepticisme le plus horrible, justifiant ainsi les sages paroles d'un vénérable prêtre de Milan : « Mon fils, m'avait-il dit, que votre épreuve se prolonge, que la prison et ses tristes ennuis succèdent à l'agitation du procès, et cette croyance en l'Être-Suprême, qui vous avait soutenu dans le moment décisif, se refroidira dans le silence d'une longue captivité, s'ébranlera sous les sophismes du doute..... vous laissant désarmé et sans refuge contre les regrets du passé, le dégoût du présent et l'incertitude de l'avenir...» Ce n'est pas tout encore, repris-je avec une émotion profonde et non sans quelque hésitation : j'arrivai bientôt, le pourrez-vous croire? oui, j'arrivai au dernier degré de l'aberration mentale, je devins.....

— Matérialiste, se hâta d'ajouter l'excellent homme. C'était une conséquence obligée du système que vous aviez embrassé : entre le catholicisme et le matérialisme, il n'y a pas de milieu raisonnable dans lequel l'esprit humain puisse s'arrêter.... Votre grand Fénélon l'a dit, comme il a dit aussi que le matérialisme, véritable suicide philosophique, est le désespoir de la raison et de l'intelligence. Mais je suis sûr, ajouta le digne ec-

clésiastique, que votre cœur n'a pas tardé à se révolter contre la monstrueuse erreur de la matérialité de l'âme et que vous avez trouvé dans votre conscience des argumens assez forts pour vous faire douter de l'infaillibilité de la raison en matière de foi. Dites-moi : ne vous sentîtes-vous pas bien malheureux, bien désespéré lorsque vous vous vîtes réduit pour tout avenir aux tristes jours de cette courte vie?

— Tellement malheureux, m'écriai-je, que j'aurais certainement mis un terme à mon existence si cet état d'incrédulité se fût prolongé quelques semaines encore!... Comment en effet aurais-je pu résister à l'horrible tentation de me soustraire en quelques secondes aux tourmens d'une semblable captivité?.....

— Pauvre jeune homme! vos souffrances sont grandes, il est vrai, votre situation cruelle et de nature à faire perdre tout espoir..... Eh bien! c'est précisément parce que les consolations du monde vous manquent qu'il faut vous rattacher à celles qui nous viennent d'en haut! On les trouve, ces consolations, dans une foi sincère, inébranlable; mais ce n'est pas assez de croire en Dieu et à l'immortalité de l'âme pour celui qui se trouve condamné comme vous à vivre sous les silencieuses et sombres voûtes d'une prison : le déisme ne saurait être la religion des longues infortunes, vous en avez la triste expérience, et vous avez trop pensé désormais pour ne pas être convaincu que le

déisme, quelle que soit sa primitive exaltation, est trop faible pour se défendre contre les attaques du scepticisme et du matérialisme, de même que vous avez dû vous persuader que notre sens intime du juste et de l'injuste est insuffisant pour fixer sur des bases immuables nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables. Ne suit-il pas de là que nous aurions été en droit d'accuser la justice et la bonté du Créateur s'il nous avait ainsi abandonnés aux trompeuses lumières de notre raison sans nous donner lui-même une loi révélée qui renfermât tous nos devoirs? Cette loi révélée, grâce à la miséricorde divine, existe dans des livres dont il nous importe avant tout de bien constater la céleste origine : c'est donc de toutes les études la première et la plus urgente.

— Je le sais, repris-je alors avec empressement, et c'est pour cela que j'avais demandé avec tant d'instance à don Stephano et à l'Empereur la Bible et quelques autres bons livres, mais ils me furent refusés..... irrévocablement refusés! ajoutai-je en soupirant.

— Et bien! me dit le bon Wrba, nous étudierons ensemble, et si je ne puis vous remettre des livres pour emporter dans votre prison, je tâcherai au moins de vous les faire lire auprès de moi..... Heureux si je parviens, comme je n'en ai nul doute, à rendre à votre âme, avec sa foi première, la paix, la résignation et l'espérance!..... heureux encore si vous pouvez trouver dans nos entretiens

quelques soulagemens à vos chagrins !.... Consoler les affligés en prenant part à leurs maux est le plus bel attribut de notre ministère, et je demande à Dieu chaque jour de bénir ma douloureuse mission !

— Il la bénira, lui répondis-je avec une voix qui trahissait la profonde émotion de mon âme...... les douces larmes que vous faites couler de mes yeux en sont un sûr garant..... Il y a si longtemps que je n'en avais versé que d'amères !..... Que Dieu vous récompense, mon père, du bien que vous m'avez déjà fait par votre indulgence et votre charité..... Vos paroles, n'en doutez pas, ont trouvé le chemin de mon cœur et elles y porteront fruit.

La figure du jeune prêtre s'éclaira à ces mots d'une ineffable joie..... Il y avait tant de reconnaissance envers Dieu et tant d'amour du prochain dans ses regards que je me jetai dans ses bras comme dans ceux d'un frère.... et lorsque je l'entendis me dire avec une voix d'ange : « Que Dieu aie pitié de vous, pauvre affligé !..... » il me sembla que c'était une bénédiction qui me venait du ciel.

Profondément touché, je voulais sur-le-champ m'agenouiller devant lui et le supplier de me réconcilier avec moi-même en me réconciliant avec Dieu ; mais il m'arrêta en disant : « Votre conversion, pour être désormais efficace et durable, doit être la conséquence d'une conviction réfléchie ; c'est là le but que nous devons nous proposer dans nos entretiens, comme ce doit être aussi celui de vos méditations. »

Ce conseil était sage et je le suivis avec empressement; toutes mes pensées se dirigèrent donc avec plus d'intensité que jamais sur l'examen des vérités religieuses, et grande fut ma joie quand, par un bonheur inouï, j'obtins d'avoir pour quelques jours entre les mains le petit volume des *Pensées* de Pascal, que nous avions naguère sauvé du naufrage. C'était pour moi un don de la Providence, un guide sûr dans la solution du problème que j'étais appelé à résoudre. Je ne dirai point par où ni comment me vint cet inestimable livre, mais j'appelle encore aujourd'hui de toutes les forces de mon cœur les bienfaits du ciel sur celui à qui je l'ai dû.

J'avais autrefois parcouru cet admirable et profond ouvrage, mais j'étais libre alors, jeune et peu capable de comprendre toute la portée de ces pensées sublimes qui, tout isolées, tout incomplètes qu'elles puissent paraître, forment cependant l'œuvre la plus grande et la plus irréfragable que le génie ait conçue pour prouver les vérités religieuses par la dialectiqne et la raison..... Plusieurs fois, depuis ma captivité, j'avais bien, il est vrai, repris le livre de Pascal, admirant la sagacité du penseur et la facilité merveilleuse de l'écrivain à rendre souvent avec précision et clarté les idées les plus abstraites, sans entrer néanmoins dans toute la force de ses argumens, parce que je possédais beaucoup d'autres livres, que j'étais plein d'illusions et que tout envahi par mes études et mes folles espérances de célébrité, j'avais été effrayé de l'esprit d'hu-

milité, du mépris de la gloire et de la détestation de soi-même qui s'y révèlent presque à chaque page,

Mais le temps était enfin arrivé où la recherche de la vérité pouvait seule apaiser mon cœur en le sauvant des tourmens du scepticisme et des angoisses du désespoir! J'avais trop analysé les choses d'ici-bas pour ne pas en connaître le vide et la fragilité; j'étais trop brisé par les souffrances du présent et par le manque d'avenir, trop épouvanté du vague intellectuel dans lequel je me consumais depuis tant de mois, pour ne pas prendre et lire les *Pensées* de Pascal, comme saint Augustin avait un jour pris et lu les *Épîtres* de saint Paul, dans l'espoir de voir enfin la lumière et la paix descendre dans mon âme, si longtemps troublée par le doute et l'irrésolution.

Cet espoir ne devait pas être trompé, car je fus convaincu jusqu'à l'évidence dès les premières pages de ce livre par excellence, non qu'il y avait un Dieu et une autre vie où l'âme immortelle reçoit la peine ou la récompense de nos actions d'ici-bas (c'étaient là, grâce au ciel, des vérités fondamentales que les sophismes du matérialisme ne pouvaient déjà plus ébranler en moi...), mais que les intuitions du cœur et les lumières de la raison, suffisantes pour nous amener au déisme, ne l'étaient pas assez cependant pour fixer d'une manière invariable les dogmes, la morale et le culte de la religion naturelle et pour bannir à jamais de notre esprit les incertitudes et les doutes que les passions, l'ignorance

et le savoir même ne cessent d'y faire naître...... qu'une révélation était donc nécessaire, indispensable, autant pour expliquer à l'homme les contradictions et les mystères de sa propre nature que pour sanctionner irréfragablement ses croyances et mettre en paix sa conscience en prescrivant dans une loi écrite, venant de Dieu, les règles invariables de ses adorations et de ses devoirs; que le Créateur était trop juste et trop bon pour que cette loi révélée n'existât pas quelque part, et que notre premier besoin comme notre première obligation était de la chercher avec une constance infatigable jusqu'au moment heureux où nous aurions mis fin, en la trouvant, aux dangereuses erreurs de notre intelligence et aux fatales séductions de nos passions.

Et comment alors ne pas se laisser entraîner et convaincre par la dialectique pressante et par les preuves lumineuses que Pascal tire si admirablement de l'Ancien et du Nouveau Testament pour établir victorieusement l'existence d'une révélation? Comment ne pas être frappé lorsqu'il nous montre toutes les nations de la terre plongées dans l'ignorance ou l'idolâtrie, tandis que le peuple juif, si misérable, occupant sur le globe une si petite place, ne connaissait et n'adorait qu'un seul Dieu, dont il conservait les sacrés commandemens dans des livres les plus anciens du monde; un seul Dieu, dont il suivait la loi la plus parfaite, la plus sage, la plus équitable de toutes les lois, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un état?

Comment aussi ne pas remarquer avec Pascal que l'histoire de ce peuple renferme dans sa durée celle de toutes nos histoires, et quelle est la seule qui remonte par un enchaînement de faits et de traditions non interrompues jusqu'à la création du premier homme? Qu'objecter en outre lorsqu'il vous dit que la conservation de cette histoire par le peuple juif, qu'elle déshonore en constatant à chaque page sa désobéissance et son ingratitude envers Dieu, est une preuve sans réplique de son authenticité, parce qu'une telle sincérité n'a ni exemple dans le monde ni racine dans la nature? N'est-on pas alors forcément conduit à reconnaître que ce peuple est un peuple à part, choisi, élu par Dieu lui-même pour conserver en dépôt et transmettre aux nations ses promesses, son culte et ses lois?

Lorsque ensuite on a étudié plus à fond encore ces admirables livres, si remarquables par l'harmonie de leur langage, quoiqu'ils aient été écrits par tant de personnages différens et pendant une si longue suite de siècles, et qu'on a reconnu, à n'en pouvoir douter, que la nature de l'homme et sa condition ici-bas ne sont qu'un problème insoluble, un abîme incommensurable si l'on ne recourt à une chute, à une décadence d'une perfection primitive et à une rédemption; que cette rédemption promise par Dieu à notre premier père a été annoncée successivement et toujours plus clairement par les patriarches et les prophètes jus-

qu'au jour où Jésus-Christ est venu accomplir cette promesse divine par sa mission de paix et de miséricorde, par la prédication de l'Évangile, par sa mort et sa résurrection; — lorsqu'on a vu, touché au doigt enfin que cette religion, tellement contraire à notre nature déchue qu'elle nous apprend et nous commande de nous haïr quand nous sommes portés à n'aimer que nous, d'être humbles quand nous naissons avec le germe de l'orgueil, de penser à la mort quand tout ce que nous éprouvons, comme tout ce qui nous entoure, nous détourne de cette funeste contemplation, lorsqu'on a vu, dis-je, que cette religion, qui nous impose une foi et un culte qui désespèrent tout ensemble notre raison et notre amour-propre en détruisant l'idolâtrie du moi, fut prêchée dans son origine par quelques pauvres pêcheurs ignorans etobscurs, sans art, sans éloquence selon le monde, et qu'elle a triomphé de tous les obstacles, de tous les intérêts, de tous les préjugés, de toutes les persécutions des philosophes et des empereurs romains, comment ne pas proclamer que Dieu a parlé et que la vérité est là?.....

Que nous importe alors qu'il y ait dans les Écritures des mystères au-dessus de notre raison? que nous importe même, pour parler avec Pascal, que le péché originel et sa transmission, nœud gordien de notre religion, soit non-seulement contraire à notre raison, mais encore à notre misérable justice?

N'avons-nous pas acquis la conviction raisonnée, réfléchie que les Écritures sont saintes, divines, et qu'elles constituent une autorité suprême devant laquelle doivent plier à jamais et sans murmures les répugnances de notre orgueil et les vains raisonnemens de notre esprit?

La prédestination, contre laquelle notre cœur se révolte si souvent quand il s'agit du libre arbitre et surtout des êtres créés volontairement par Dieu et destinés par lui, de toute éternité, à des malheurs sans fin, la prédestination doit être acceptée par la foi comme un mystère terrible, impénétrable dont nous aurons sans doute un jour la solution, mais qui ne peut en aucune façon nous empêcher ici-bas d'adorer Dieu, de le servir et de mériter par notre piété, par nos actions de recevoir les récompenses promises par le Rédempteur à ceux qui s'efforceront de suivre sa loi.

Voilà ce que je disais dans l'un de nos entretiens, avec toute la chaleur de la conviction, à l'excellent Wrba, qui pleurait de joie en me voyant ainsi converti.

— Sans doute, sans doute, répétait-il. Que signifie d'aller se perdre dans les arcanes de la prédestination et du libre arbitre quand nous sommes sûrs que les livres saints viennent de Dieu?..... La question est là, et dès qu'elle est résolue affirmativement, il ne s'agit plus de savoir ce qu'on croira et ce qu'on ne croira pas, mais de faire taire notre impuissante raison et de supplier Dieu de nous

de la religion réformée pour substituer leur propre autorité à celle de l'Église appuyée sur les Évangiles, mêmes, sanctionnée par les conciles et par l'assentiment général de tous les peuples chrétiens durant quinze siècles? Les voyons-nous, comme les premiers apôtres, justifier leur mission par la pureté de leurs mœurs et la sainteté de leur vie? Ne nous ont-ils pas au contraire donné le spectacle des plus grands désordres et des plus graves dissensions, eux qui se prétendaient envoyés pour mettre fin aux scandales du clergé catholique et purger la religion chrétienne de toutes les superstitions dont la cour de Rome l'avait surchargée?..... Qu'est-ce donc en effet que Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII?..... des hommes ambitieux ou pleins de concupiscence, qui, fatigués de mettre un frein à leurs passions, à leur orgueil, saisirent le prétexte des abus introduits par les hommes et les temps dans la discipline de l'Église pour en secouer le salutaire joug si indispensable au maintien d'une seule vérité, d'une seule foi: comme si l'abus d'une chose devait suffire pour en proscrire l'usage!

» Qu'est-il résulté de cette protestation insensée, de cette séparation de l'arbre de vie? Votre grand Bossuet vous le dira : « Les réformateurs, adoptant pour toute autorité le jugement particulier de leurs propres lumières, passant de doute en doute, d'hérésie en hérésie, se divisèrent bientôt en vingt sectes différentes, toutes plus ennemies les unes

des autres qu'elles ne l'étaient de l'Église catholique.» L'esprit de réforme devint pour la plupart un esprit de révolte contre toute autorité, et cent ans ne s'étaient pas écoulés, comme dit le célèbre Starck, que Luther et Zwingle, s'ils fussent revenus sur terre, n'auraient plus reconnu l'ouvrage de leurs mains, tant on avait introduit de changemens dans les professions de foi, qui se sont succédé dans la religion protestante comme les feuilles se succèdent sur les arbres, et tellement qu'on se ferait lapider aujourd'hui en Allemagne si l'on y soutenait que la confession d'Augsbourg, qui était l'Évangile du seizième siècle, oblige les consciences.

» Ayant éprouvé vous-même, mon jeune ami, jusqu'où peut nous conduire le principe du libre examen en matière de religion, vous pourriez donc juger par analogie ce qui a dû se passer parmi les diverses sectes du protestantisme; mais vous l'apprécierez mieux encore quand nous aurons parcouru ensemble quelques-uns des auteurs modernes qui ont traité à fond ces importantes matières, et vous verrez alors d'*où l'on part et où l'on arrive* quand on rejette l'autorité de l'Église et que l'on s'embarque sans cette infaillible boussole sur la mer des controverses religieuses. »

Je dus en effet à la bonté parfaite du digne Wrba d'étudier pendant la durée de nos entrevues plusieurs ouvrages de théologie, tels que saint Augustin, dont la fructueuse lecture, jointe aux

remarques judicieuses dont il l'accompagnait, me convainquit entièrement et pour toujours qu'il n'y avait qu'une vérité et que cette vérité, d'où dérivent toutes les autres, se trouve dans la religion catholique; que hors de là il n'y a que doutes et qu'erreurs, car le catholicisme en nous faisant remonter, par une chaîne merveilleuse et non interrompue de traditions, depuis le pape actuel jusqu'à saint Pierre, prince des apôtres, jusqu'à Moïse, jusqu'aux patriarches, jusqu'à l'origine du monde, place ainsi nos croyances sous la sauvegarde d'une autorité immuable et infaillible, ramène tout à l'unité, garantit à jamais notre foi des erreurs et des dissidences; tandis que le protestantisme, qui s'est séparé du catholisme en recourant au libre examen pour juger les questions religieuses, en soumettant tout à la raison individuelle, dogmes, faits, livres, morale, ouvre la porte à toutes les interprétations, à toutes les discussions, affaiblit et détruit la foi, parce qu'il n'y a pas de foi pure et inaltérable sans une autorité fixe et visible — l'Église — qui nous dise à tous, aux savans comme aux simples, au roi comme au paysan : « Voilà le vrai sens de l'Écriture sainte, voilà ce que vous devez croire, voilà les lois qu'il faut observer. »

Telles furent les convictions religieuses qui passèrent, non sans de rudes et longs combats où l'orgueil se défendait pied à pied contre l'évidence, qui passèrent, dis-je, du domaine de l'analyse à la

croyance la plus inébranlable; tel fut le résultat des pieux entretiens du meilleur, du plus tolérant des hommes, qui me disait avec Pascal :

« Maintenant que vous avez examiné et que vous avez cru, fermez les livres et pratiquez..... Car après l'avoir connu, Dieu veut qu'on l'adore et qu'on le serve... Et où pouvez-vous le mieux servir, le mieux aimer que dans l'état de misère et de douleurs où vous gémissez!..... état plus méritoire à ses yeux, si vous êtes résigné, que celui des anges, qui aiment dans la jouissance et les plaisirs! Donnez-vous donc entièrement à notre divin Rédempteur, humiliez-vous devant sa croix, offrez-lui vos larmes, souffrez pour lui, et vos tribulations, n'en doutez pas, se changeront en consolations et en espérances! N'est-il pas le Dieu des affligés? N'a-t-il pas dit à ses disciples : « *Vous pleurerez et vous gémirez, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie?* » Ne vous alarmez pas surtout des langueurs et des découragemens qui s'empareront encore de votre âme, car on n'arrive pas sans de longues et difficiles épreuves à cette foi qui nous fait dire avec l'apôtre : « *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations.* » Soyez doux, soyez patient... Edifiez ceux qui vous entourent en portant vos chaînes pour l'amour du Dieu des miséricordes, qui nous apprend à pardonner à ceux qui nous persécutent et à nous aimer les uns les autres! Elles sont lourdes ces chaînes!..... nul ne le sait mieux que moi! Et plût au ciel, mon frère, que je pusse

les porter à votre place!..... Mais la résignation en allégera le poids, et le temps des souffrances passera pour faire place, même ici-bas, à des jours d'allégresse!..... C'est ce que je demande chaque jour pour vous dans mes prières!.....

»Oui, ajouta-t-il avec une sainte inspiration, oui, j'en ai l'espérance, vous reverrez votre patrie, votre famille..... Vous revivrez au milieu du monde!..... Ah! que votre conduite, que votre bouche alors, rendent témoignage à notre sainte religion, dont rien ne saurait désormais obscurcir à vos yeux l'éclatante vérité. C'est un devoir sacré que vous aurez à remplir envers Dieu et envers vos semblables, qui seront d'autant plus disposés à écouter vos paroles et à suivre votre exemple que vous vous présenterez à eux en leur disant : « Ma croyance en la religion catholique n'est point la fleur éphémère du sentiment et de l'exaltation, mais un fruit lentement mûri sous les voûtes de la prison par la méditation et l'examen. Ma foi est celle d'un homme consciencieux et éclairé qui croit fermement après s'être convaincu lui-même qu'il doit croire. C'est grâce à cette foi profonde, à cette confiance inébranlable dans la vérité de la révélation et dans les promesses du Dieu sauveur que j'ai été plus fort dans ma longue captivité que l'abattement et le désespoir, que j'ai souri au milieu de mes misères et de maux dont je ne prévoyais pas le terme, et que j'ai attendu avec calme l'instant où la mort viendrait me délivrer de ma

fin. » Votre voix, en leur parlant ainsi, pénètrera dans leur cœur, et ils se diront peut-être : « Cette religion qui sort triomphante du creuset de l'analyse et qui fait descendre dans l'âme du captif penseur la lumière, la consolation et l'espérance n'est-elle pas la religion qu'on nous avait enseignée dans notre jeunesse et que nous avons ensuite négligée, méprisée, faute de la connaître et de l'examiner!..... » Heureux, mille fois heureux alors si un seul doute, en les faisant rentrer en eux-mêmes, venait les convertir par vous et à cause de vous..... car le salut d'une âme est plus méritoire aux yeux de Jésus-Christ que la conquête de tous les royaumes de la terre!... Promettez-moi donc, mon jeune ami, pour ne pas être ingrat envers la Providence, que nul respect humain ne vous empêchera dans aucune circonstance de manifester vos convictions religieuses et que vous accomplirez la mission que Dieu vous réserve, en vous unissant à ceux qui dans toutes les conditions où il les a placés prêchent son saint nom par leurs actions et leurs fermes croyances. »

Je le promis avec l'effusion de la reconnaissance et nous terminâmes ce pieux entretien, selon la coutume que nous avions prise, par la consolante lecture du discours de Jésus-Christ après la Cène, dans l'évangile de saint Jean.

VI.

Après avoir retrouvé un peu de calme, je pus enfin, sans m'abandonner au déséspoir, reporter ma pensée sur les objets si chers que depuis si longtemps je n'osais plus invoquer. Que devenaient-ils? Hélas! j'en avais la conviction, ils faisaient plus que le possible pour obtenir ma liberté, au moment même où par ma fatale incrédulité je semblais être abandonné de Dieu!... Aussi quelles furent mon émotion, ma tendre reconnaissance lorsqu'en lisant le journal de ma sœur aux jours de la délivrance, j'y trouvai de nouvelles preuves que le pauvre

captif ne cessa jamais de vivre dans le cœur de ceux qu'il chérissait. Je transcris ici des fragmens de ce précieux journal :

« *Paris*, 31 *décembre* 1826. — Depuis plus d'un an ce journal est abandonné. Commencé d'abord pour retracer à ma famille le souvenir de tout ce que nous avons tenté pour notre pauvre prisonnier et surtout pour conserver le témoignage de tout ce qu'il fut lui-même, je n'ai plus rien à y déposer puisque nous sommes condamnés à la plus cruelle inaction et que l'infortuné est pour nous comme s'il avait cessé d'exister ! Cependant je veux à la fin de chaque année confier encore à ce journal si longtemps délaissé les signes de vie qui parfois peuvent s'échapper du Spielberg et arriver jusqu'à nous.

» Deux bulletins nous sont parvenus depuis mon retour de Milan : tous deux étaient adressés par le prince de Metternich à M. le comte Appony, qui me les a transmis avec beaucoup d'empressement. Hélas ! il disait seulement que, par *exception spéciale*, sa majesté impériale ayant daigné permettre que la famille d'Alexandre Andryane, détenu à la forteresse de Spielberg pour crime d'état, fût de six mois en six mois informée de l'état de santé du prisonnier, M. le comte Appony était invité à la prévenir qu'Alexandre Andryane se portait aussi bien que le comportait la situation où il se trouve.

» La brièveté de ces détails les rend plus douloureux qu'ils ne sont consolans ! En les lisant, le cœur

se serre avec une horrible souffrance..... et tout en rendant grâce à la Providence, qui vous les accorde, on ne peut retenir ce cri de douleur : « Est-ce là tout, mon Dieu ! est-ce là tout !... »

» Une espérance nouvelle est venue nous soutenir pendant quelques mois. L'une de mes amies bien dévouée, qui depuis longtemps possède la confiance et l'amitié de la princesse de Wagram, née princesse de Bavière et cousine germaine de l'impératrice d'Autriche, lui a parlé de nos malheurs. Avant même qu'elle sollicitât son intérêt pour nous, la princesse s'était écriée avec l'élan du cœur qu'elle mettrait tout en œuvre auprès de l'impératrice pour obtenir par son intercession la grâce du malheureux prisonnier.

» Mme de Wagram écrivit en effet avec autant de chaleur que si le bonheur de sa vie eût été attaché au succès de sa prière. Comment dirai-je l'excès de ma reconnaissance et le bonheur que j'éprouvai en l'exprimant à cette femme angéliquement bonne et si simple dans sa bonté ?... Comment parler aussi de l'espoir auquel nous osions nous livrer ?... C'était là une réunion de sentimens si doux qu'ils donnent courage et patience !.... mais que la déception en fut douloureuse !...

» La réponse si désirée arriva enfin après trois mois d'attente, et je lus avec bien des larmes que l'impératrice avait échoué malgré toutes ses tentatives auprès de son époux ; qu'elle eût été heureuse, bien heureuse de réussir, mais que l'Empereur ne

pouvait par devoir écouter la voix de son cœur qui le portait à la clémence.

» Ma pauvre Teresa m'a écrit plusieurs fois dans le courant de cette année. C'est en vain qu'elle épuise sa vie pour faire arriver quelques secours à nos malheureux prisonniers : tout est mort aussi pour elle.

» C'est donc ici que s'arrête tout ce que j'ai pu recueillir en 1826... Que le ciel permette que l'année qui va commencer ne soit pas aussi stérile!

» *Paris*, 31 *décembre* 1827.— Ce vœu prononcé il y a un an, Dieu ne l'a point exaucé! Qu'il en soit ainsi que l'ordonne sa providence, sans que le murmure approche de nos lèvres.

» Les premiers mois de cette année m'ont apporté un nouveau chagrin. La comtesse Frecavalli, cette amie si dévouée de Teresa, que je vis à Milan avec tant d'intérêt, a cessé de vivre après une courte maladie. Teresa me l'écrivit avec une profonde douleur!... Pauvre ange! à combien d'épreuves est-elle donc réservée! Encore une chance de salut qui nous échappe, car Mme Frecavalli était animée d'un tel dévouement que j'avais foi en elle comme en la comtesse Confalonieri pour soulager nos infortunés captifs.

» Teresa insistait tellement dans l'une de ses lettres pour que nous ne cessassions pas d'implorer l'Empereur, que mon beau-père a présenté pour la troisième fois depuis mon retour de Milan la requête la plus touchante. Nous comptions les jours

pour arriver à celui qui pouvait nous apporter quelques lueurs d'espoir, lorsqu'une lettre, écrite confidentiellement de Vienne à un ami que je ne puis nommer, est venue nous replonger dans un découragement dont nous ne pouvons plus entrevoir le terme..... On nous apprend d'une manière positive que l'Empereur, satisfait de la conduite d'Alexandre, touché des démarches réitérées que nous avons faites, semblait prêt à se laisser fléchir; mais que les portes du Spielberg se sont plus que jamais fermées sur notre malheureux enfant par suite des dénonciations faites contre lui par un compagnon d'infortune qui l'a représenté comme *n'étant pas corrigé.*

» Quel surcroît de malheurs!...... Toucher au terme d'une captivité horrible et la voir se prolonger indéfiniment!.... Pourquoi, dans cette circonstance, notre pauvre prisonnier, toujours porté à la confiance, à l'abandon, est-il l'obstacle contre lequel tous nos efforts viennent se briser?... Mais aussi comment une âme qui ne connut jamais les détours, encore moins la bassesse et la trahison, aurait-elle pu les soupçonner dans un être aussi à plaindre que lui?..... Hélas! je ne sais plus que répéter ce qui est incessamment le cri de mon cœur : « Soutenez son courage, ô mon Dieu! soutenez celui de tous ceux qui lui sont chers, et que votre volonté s'accomplisse! »

VII.

Quoique la conviction profonde et réfléchie que j'avais acquise des vérités de la religion catholique ne pût me déterminer à mettre *la main à la charrue*, pour ne plus regarder en arrière, quoique je dusse rester quelque temps encore dans cet état de trouble et d'irrésolution que saint Augustin nous peint si admirablement dans ses confessions et qu'il appelle le combat de ses anciennes attaches contre la volonté nouvelle, je n'en éprouvai pas moins une tranquillité, une paix de conscience et d'esprit que je ne connaissais plus depuis bien des mois; mon imagination, que les arides et sombres idées de matérialisme, destruction, néant.... semblaient avoir

éteinte pour jamais, se ranima; mon cœur, que le souffle de l'incrédulité avait desséché, mon cœur, qui croyait ne plus avoir de joie à espérer, se rattachant à la terre par ses souvenirs et au ciel par ses espérances, retrouva quelques-unes de ses bienfaisantes inspirations, dont j'essayai plus tard de rendre les élans régénérateurs dans les vers suivans, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été faits de mémoire dans les cachots de Spielberg et de montrer comment le captif privé d'avenir tend à unir ses impressions, ses douleurs et ses joies présentes aux affections et aux scènes de sa vie passée.

LE LAC.

Connaissez-vous le lac aux flots bleus et limpides
Qu'entourent le Jura, les Alpes, des cités;
Ce lac, un des plus beaux de ces miroirs splendides
Que Dieu dans sa grandeur sur la terre a jetés
Pour qu'elle y réfléchit ses agrestes beautés?
Avez-vous sur ses bords admiré les merveilles
D'un soleil qui se couche et les teintes vermeilles
Dont la neige des monts se pare avec amour
Sous les baisers d'adieu que lui donne le jour,
Jusqu'à ce qu'à regret, fuyant de pente en pente,
De ses derniers rayons la lumière expirante

Couronne du Mont-Blanc le sommet glorieux,
Et longtemps de la nuit aimant à le défendre
Y jette une lueur si céleste et si tendre
Que notre âme en extase adore..... et que nos yeux
Cherchent sur cette cime un envoyé des cieux!

Et lorsqu'avec lenteur vous détourniez la vue
De ce dôme éclairé qui trop tôt pâlissait,
Lorsque votre regard, plongé dans l'étendue,
Flottait de site en site où tout disparaissait,
Votre cœur des humains oubliant l'existence
Ne sentait-il alors rien de mystérieux
Dans les ombres du soir et le vague silence
Qui glissait sur la terre en descendant des cieux,
Tandis que sur les eaux une brise légère,
Caressant ce beau lac qui paraissait gémir,
Imitait les doux chants d'une amoureuse mère
Berçant son tendre fils qu'elle veut endormir?

C'est là qu'errant le soir sur des rives fleuries,
J'abandonnais mon âme aux longues rêveries
Qu'inspiraient à cette heure et les monts et les flots,
Et qu'enivré d'encens que la colline exhale,
Dans la prairie au loin j'entendais la cigale,
Dont les cris troublaient seuls le nocturne repos.

Jamais, comme en ces jours, jamais la solitude
Ne m'avait révélé de plus secrets plaisirs;
Jamais de mes pensers la vague inquiétude
Ne s'était mieux changée en de divins désirs :
Mon esprit vers le ciel montait d'un vol rapide,
Mon sein était fécond et mon cœur si fervide,
Si brûlant de tendresse et si plein de fraîcheur,
Que j'embrassais l'espoir comme à l'âge candide
Où l'avenir n'est rien qu'innocence et bonheur!

Ah! qu'ils sont ravissans ces retours à la vie
D'une âme à son insu trop longtemps éblouie
Par de fausses clartés que l'Homme appelle jour,
D'une âme qui vers Dieu se sentait attirée,
D'une âme qui brûlait d'être désaltérée
Dans les flots toujours purs de la source sacrée
D'où s'écoulent sans fin la justice et l'amour!

Ah! qu'ils sont ravissans ces hymnes d'espérance,
Ces élans surhumains d'un cœur où la croyance
De l'incrédulité vient d'éclairer le deuil,
Quand, frappés tout à coup d'une lueur divine,
Nous retrouvons en nous la céleste origine
Et les germes féconds de la sainte doctrine
Que nous avions éteints sous le doute et l'orgueil!

Et qu'enfin retrempés par le divin baptême,
Rejetant loin de soi tout aride système
Qui ternit l'univers à son pâle flambeau,
Notre esprit, affranchi d'une vile poussière,
Embrasse avec transport l'infini pour carrière,
Et contemple aux rayons de sa seule lumière
Ce que la vie humaine a de noble et de beau !

Alors tout s'agrandit, tout brille, tout s'épure ;
L'homme, ce vain jouet d'une aveugle nature,
Reprend le sceptre d'or qu'il avait rejeté.....
Alors chaque pensée est grande et magnanime ;
Alors, tout palpitant d'une ivresse sublime,
Il sent, il reconnaît à l'ardeur qui l'anime
Le souffle inspirateur de la Divinité.

Qu'on trouve en ces instans de suprême délice,
Qu'on trouve un dévoûment, des vœux, un sacrifice
Plus grands que les désirs de cet enfant du ciel ;
Qu'on voie à la clarté de la foi qui l'inspire,
Son univers paré d'un céleste sourire,
Et qu'on dise à l'aspect de ce pieux délire
Si cet être inspiré n'est que boue et que fiel.

Pourquoi faut-il, mon Dieu, qu'en éclairant notre âme
Les émanations de ta céleste flamme

S'éteignent comme un feu que la terre a produit!.....
Quand on plana si haut, comment ramper encore,
Et d'un jour si divin quand on a vu l'aurore,
Ce jour de vérité que rien ne décolore,
Comment sans désespoir retomber dans la nuit!...

Mais que dis-je..... Est-ce à moi d'insulter à ta grâce!
Avais-je mérité que cette pure extase
Comme un flot éthéré vînt inonder mon cœur?
Si je perdis sitôt cette douceur extrême,
Dois-je moins en bénir ta clémence suprême,
Qui permit que l'amour en m'élevant moi-même
Fit briller dans mon sein l'éclair de ta grandeur?

L'amour! Oui, c'est de lui que jaillit l'étincelle
Qui rajeunit un cœur, l'enflamme et lui rappelle
Ces mots sacrés du Christ : « Aimez... voilà ma loi...... »
Par lui nous franchissons les bornes de notre être,
Par lui, par lui surtout, quand il commence à naître,
Nous pouvons ici-bas entrevoir et connaître
La douce charité, l'espérance et la foi!

Ah! quand d'un seul objet nous embrassons le culte
Et que vivant en lui l'âme enchantée exulte

De lui sacrifier jusqu'au moindre désir,
Que soudain devenus bons, humains, charitables,
D'une tendre pitié nous aimons nos semblables,
Sommes-nous donc si loin des dogmes adorables
Connus par les mortels que Dieu daigne choisir ?

Et le moyen alors de garder le silence !
Si d'un Dieu par l'amour j'ai connu la puissance !
Si malgré l'égoïsme et la légèreté
J'ai vu naître en mon sein des élans de bonté
Sous les rayons vivans de sa sainte influence !
Si je dois à lui seul qu'un reflet d'espérance
Ait parfois sur mes jours répandu sa clarté !
Si grâce à cet amour, en remontant ma vie,
Que partout en son cours le néant a suivie,
Je vois de loin en loin parmi l'ombre et l'erreur
Poindre de la vertu quelque douce lueur !
Si l'espoir renaissant dans mon âme alarmée,
J'ose encore m'écrier : « Seigneur, Seigneur, Seigneur !
Ta main pour me punir est justement armée,
Mais que le peu de bien dont ma vie est semée
Suffise à conjurer les traits de ta rigueur ! »

Ne dois-je pas sans cesse en conserver l'image,
Et fier de ses bienfaits, les chanter, les bénir
Comme un tribut du cœur, un consolant hommage

Rendu par le captif au plus cher souvenir,
Le seul que de ses jours il ne voudrait bannir !

Va donc en ces beaux lieux, va donc, ô ma pensée !
Chacun des frais tableaux de ces divins momens
Ne fut-il pas toujours pour mon âme épuisée
Ce qu'est dans les enfers la goutte de rosée
Que le riche au cœur dur implore en ses tourmens ?

Va, retourne au rivage où j'ai versé les larmes
Qu'un œil longtemps voilé verse en voyant le jour,
Où d'un vaste désir éprouvant tous les charmes,
J'aimais, pleurais, pensais et priais tour à tour !
Fais que devant mes yeux le beau lac se déroule,
Que la lune en ses flots se reflète et s'écoule,
Et que d'un pas distrait, seul et fuyant la foule,
Je retrouve les lieux où je rêvais l'amour !

Ces pieuses et tendres rêveries, dont ces vers ne sauraient donner qu'une idée faible et bien imparfaite, ces retours à Dieu entremêlés à des fleurs de souvenance et d'imagination, furent dans ces instans une grâce du ciel, un bouclier de patience et de fortitude pour m'aider à supporter l'affliction que

me causait l'affaiblissement toujours croissant de ma vue, affaiblissement produit par l'obscurité du cachot. J'avais bien, il est vrai, prié, sollicité le comte Insaghi, devenu gouverneur de la Moravie, de me mettre dans la prison voisine, que je savais être moins sombre que la mienne, mais il me fit répondre que cela n'était pas en son pouvoir et qu'il allait en référer à sa majesté.

Après quelques semaines d'attente, l'on me signifia le refus de l'Empereur et je dus renoncer à un soulagement qu'il eût pourtant été si facile de m'accorder !

Forcé de m'abstenir d'écrire sur les murs pour ne pas fatiguer mes yeux, ne pouvant, grâce à la surveillance du sous-directeur, ni m'entretenir avec Pellico et Maroncelli, dont les santés s'altéraient chaque jour d'une manière plus grave, ni correspondre avec Confalonieri, je me serais donc trouvé sans défense contre les ennuis de l'isolement et les inquiétudes d'une prochaine cécité si je n'eusse trouvé dans mes croyances religieuses et dans quelques travaux intellectuels une ressource qui me faisait espérer de ne plus succomber de longtemps au mal de la prison.

J'avais d'ailleurs dans les *Pensées* de Pascal et les *Confessions* de saint Augustin, qu'une main secourable me confiait de temps en temps, une source inépuisable de méditations. Je compris alors par les fruits et les consolations que je ne cessais de retirer de ces précieuses lectures com-

bien il y avait de profondeur et de portée dans cette sentence de saint Thomas d'Aquin : « *Timeo virum unius libri*..... (je crains l'homme qui n'a, qui ne lit qu'un seul livre). » Il est impossible, je pense, quand on ne l'a pas éprouvé, de se faire une juste idée des résultats immenses, moralement et intellectuellement parlant, qu'une attention soutenue, qu'une pensée investigatrice, peuvent acquérir par l'étude approfondie et constante d'un bon livre; il est tel que je crois avoir plus fait en quelques mois d'une semblable analyse pour le développement de mon esprit et le perfectionnement de mon cœur que dans tout le reste de ma vie..... C'est que j'étais mûr alors pour la vérité, que l'heure était venue où je devais envisager mon propre moi et les choses de ce monde, non plus à la lueur faible et incertaine de ma folle raison, mais aux inaltérables clartés de la foi; c'est qu'aucune considération personnelle, qu'aucune influence étrangère, ne pouvaient désormais se mêler à mes consciencieuses analyses et que je jugeais les hommes et les choses comme étant destiné à ne plus vivre sur la terre.... J'étais enfin, je le répète avec joie, j'étais sur le terrain de la vérité, et la vérité a tant de charmes qu'il m'arrivait parfois de passer des journées entières à commenter, à développer quelqu'une des profondes pensées de Pascal, renonçant même à la promenade pour ne pas interrompre le cours de mes idées.

VIII.

— Eh quoi! vous vous abstenez aujourd'hui encore de prendre l'air, me dit un matin le gardien chargé de nous accompagner. Etes-vous malade?

— Non... mais il fait froid, je préfère rester.

— C'est bien, je ne mettrai pas le cadenas à la porte, et si vous vous ravisez, vous n'avez qu'à frapper.

Je le remerciai de son attention et je m'étendis de nouveau sur ma paillasse pour me livrer en paix à mes méditations; mais, fatigué d'une trop longue tension d'esprit, j'abandonnai bientôt les pensées sérieuses pour les souvenirs du cœur, que je pouvais évoquer maintenant sans que l'amer-

tume des regrets, sans que le désespoir vinssent troubler mon âme et m'arracher des cris de détresse et de rage comme en mes jours d'incrédulité!

Immobile et les yeux fermés, dans cet état de vague somnolence qui n'est déjà plus la veille sans être encore entièrement le sommeil, je voyais mieux qu'en rêve flotter les douces images de celles qui, depuis mon enfance jusqu'au temps des épreuves de la captivité, avaient semé ma vie d'espérance et de consolations!... Je voyais les beaux lieux où j'avais goûté tant de pures jouissances, tant de rares bonheurs du cœur!..... Les bois de Chantilly, la Provence et Genève surtout, où j'avais si souvent éprouvé ce que peut l'influence d'une femme sur les joies et les afflictions de l'âme, sur le développement de la raison et de l'esprit..... Oui, je revoyais Lucy et toutes celles qui avaient été mes anges gardiens sur cette terre..... J'étais heureux, et si heureux que j'éprouvai une sensation douloureuse quand j'entendis tirer les verrous de la porte et qu'il fallut m'arracher à mon songe, quoique je continuasse à fermer les yeux et à feindre de dormir, pour ne pas rompre les fils de mes ravissantes rêveries en donnant un autre cours à mes idées.

Croyant que c'était un des gardiens qui venait inspecter la prison, je ne bougeai donc pas..... Mais quelle fut ma surprise lorsqu'un léger bruit de chaînes parvint à mon oreille et que je vis, en entr'ouvrant les paupières, une femme, la première

que j'eusse aperçue d'aussi près depuis mon séjour à Spielberg... une femme vêtue de blanc, que j'aurais prise pour une vision ou pour quelque sainte fille d'une pieuse communauté si le cliquetis de ses fers ne me l'eût fait reconnaître bientôt pour l'une de ces infortunées créatures qui expient à Spielberg les fautes et les crimes qu'elles ont commis contre les lois et la société.

Elle tressaillit en m'apercevant et ne put retenir un cri; mais voyant mon immobilité, elle me crut malade ou endormi. Elle était grande et mince, et lorsqu'en s'approchant de moi je pus distinguer ses traits, elle me parut si jolie, avec ses beaux cheveux blonds si propres et lissés avec tant de soin, avec ses yeux d'un bleu d'azur, ses longs cils et ses lèvres roses, qu'oubliant son habit et sa déplorable condition de galérienne, je me serais aussitôt levé pour la mieux regarder, pour lui parler, lui prendre peut-être la main, si la voix des gardiens, qui retentissait dans le corridor, ne m'eût fait craindre d'en être entendu et de voir par conséquent éloigner cette jeune fille, sur laquelle je fixais des regards de compassion et de vive curiosité, car elle avait à peine vingt ans, elle était belle..... et me semblait si modeste, si candide dans son maintien, si fort au-dessus d'une femme de basse extraction que tous mes sens, toutes mes pensées se révoltaient à l'idée qu'une aussi charmante créature eût pu se rendre coupable d'un crime.

« Qui était-elle? qu'avait-elle fait? » Voilà ce que

je me demandais, ce que j'aurais voulu connaître, dût-il m'en coûter des jours et des semaines de *carcere durissimo*... Pauvre enfant! quelle pitié n'excita-t-elle pas dans mon cœur quand je la vis prendre un énorme seau d'eau qu'une de ses compagnes venait de déposer à la porte, le mettre au milieu de la prison, le verser en partie sur le plancher, où elle s'agenouilla, tandis que, tenant en main une torche de paille, elle s'en servit pour frotter les planches du cachot. Comme elle me paraissait gracieuse encore dans cette humble posture, et combien n'étais-je pas touché de voir les précautions qu'elle prenait pour ne pas me réveiller! Toujours courbée, l'ouvrage était pénible..... si pénible qu'elle s'arrêtait souvent pour reprendre haleine, redressant alors sa taille fine et son visage, dont je suivais les moindres mouvemens. Ses yeux ayant rencontré les miens dans un de ces momens de repos, elle rougit, s'effraya, voulut se relever pour sortir; mais je lui dis si doucement en allemand : « Continuez, n'ayez nulle crainte.......» qu'elle resta, n'osant ni poursuivre son travail ni tourner de nouveau vers moi ses regards étonnés.

— Calmez-vous, repris-je d'une voix si basse que les gardiens ne pouvaient l'entendre, calmez-vous, mon enfant..... Celui qui vous parle n'est pas un galérien ordinaire, vous devez le savoir; vous n'avez donc rien à redouter près de lui. Regardez-moi, de grâce; dites-moi qui vous êtes et comment vous vous trouvez dans cette horrible position,

vous si jeune et d'une physionomie si modeste!.....

Des larmes, à ces paroles, coulèrent de ses yeux.

— Vous ne répondez pas, lui dis-je en prenant un accent plus persuasif encore..... Votre faute est-elle donc si grave.....

— *Mein Gott! mein Gott!* (mon Dieu! mon Dieu!) s'écria la pauvre fille, pourquoi ne suis-je pas morte!.....

— Chut! lui répondis-je en mettant un doigt sur ma bouche..... parlez plus bas..... A combien d'années de Spielberg êtes-vous condamnée?

— A quinze ans.

— Y a-t-il longtemps que vous y êtes?

— Un peu plus de dix-huit mois.

— Quel âge avez-vous, pauvre enfant?

— Vingt et un ans.

— Quel est votre pays?

Elle ne répondit pas.

— Et votre nom?.....

Même silence.

— Mais il est impossible, repris-je, que vous vous soyez rendue coupable d'un crime; votre figure, votre air d'innocence, m'empêcheraient d'y croire si on me l'assurait.

— Ah! c'est une bien triste histoire que la mienne, dit-elle enfin en soupirant profondément..... Mais Dieu aura pitié de moi et il me donnera la force de supporter mon malheureux sort!

— Vous avez donc foi dans sa miséricorde? lui demandai-je.

Elle leva les yeux au ciel, joignit les mains et pria.

— Puisse le ciel exaucer ta prière! ajoutai-je en maîtrisant à peine l'attendrissement que me faisait éprouver une telle confiance en la bonté divine.

Et j'allais dans mon émotion quitter le lit de camp pour être plus près encore de la pauvre fille; mais au même moment des pas, des voix, une rumeur soudaine me forcèrent à rester sur ma paille, à feindre le sommeil, tandis que la pauvre galérienne, effrayée du bruit et des juremens retentissant dans le corridor, se mit à laver le plancher du cachot.

C'était notre gardien, qui, furieux contre ses camarades, les grondait en termes énergiques de s'être trompés de prison et d'avoir introduit une détenue dans le cachot d'un de ses prisonniers.

— Debout! debout! me cria-t-il du seuil de la porte: vous allez, puisque c'est ainsi, passer dans une autre prison.

— De suite, répondis-je.

J'obéis, mais lentement, mais avec peine, avec tristesse..... et je me serais éloigné, je l'avoue, le cœur plus triste encore si la jeune fille n'eût un instant levé sur moi un doux et suppliant regard qui semblait dire: « Merci de votre compassion, de votre charitable indulgence..... Croyez-le, je n'en suis pas tout à fait indigne..... »

Elle lut dans mes yeux que je l'avais comprise, car un éclair de joie brilla sur sa mélancolique fi-

gure, et au moment où je passais près d'elle pour m'éloigner, elle prit ma main, qu'elle porta respectueusement à ses lèvres.

— *Heraus! heraus!* (dehors! dehors!) répétait le gardien, que l'obscurité de la prison avait empêché de distinguer nos regards : il faut que l'ouvrage se fasse.

Avant de franchir le guichet je me retournai une fois encore vers la jeune galérienne, qui avait déjà repris son fatigant travail; je la regardai, puis je me dis, tout pénétré des regrets d'une tendre pitié : « Puisse Dieu veiller sur toi, pauvre victime! »

L'impression que cette infortunée avait produite sur moi était trop vive, trop profonde pour qu'elle pût s'effacer de longtemps..... Son gracieux visage, sa touchante physionomie, ses cheveux blonds, en parlant à mes yeux, à mes sens, à mon âme, m'avaient rappelé des ivresses dont je ne devais plus jouir!..... des larmes amères baignèrent alors mes joues brûlantes, des soupirs douloureux s'exhalèrent de mon sein et je répétais avec angoisse des mots sans suite, expression d'une douleur poignante!

C'est que, hélas! j'étais bien jeune encore et que de toutes les félicités perdues pour moi, celles que je pleurais le plus étaient les joies d'un pur amour, dont les ravissantes images me faisaient dire dans la désolation de mon cœur : « Femmes, création divine, soleil de nos joies, baume de nos blessures, je ne regrette rien de la terre que

vous..... que vous, dont je n'ai reçu que des bienfaits et à qui je voudrais pouvoir prouver un jour que je vous élevais dans le silence et les méditations du cachot un autel de reconnaissance, d'estime et d'adoration ! »

Que de douleurs, mon Dieu ! devaient encore abreuver mon âme avant que cette plaie toujours saignante à la moindre souvenance pût se cicatriser !... Mais, que dis-je ! elle ne se cicatrisa jamais, et quand toutes mes illusions se furent évanouies une à une, quand les plaisirs et les grandeurs du monde ne furent plus pour moi que misère et néant, quand j'eus enfin renoncé sans retour aux vides réalités de cette vie pour les espérances du ciel, je regrettai encore, je regrettai toujours, comme de saintes béatitudes, les ineffables jouissances que l'homme de cœur, que l'époux tendre et fidèle éprouve dans les chastes embrassemens d'une femme chérie, dans les caresses de ses enfans..... Ce fut là le seul bien que j'appelai de toute l'ardeur de mes vœux, de toutes les forces de mon cœur jusqu'aux derniers momens de ma captivité.

Miné par les ennuis et mort à la vie, je ne cessais pas de sentir cependant que les soins d'une douce compagne me feraient renaître, que sa tendresse ranimerait mon âme flétrie, que je serais près d'elle dans un imperdable paradis..... je me la figurais bonne, belle, indulgente, d'une inaltérable égalité d'humeur, d'un esprit élevé, d'une imagina-

tion pure!..... j'entendais sa douce voix qui dissipait les tristesses de mon âme, comme la harpe de David dissipait les sombres fureurs de Saül..... et je m'identifiais si bien à toutes les phases bienfaisantes de cette conjugale existence qu'une peine mortelle m'assaillait chaque fois que mon rêve finissait et qu'il fallait me dire : « Tous ces désirs sont vains..... Si jamais ma prison vient à s'ouvrir, je n'en sortirai que vieux et brisé..... incapable d'unir mon sort à l'ange d'innocence et de beauté qui vit sans cesse en ma pensée ! »

Ah ! qu'elles me semblaient poignantes les souffrances que j'éprouvais alors ! mais insensé que j'étais de ne pas tout espérer de la bonté de ce Dieu miséricordieux qui devait amener enfin le temps des compensations en m'accordant la liberté, en me donnant pour compagne une femme accomplie qui surpasse encore de beaucoup tout ce que mon imagination de captif avait pu se créer de parfait, d'adorable..... et qui me fait dire à chaque jour de ma vie : « Tu m'as plus que payé, Seigneur, de mes longues années de larmes!..... *tu m'as rendu plus que tu ne m'avais pris !* »

L'infortunée jeune fille dont la vue avait excité dans mon âme tant d'amers regrets, qui était-elle ? par quel enchaînement de tristes circonstances se trouvait-elle à Spielberg ? C'est à quoi je pensai tout le jour et c'est ce que je demandai le lendemain au gardien qui m'accompagnait à la promenade.

— Ce qu'elle a fait? me répondit-il..... Ah! par ma foi, je n'en sais trop rien; de la fausse monnaie, je crois.

— Comment! de la fausse monnaie?

— Oui, oui, des billets de banque, c'est la même chose; il y en a qui disent qu'elle n'a fait cela que pour obéir à son père, mais qui pourrait y croire? Ce n'est pas que je veuille dire qu'elle ressemble aux autres galériennes, il s'en faut, car les surveillans ne savent quel bien en dire: « C'est doux, docile; ça prie le bon Dieu, quoiqu'il y en ait plus d'une qui en font autant et qui n'en sont pas moins méchantes pour cela. » Au surplus, puisque vous désirez connaître l'histoire de la jeune fille que mes imbéciles de camarades ont laissée entrer dans votre cachot, je m'en informerai plus exactement et je vous en rendrai compte demain.

Le jour suivant, il me conta effectivement que la galérienne appartenait à une bonne famille, qu'elle avait reçu de l'éducation et qu'elle avait été condamnée à la peine des travaux forcés, ainsi que ses frères, pour avoir cherché, d'après leurs conseils, à sauver son père d'une ruine totale et de la misère en faisant de faux billets. « La pauvre enfant ne connaissait guère à quoi elle s'exposait, continua le gardien, et les juges auraient eu pitié de sa jeunesse si elle avait voulu charger ses frères...., mais il n'y a pas eu moyen de lui arracher une parole ou bien elle répondait en sanglotant qu'elle ne croyait pas avoir fait du mal et qu'elle en de-

mandait pardon à Dieu. Disait-elle vrai? Je l'ignore, mais tant il y a qu'elle fut condamnée et qu'elle ne l'aurait pas été si elle avait cédé..... vous entendez... aux demandes d'un certain juge. D'ailleurs, qui peut savoir, elles sont si malignes ces galériennes et elles mentent si bien! Ce n'est pas qu'on puisse rien reprocher à celle-ci, bien au contraire, car elle est la meilleure de toutes, si triste, si pieuse et si résignée que cela vous attendrit le cœur. C'est que c'est un rude malheur que d'être, à vingt ans et quand on est si belle, condamnée aux galères! Il y a longtemps qu'elle serait morte, dit-on, sans la foi qu'elle a dans la bienheureuse vierge Marie, qu'elle ne cesse d'invoquer.»

Le récit du soldat, quelque incomplet qu'il fût, m'avait soulagé le cœur; il m'était permis de conclure que la malheureuse fille dont le mélancolique aspect était toujours présent à ma pensée ne pouvait être mise au nombre de ces misérables créatures qu'un crime prémédité avait conduites à Spielberg et que le séjour des galères achevait de pervertir; je n'avais donc pas à me repentir de l'intérêt qu'elle m'avait inspiré; je pouvais, en la plaignant, admirer et bénir l'influence de notre sainte religion, qui soutenait la pauvre affligée au milieu de si dures épreuves et qui l'avait sauvée jusqu'alors, j'aimais à me le dire, de la funeste contagion que le vice et le crime répandent autour d'eux dans cette infâme demeure : je me persuadais même qu'elle échapperait, grâce à la divine protection de la mère de celui

qui fait notre espérance, aux dangers qui ne cessaient de l'environner.

Plein de cette pensée, j'adressai, le dimanche suivant, dans l'église, une fervente prière à la reine des anges pour le salut et la délivrance de la jeune galérienne, répétant avec la conviction de la foi et l'attendrissement de l'espérance ces litanies qui revenaient en ce moment à ma mémoire aussi fidèlement qu'aux jours où je les récitais avec ma mère : « *Sanctuaire de la charité, arche d'alliance, porte du ciel, étoile du matin, ressource des infirmes, refuge des pécheurs, consolation des affligés, priez pour elle, priez pour nous!* »

Jamais je n'avais assisté à l'office divin avec autant de recueillement, jamais je n'avais mieux senti tout ce que la religion catholique peut inspirer de confiance, peut donner de consolations, de bonheur même aux fidèles qui souffrent pour l'amour de leur Dieu!..... Jamais, non plus, je n'avais mieux lu sur la pâle et belle figure du jeune capucin qui nous disait la messe ce qu'il y a de sublime et de surhumain dans cette foi qui met toute sa gloire dans l'humilité et ses joies dans la pauvreté et les souffrances..... Il me semblait, en le contemplant, qu'aucun sacrifice ne pouvait être désormais au-dessus de mon courage, que je serais patient, résigné en tous les temps et jusqu'au dernier jour..... et je ne demandais à Dieu, en levant les yeux vers la tribune grillée où se trouvait Confalonieri, que de m'accorder la grâce de pouvoir encore lui consacrer mes soins.

Mes regards étant tombés ensuite sur le pauvre colonel Moretti, qui, toujours seul comme moi, se trouvait à l'autre extrémité de la chapelle, il me prit au cœur une telle pitié en le voyant si faible, si décharné, que je me précipitai vers lui au moment de quitter l'église, que je lui pris la main malgré la présence des gardiens, en lui disant : « Pourquoi faut-il que nous ne soyons pas ensemble ! —Ce serait trop de bonheur, » me répondit-il. Puis nous nous séparâmes, hélas! pour ne plus nous revoir en ce monde, car lui aussi devait mourir sur la terre étrangère !

IX.

—Vous allez me suivre, me dit à quelques jours de là le sous-directeur Wergrat.

— Le gouverneur a donc enfin fait droit à ma requête, lui demandai-je, et je vais être mis dans une prison moins obscure?

— Mieux que cela..... me répondit-il d'un air de mystère; mais suivez-moi, vous le verrez.

L'espoir vit tant au cœur du prisonnier que ma pensée alla jusqu'à la liberté..... Mais ce ne fut qu'un éclair qui se dissipa dès que j'eus passé le seuil du guichet et que nous eûmes fait quelques pas dans la galerie. « Si du moins, me disais-je, je me trouvais dans ma nouvelle cellule avec l'un de

nos compagnons.....» Et nous allions toujours, laissant de côté plusieurs cachots que je présumais être vides. Alors la bienfaisante pensée que je pouvais être réuni à Confalonieri me vint dans l'âme; mais je rejetai bientôt cet espoir, l'évêque de Cattaro ne m'avait-il pas dit que l'Empereur se repentait de nous avoir mis ensemble! quelle apparence alors qu'il pût avoir changé d'opinion.

Cependant nous continuions à marcher dans le corridor; les portes des prisons de Pallavicini, Borsieri, Castillia étaient déjà derrière nous; il n'en restait plus qu'une..... celle de Frédéric..... Dieu! qui avez eu pitié de moi, quelle fut mon émotion, quelle fut ma joie quand cette dernière porte s'ouvrit et que le sous-directeur me dit : « Vous allez être avec votre ancien compagnon...» J'entrai précipitamment, je cherchai mon ami si cher... la prison était vide... Cruellement désappointé, je me retournai vers mon introducteur pour lui reprocher cette inconcevable mystification, mais il me prévint en m'annonçant que mon ami était en ce moment près de l'ecclésiastique.

Après quelques minutes d'une pénible attente, j'entendis dans la galerie des pas précipités, un bruit de chaînes..... la porte s'ouvrit bientôt et je me trouvai dans les bras de mon pauvre Frédéric, dont l'attendrissement était égal au mien, dont la joie de notre réunion était telle qu'il ne pouvait pas plus que moi s'exprimer par des mots.

— Quel bonheur inespéré! lui dis-je enfin, de

me retrouver près de toi! quelle compensation aux tourmens du passé et quel secours pour ceux qui nous attendent encore dans l'avenir!

—La plus grande consolation, me répondit mon ami, que je pusse espérer à Spielberg, était sans doute d'être réuni à toi, mais que j'étais loin de penser qu'elle me serait accordée!... car j'avais espéré, je comptais sur ta liberté, mon Alexandre, et ce n'est qu'en ce moment que je renonce à une croyance qui m'était si chère!... Pauvre infortuné! Dieu seul sait maintenant quand les portes du Spielberg s'ouvriront pour toi!...

— Laissons faire, lui dis-je, à celui qui peut tout, et au temps, ce grand maître. Pensons qu'on aurait pu nous tenir séparés, et bénissons le jour qui nous donne un bonheur que nous n'aurions pas osé espérer il y a une heure encore!... Que de mois se sont écoulés depuis que je ne t'ai vu, mon Frédéric! que d'inquiétudes m'ont torturé pour toi!... ta santé, ce projet de fuite!.....

—Auquel j'ai renoncé pour ne compromettre personne, se hâta-t-il de répondre.

Et il me conta en peu de mots comment sa conscience lui avait fait un devoir d'abandonner cette dernière ancre de salut.....

— Ainsi donc, ajoutai-je, aucune nouvelle d'Italie, de ta famille, de ta Thérèse?

—Aucune, reprit-il avec tristesse, et, selon toute apparence, la présence du vigilant sous-directeur

me condamne à n'en recevoir jamais! Hélas! je comptais sur toi, si tu avais été délivré, pour instruire ma pauvre Thérèse de tout ce qui me concerne; mais ce bonheur ne m'était pas réservé, il faut bien se soumettre à sa destinée!..... Parle-moi maintenant de tout ce que tu as éprouvé depuis notre douloureuse séparation.

Je lui fis part de ma contrainte, de mes douleurs, de ma patience, de mes ennuis pendant les tristes et longues journées passées près de S***; je lui contai tout ce que j'avais fait pour l'adoucir, pour lui ôter l'idée de me nuire; je lui parlai de la conduite de don Stephano, évêque de Cattaro, auquel nous devions tous les maux qui nous accablaient; puis je terminai mon récit en lui disant : « Oui, j'ai bien souffert, mon Frédéric, mais la consolation de ne plus te quitter adoucit toutes mes blessures. »

Nous nous entretînmes ensuite de nos compagnons d'infortune et des tristes effets de la captivité sur leur santé, de plus en plus délabrée; nous plaignîmes le pauvre Maroncelli, dont la jambe commençait à donner de graves inquiétudes, et notre Pellico, qui souffrait plus encore des douleurs de son ami que s'il en eût été atteint lui-même. La faiblesse de mes yeux fut aussi un sujet d'affliction et une preuve que chacun de nous était appelé à payer le tribut au *carcere duro*..... tribut qui devait aller pour tous jusqu'à l'extinction totale des forces physiques et morales, jusqu'à la mort même si notre détention se prolongeait plusieurs années

encore !... « Ce résultat est malheureusement inévitable, dis-je à Confalonieri, mais aussi longtemps que je pourrai t'entendre et t'exprimer les sentimens de mon cœur, je ne serai point parvenu au dernier degré du malheur. »

Nous avions, après une si longue séparation, tant de pensées intimes à nous communiquer que les premières journées ne suffisaient point à nos fraternels entretiens. Après nous être communiqué nos conjectures, nos alarmes, lui sur son infortunée Thérèse, moi sur mon vieux père, dont l'évêque de Cattaro m'avait annoncé la maladie grave, nous revînmes à nos croyances religieuses, qui avaient si longtemps donné lieu à nos méditations, à nos réciproques épanchemens..... « Oui, mon ami, dis-je en achevant de lui ouvrir mon cœur sur toutes les angoisses que j'avais éprouvées depuis notre séparation ; oui, toutes mes incertitudes, toutes mes répugnances se sont évanouies devant la vérité dès qu'il m'a été démontré que les Écritures étaient une révélation de la Divinité ; alors j'ai baissé la tête et j'ai cru sans difficulté comme sans arrière-pensée.

» La prédestination et le péché originel, qui avaient si longtemps révolté ma raison et ma justice, je les ai acceptés comme un fait inexplicable sans doute dans sa cause première, mais réel, mais indispensable à la solution du problème incompréhensible de la nature déchue de l'homme, si étrangement mêlée de grandeur et de faiblesse ; il en a

été de même et plus facilement encore pour les autres mystères.

» Quant à la terrible sentence que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu et qu'il n'est point de salut hors de l'Église..... sentence contre laquelle j'avais protesté pendant un si grand nombre d'années, m'écriant avec les philosophes, les déistes, avec les cœurs sensibles et les esprits légers qu'un semblable anathème était non-seulement absurde mais contraire à toutes les idées que nous avions de la bonté, de la justice de Dieu, qui ne peut vouloir l'éternel malheur de ceux qui n'ont pas connu sa loi révélée, il a bien fallu pourtant que j'en reconnusse la sagesse et l'équité, parce qu'une fois admis que le Tout-Puissant a parlé et que la vérité existe, on doit proclamer et soutenir, pour être cohérent avec ses principes et ses convictions, que cette vérité est une et que tout ce qui est en dehors d'elle n'est qu'erreur et mensonge, m'en remettant du reste, comme saint Augustin, à la miséricorde divine et espérant comme lui que nul ne sera condamné que parce qu'il n'aura point profité de ce qu'il a su pour mériter d'en savoir davantage.

» De l'exclusivité et de l'unité en matière de foi, répétons-le cependant, dépend la stabilité de l'existence de la religion elle-même, dont le divin édifice croulerait bientôt si sa base, telle qu'un roc inébranlable, ne résistait pas aux flots toujours agités, toujours grondans de l'inconstance, de l'orgueil et des aberrations de l'esprit humain. De là en-

core la nécessité à mes yeux d'admettre l'autorité de l'Église catholique comme interprète infaillible des livres saints, comme guide absolu en matière de dogmes et de cultes, parce que Jésus-Christ l'a instituée telle, parce que je me suis convaincu par ma propre expérience et par tout ce qui est arrivé aux protestans que la liberté d'examen et d'interprétation, appliquée à la loi révélée, ne peut conduire qu'à la confusion et au relâchement des croyances, ainsi qu'au scepticisme et à l'incrédulité.

» Voilà, mon ami, ma profession de foi : je suis catholique de raisonnement et de cœur, avec la certitude que le catholicisme, comme centre et foyer de toutes les vérités, loin de redouter le progrès des lumières, loin d'être en opposition avec les idées libérales, ne peut au contraire, quand on en comprend bien l'esprit, que favoriser le développement de la civilisation et celui des sages libertés. Ce point, un des plus importans et des plus difficiles à mes yeux du problème religieux, étant une fois résolu, il ne pouvait me rester d'autre désir que de voir cette conviction intellectuelle devenir par la grâce de Dieu une croyance de cœur, une croyance efficace... C'est ce que je demande chaque jour à celui d'où vient la foi et l'amour, me promettant, si jamais la liberté m'était rendue par sa miséricorde, de dire et répéter dans la persuasion de mon âme à ceux qui faute d'études ou de réflexions ignorent et nient les vérités de la religion catholique : « Au nom de la raison et de votre sa-

lui, ne vous reposez pas avec tant d'assurance dans votre superficielle incrédulité..... car j'étais comme vous, croyant savoir et sachant peu ou rien..... tranchant *ex professo* les questions religieuses les plus graves et les plus abstraites sans les avoir examinées, regardant en pitié les cœurs simples et les esprits droits qui mettent toute leur science à bien connaître les livres saints, leur pieuse ambition, leur bonheur, à bien en pratiquer les divins préceptes...... Ah! prenez-les, je vous en conjure, ces livres révérés; lisez-les, méditez-les, et si vous ne fermez pas volontairement les yeux à la lumière, si vous persistez jusqu'au bout dans votre impartiale recherche, je vous assure, moi dont le témoignage ne saurait vous être suspect, puisque je n'ai pas faibli dans le malheur et que je n'ai cédé après de longues années qu'à l'évidence, je vous assure, dis-je, que vous arriverez à reconnaître, comme tous ceux qui ont été de bonne foi dans ces importantes études, qu'il n'y a rien de plus juste et de plus vrai que cette maxime de Bacon : « *Un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène.* »

Ce que je disais à Confalonieri, ce que je promettais à Dieu au temps de la captivité, je l'ai tenu aux jours de la délivrance, et c'est avec plus de conviction que jamais que je viens aujourd'hui, après quelques années de profondes et consciencieuses études faites au sein du bonheur et dans l'abondance des documens et des livres, que je

viens, en bénissant Dieu, témoigner encore qu'il n'y a de vérité, de stabilité et de certitude que dans la religion catholique.

— Je n'ai jamais douté, reprit Confalonieri après m'avoir écouté avec une profonde attention, que tu arriverais à cette inévitable conclusion où ton âme peut trouver la paix et la consolation; je suis heureux de penser que les pieuses conférences que nous continuerons à avoir avec le digne Wrba achèveront de te confirmer de plus en plus dans cette salutaire croyance, la seule qui peut satisfaire à la fois l'esprit, la raison et le cœur. Puissions-nous conserver longtemps cet excellent ecclésiastique, dont nous avons déjà reçu tant de preuves d'intérêt et de véritable charité! Sa perte serait douloureuse, irréparable..... c'est pour cela que je la crains..... Mais chaque jour suffit à sa peine, jouissons donc alors du bien présent que Dieu nous donne, remettant en ses mains notre triste avenir.

—Oui, repris-je à mon tour, jouissons du bonheur d'être ensemble, c'est là le point essentiel, la base de notre courage, de notre résignation..... que le reste se dispose ensuite selon que la Providence en ordonnera.

Le jour qui suivit ma réunion avec Confalonieri étant un dimanche, j'eus la joie, si l'on peut appeler joie ce que le cœur éprouve dans un pareil moment, de revoir, d'embrasser encore, en allant à la messe, Castillia, Borsieri, Pallavicini. Qu'ils me parurent amaigris depuis que je les avais

quittés!..... Combien je voyais mieux encore avec quelle rapidité la prison les avait fait passer sans transition de la fraîcheur de la jeunesse à la faiblesse et aux rides de la vieillesse!..... Pauvres amis! quels témoignages d'intérêt ne me donnèrent-ils pas et qu'il m'était consolant de les entendre parler de leurs souffrances et des tristesses de la captivité avec ce calme, cette résignation, cette fortitude que la religion et la générosité des caractères peuvent seules inspirer et soutenir dans une si longue épreuve!... L'impression douloureuse que j'avais ressentie à leur aspect s'en adoucit; déjà même la confiance et l'espoir étaient rentrés dans mon cœur quand la vue de notre infortuné Pellico, plus pâle, plus faible qu'il ne le fut jamais, vint de nouveau plonger mon âme dans l'affliction et le découragement... Pauvre Silvio! que sa douce figure était mélancolique et qu'on y voyait bien, hélas! les pénibles traces des inquiétudes causées par l'état alarmant de son cher Maroncelli, qui ne pouvait malgré tous ses efforts se traîner jusqu'à l'église, tant sa jambe le faisait souffrir.

— Je crains bien, me dit Borsieri avec l'accent d'une profonde tristesse, que mon bien-aimé Silvio ne succombe à cette nouvelle épreuve!..... sa vie ne tient plus qu'à un fil, et ce fil sera brisé sans aucun doute si Maroncelli lui est enlevé!... Voilà pourtant comme nous finirons tous! un peu plus tôt, un peu plus tard, nous paierons le tribut de mort à cette inexorable captivité.

— *Così sarà* (oui, cela sera ainsi), répondîmes-nous en nous agenouillant pour entendre la messe, que le capucin venait de commencer. En sortant de l'église, au moment même où, sentant plus que jamais le besoin d'épancher nos tristesses, nous allions nous dire encore de ces mots du cœur qui soulagent et raniment, il nous fallut regagner en silence nos prisons pour ne pas enfreindre les ordres du sous-directeur Wergrat, que nous n'avions pas aperçu en nous rendant à la chapelle, mais dont la surveillance ne fut que plus active au retour, afin de réparer sans doute le mal qu'avait pu causer son absence involontaire. Depuis lors, toujours suivis, toujours observés par cet infatigable Argus, nous dûmes chaque dimanche marcher à distance les uns des autres, sans pouvoir échanger quelques paroles, et nous perdîmes ainsi par cette nouvelle rigueur un de nos plus chers soulagemens.

Une autre consolation, la plus douce, la plus salutaire de toutes celles que Dieu nous avait accordées, devait encore nous être ravie!... Le bon, le charitable Wrba, dont les pieux entretiens étaient pour nous une source inépuisable d'instructions et d'encouragemens, fut remplacé par un autre prêtre appelé Ziack, choisi par don Stephano, qui l'avait fait venir de Brünn à Vienne pour étudier l'italien, et qu'on nous renvoyait, après quelques mois de séjour à l'institut sublime, comme confesseur ordinaire.

Je n'essaierai pas de peindre la douleur qui me saisit au cœur en apprenant que je devais renoncer aux bienfaisantes conférences, aux évangéliques leçons de ce digne Wrba... mais je dirai que mes larmes coulaient avec tant d'abondance au moment de me séparer de lui que je me jetai dans ses bras sans pouvoir articuler une parole, l'embrassant, le serrant sur mon sein, comme si j'eusse perdu en lui l'ange consolateur d'où me venaient la lumière et la foi!

— Consolez-vous, consolez-vous, me disait-il avec bonté; le père Ziack est un respectable ecclésiastique dont vous serez parfaitement content; vous pourrez continuer avec lui vos instructions religieuses, car il est fort érudit et plein de zèle.

Mais je pleurais toujours, sachant bien qu'on ne retrouve pas deux fois une âme aussi tendre, aussi candide, aussi animée de l'amour du prochain et de l'amour de Dieu que l'était celle de notre tant regretté Wrba....... Ah! c'est qu'il était impossible d'être plus tolérant, meilleur que ce digne serviteur de Jésus-Christ! Ses persuasives paroles, pleines d'onction et de vérité, ne manquaient jamais d'aller à notre cœur et d'en adoucir les afflictions. Toujours guidé par la compassion et l'indulgence, il savait nous plaindre et nous encourager, parce qu'il comprenait toutes les misères de notre sort, tous nos regrets du monde, toutes nos larmes, et qu'il ne demandait pas, comme don Stephano, que nous fissions abstraction de nos plus chères affec-

—De ma sœur, monsieur!... Ah! donnez, donnez, que je la voie, que je la lise!...

— Non pas... je ne puis la remettre entre vos mains, je dois seulement vous en faire la lecture.

— J'écoute, monsieur; commencez, de grâce.

Et en parlant ainsi je m'agitais sur ma chaise, je me levais pour apercevoir les caractères de celle qui, j'en étais certain, n'avait pas laissé passer un jour sans travailler à ma délivrance.

Le directeur de police, auprès duquel vinrent se placer deux autres personnages que j'avais à peine entrevus en entrant, se mit enfin à lire..... mais avec quelle lenteur! quel accent, mon Dieu!..... et comment dire l'excès de mon impatience, de mon anxiété en apprenant ainsi mot par mot que mon pauvre père se trouvant gravement malade, ma famille, par simple mesure de prudence, avait jugé convenable de s'adresser à l'Empereur lui-même pour obtenir que je pusse donner une procuration générale, nécessaire et valable en France, où je n'étais pas mort civilement.

— Ah! monsieur, m'écriai-je en interrompant le directeur, mon père n'existe plus..... j'en suis certain.....

— Non, non, rassurez-vous, ce n'est là qu'une précaution; pour vous calmer, venez ici près de moi, vous lirez vous-même.

Je m'élançai vers lui, je jetai les yeux sur la lettre, mais l'abondance de mes larmes m'empêcha de distinguer un seul mot.

— Tenez, prenez, reprit le directeur, qui eut pitié de mon émotion.

— Merci! ah! mille fois merci, monsieur!...

Et je portai à mes lèvres ce signe de vie, le premier qui me fût parvenu depuis près de cinq ans...

—Mon pauvre père, disais-je à chaque ligne, il est bien mal... bien mal et je ne le verrai plus! Ma sœur, s'il en était autrement, m'aurait épargné cette poignante inquiétude...,. Ah! monsieur le directeur, après tant d'années d'une mystérieuse captivité, ce sont de tristes nouvelles que celles qui vous préparent à la mort d'un père,...,. Qui sait même s'il n'y a pas quelque autre lettre confidentielle!

— Nullement, je vous l'assure, il n'y a que ce modèle de procuration, que vous allez copier et que M. le bourgmestre et M. le conseiller certifieront. Voilà de l'encre et du papier.

Il fallut donc, quelle que fût mon agitation, transcrire immédiatement la procuration, par laquelle je donnai mes pouvoirs au général Eugène Merlin, dont j'avais été l'aide-de-camp. Ce choix était selon mon cœur, et je me préparais à l'exprimer dans des instructions particulières que je demandais la permission d'ajouter à la procuration, lorsque le directeur de la police, qui suivait attentivement par-dessus mon épaule chaque mot que je traçais sur le papier, m'arrêta en m'obsérvant que je devais strictement me limiter à ce qui se rapportait à mes affaires: «C'est la volonté de sa majesté,» ajouta-t-il.

Je m'abstins donc de toute expression amicale,

regrettant profondément de ne pouvoir parler de ma reconnaissance à celui qui ne cessa jamais de me donner les preuves les plus touchantes d'une généreuse amitié.

— Ne puis-je au moins adresser quelques lignes à ma sœur? demandai-je au directeur.

— Non, non, je n'ai pas d'ordre.

— Quoi! pas un mot?

— Pas un seul. Maintenant que vous avez fini de copier la procuration, vous pouvez vous retirer.

Après avoir tristement salué le directeur et les autres personnes, je regagnai ma prison le cœur rempli d'inquiétude sur mon père et pourtant quelque peu consolé d'avoir pu lire une lettre de ma sœur. Confalonieri prit part à cette nouvelle douleur, me plaignit, m'encouragea en me disant que mon père n'était peut-être pas aussi malade que ma sœur me l'annonçait.

— Elle a pu exagérer le mal, me dit-il, pour que sa lettre te parvînt, et en cela tu es plus heureux que nous tous, qui n'avons pas reçu la moindre nouvelle de nos familles depuis notre départ de Milan. Cette procuration est d'ailleurs une preuve que l'Empereur n'a pas l'intention de te garder ici toujours, car autrement à quoi servirait-elle? Reprends donc courage, tu es destiné à de beaux jours encore dans la vie! Plût à Dieu que je fusse aussi rassuré sur le sort de Pellico et surtout de Maroncelli : ce mal de genou qui s'aggrave chaque jour me fait trembler pour la perte de sa jambe, peut-

être même pour celle de son existence!.....

Alarmé de les savoir malades à ce point, je fis si bien que j'obtins de Caliban ce qu'il fallait pour écrire à nos infortunés amis. Leur réponse n'était pas de nature à nous rassurer. Le genou se gonflait chaque jour davantage, la jambe ne pouvait plus se plier, le pauvre malade maigrissait, se décomposait et s'affligeait malgré tout son courage. Pellico lui-même n'était guère mieux que le malheureux Maroncelli, disait ce triste bulletin, où l'amitié avait su néanmoins trouver pour moi quelques paroles de consolations et d'espérance.

Quoique nos santés ne fussent pas aussi déplorables que celles de Silvio et de son infortuné compagnon, nous commencions cependant à ne plus être un jour sans souffrir : Confalonieri, de plus en plus faible, éprouvait au cœur et dans toutes les articulations des douleurs vives et aiguës qui le forçaient à garder le lit des journées entières, tandis que l'abaissement de ma vue et les souffrances que j'éprouvais aux yeux, en m'alarmant davantage, amenaient avec elles l'horrible pressentiment que je pouvais bientôt les perdre entièrement..... En peu de temps cette pensée devint la cause continuelle de mes inquiétudes et de mes tristesses. Pour me sauver d'un tel malheur, je renonçai à écrire sur les murs et j'eus recours au médecin de Spielberg, ainsi qu'au gouverneur de la Moravie, pour obtenir une consultation des hommes de l'art attachés à son gouvernement. Les deux docteurs

vinrent en effet, prescrivirent cataplasmes, saignées, tisanes, me promettant que tout irait au mieux si je suivais strictement leurs ordonnances. J'y fus exact, mais je n'en éprouvai aucun soulagement; le seul avantage que je retirai de leur consultation se réduisit à une visière verte qui me fut accordée d'après leur ordre et que je ne cessai pas de porter depuis lors.

Ce fut à peu près à la même époque que l'on obtint pour nous à Vienne la permission de percer une porte dans le mur qui nous séparait de la prison voisine. Nous eûmes alors la satisfaction de pouvoir, tout en restant ensemble, prendre l'air à la lucarne, reposer, dormir chacun séparément. Il faut avoir vécu des années deux à deux dans un étroit cachot pour apprécier le bien-être que l'on peut éprouver en se trouvant tout à coup maître de quelques pieds de terrain.

Je voulus, pour dompter les ennuis qui dominaient mon âme, reprendre de mémoire quelques-uns de mes argumens favoris de tragédies et de drames; j'y travaillai avec persévérance, avec opiniâtreté; mais l'imagination était stérile, et tout ce que je retirai dans les premiers momens de cette pénible et ingrate occupation fut d'abréger les sombres et interminables journées d'hiver. Bientôt de violentes douleurs de tête, causées par la chaleur suffocante du poële mitoyen de l'un de nos gardiens, me forcèrent à suspendre toute occupation et me privèrent ainsi de ma dernière ressource.

C'était en vain que je suppliais chaque soir mon incommode voisin de ne pas m'étouffer la nuit; c'était aussi inutilement que je lui disais chaque matin en lui montrant mon visage et mes yeux enflammés : « Voyez, je ne puis dormir, j'ai la fièvre, vous me suffoquez; par pitié, ne faites pas tant de feu....... » Il me répondait : « Que voulez-vous, j'ai froid, moi..... Adressez-vous au commandant. »

Je le suppliai en effet d'ordonner qu'on établît une séparation en briques dans ce poële maudit.

— Je ne puis vous accorder votre demande, me répondit-il, bien que j'en conçoive la nécessité; mais il faut que je fasse mon rapport à son excellence le gouverneur.

— Quoi! pour une séparation en briques qui demanderait à peine deux heures de travail? repris-je avec étonnement.

— Eh! oui, sans doute.

— Mais cela peut durer des semaines et j'aurai le temps jusque-là de faire une maladie et de succomber, car je suis obligé pour ne pas suffoquer de tenir une partie de la nuit la lucarne ouverte par un froid de quinze à seize degrés : cela n'est pas tenable.

— Je suis de votre avis, me dit encore le commandant, je vous répète seulement que je ne puis qu'en référer au gouverneur.

Le rapport fut fait le même jour, mais son excellence trouvant la chose trop grave pour prendre de lui-même une décision, en écrivit à Vienne, d'où il ne vint de réponse que six semaines plus

tard. Jusque-là il me fallut attendre et passer sans sommeil des nuits entières dans des souffrances inouïes. Le rescrit impérial étant enfin arrivé, on pratiqua en deux ou trois heures la légère cloison de briques et je fus alors délivré des maux de mon étuve et de mes douloureuses insomnies.

L'espoir que j'avais d'abord conçu de pouvoir désormais continuer avec fruit mes poétiques travaux ne se réalisa pas ; j'avais bien reconquis le sommeil, ma tête était plus libre, mais les facultés intellectuelles demeuraient inertes, quelque effort que je fisse pour les ranimer. N'osant communiquer à mon pauvre Frédéric les langueurs et les ennuis de mon âme dans la crainte d'augmenter ses afflictions, il m'arrivait souvent de rester des heures et des jours entiers dans une complète inaction d'esprit et de corps, accablé que j'étais sous le poids de ces maux, dont la prière et la confiance en Dieu ne pouvaient pas toujours adoucir la croissante amertume.

C'est l'un de ces jours de douleurs, hélas! si répétés, que je viens rappeler ici dans des vers où j'essayai d'en retracer l'image quand le printemps eut rendu un peu de vie à tout mon être.

JOURNÉE D'HIVER DANS LES CACHOTS DE SPIELBERG.

C'était un jour d'hiver, un jour de Moravie....,
Dont la lumière pâle, incertaine et sans vie

Teignait sans l'éclairer mon obscure prison
D'un faible crépuscule... Et le seul horizon
Qu'à travers les barreaux pût découvrir ma vue
Était dans le lointain un lambeau d'une nue
Qui s'étendait au ciel comme un drap de cercueil;
Et tout dans la nature était mort..... Et son deuil
En redoublant celui de ma triste demeure,
M'accablait tellement que l'heure suivait l'heure
Sans qu'une seule idée, un souffle, un mouvement,
Vînt de la vie en moi trahir le sentiment;
Et l'âme sous ce poids, languissante, oppressée,
Voulait pour s'y soustraire évoquer la pensée
Du néant où l'ennui semblait l'ensevelir.....
Mais l'appel était vain..... Que pouvait-il jaillir
D'un cœur et d'un esprit par des ans d'esclavage
Hélas! si desséchés!... Aussi pas une image,
Pas un frais souvenir n'en sortait.... ou parfois
Si quelques doux tableaux des scènes d'autrefois,
Quelque bonheur d'enfance ou quelque trait d'histoire
Se montraient par momens aux champs de la mémoire,
Ils y venaient flotter si ternes, si confus,
Que l'âme, renonçant aux efforts superflus
De puiser un peu d'eau dans une source aride,
Les laissait de nouveau retomber dans le vide
Où rien depuis longtemps ne pouvait se former;
Puis lasse d'un travail qui sans la ranimer
Au lieu de l'adoucir aigrissait sa souffrance,
Elle se replongeait dans sa morne indolence,
Comme le voyageur que le froid a saisi,

Et dont le sang déjà dans les veines transi
Remonte vers le cœur qui lentement palpite,
Quelques instans encore, se débat et s'agite
Pour vaincre sa torpeur par un dernier effort,
Mais qui cédant enfin à ce sommeil de mort,
Qu'il préfère aux tourmens d'une lutte inutile,
Retombe, clot les yeux et puis reste immobile.....
. . . .
. . . .
Et je demeurai là, perdu le long du jour
Dans un vague, un sommeil qu'éprouve tour à tour
Celui qui comme moi dans sa tête affaissée
Sous la nuit du cachot sent mourir sa pensée
Et dans son cœur flétri s'évanouir l'espoir.....

Et mes yeux par instans s'ouvraient.... non pour y voir,
Quels objets désormais auraient pu les distraire!
Mais d'un regard éteint, mourant, involontaire,
Ils erraient sur des murs dont l'unique ornement
Étaient de lourds anneaux, des chaînes qui souvent
Après un long supplice avaient cédé leur proie
Aux lieux où vont finir et les pleurs et la joie.....
Et malgré l'habitude, à l'aspect de ces fers
Qui, rappelant les mots écrits sur les enfers,
Disaient : « Ici l'espoir meurt pour ne plus renaître..... »
Je ne sais quel frisson s'emparant de mon être
Faisait que par instinct je soulevais les yeux
Vers le dernier appui..... ce ciel, point lumineux,

D'où descendait encor dans la nuit de mon âme
Un jour consolateur dont le divin dictame
Me donnait pour un temps la force de souffrir !
Cette fois vainement j'y voulus recourir.....
Le firmament voilé par un sombre nuage
N'était plus à mes yeux qu'un funeste présage,
Un indice que Dieu se retirait de moi.....
Et dans mon cœur alors on eût dit que la foi
S'était évanouie en perdant la lumière;
Et que doutant de Dieu j'eusse aimé que la terre,
Pour mieux sympathiser avec mon désespoir,
Demeurât pour jamais dans les ombres du soir.
J'avais besoin du vide et d'une nuit profonde;
Mon âme en s'y plongeant désirait que le monde
Pût cesser..... et sentit un secret déplaisir
Quand le voile du ciel, au lieu de s'épaissir,
S'entr'ouvrit sous le vent qui se faisait entendre,
Et que du haut des airs commença de descendre
La neige qui tombait en légers tourbillons.
J'en regardais voler tous les pâles flocons,
Je les voyais glisser, flotter de place en place,
Se suivre, se mêler, se fondre dans l'espace,
S'y mouvoir en tous sens et partout s'y montrer,
Sans pourtant le remplir et sans le colorer.

C'était un blanc chaos s'agitant en silence
Que mes yeux contemplaient sans que l'intelligence
De la moindre étincelle animât mon regard.....
Et puis, soit volonté, soit l'effet du hasard,

Je comparai bientôt tous ces flottans atômes
A ces vagues pensers, ces songes, ces fantômes
D'un esprit affaibli qui ne peut que rêver.....
L'image était funeste et j'aurais dû trouver
Un surcroît de douleurs dans son exactitude.....
Et pourtant je me fis une bizarre étude
De m'en représenter jusqu'au moindre rapport;
Je me complaisais même à penser que le sort,
Après m'avoir réduit à cet état d'outrage,
Me permettait au moins de juger le ravage
Que sur ma pauvre tête il avait exercé.
Bientôt, disais-je enfin, bientôt j'aurai cessé
D'avoir le sentiment de ma propre faiblesse :
Alors plus de combats, de poignante tristesse,
Plus de lente agonie et de déchirement.....
Tombée... et pour jamais dans l'engourdissement,
Mon âme enfin, mon âme insensible et glacée,
Exemple des tourmens que cause la pensée,
Dormira... comme dort en ces rudes climats
Cette terre gelée... à l'abri des frimas.
Que ma raison déjà n'est-elle anéantie!
Que ne suis-je semblable aux brutes, que j'envie!
Comme elles impassibles, insouciant, heureux!...
Voilà mon seul espoir et mes uniques vœux!...
Exauce-les, mon Dieu, pour prix de tant de peine!
Et je croyais prier..... Et mes lèvres à peine
Avaient en frémissant exprimé ce désir
Que soudain dans les airs j'entendis retentir
Une clameur lugubre à qui croit au présage.....

Et je vis s'avancer comme un épais nuage
Des corbeaux qui d'un vol monotone et pesant
Toujours, toujours plus près, venaient en croassant
Planer et tournoyer vis-à-vis l'embrasure
D'où me venait le jour..... Comment dans cet augure,
Dans ces funèbres voix n'aurais-je pas connu
Que j'étais exaucé..... que j'avais obtenu
La réponse du ciel à ma triste demande.....
Et que dans son courroux, recevant mon offrande,
Dieu m'avait retiré par un cruel bienfait
Le don de la raison que mon cœur reniait!

. . . .

. . . .

Cette triste peinture de nos mortelles journées d'hiver est fidèle sans doute, mais qu'elle est encore loin, grand Dieu! de donner une idée juste des désolations de mon âme dans ces jours d'abattement et de torpeur intellectuelle! et quelle pitié ne ressentirait-on pas pour les prisonniers de Spielberg si je pouvais analyser et montrer une à une les souffrances morales et physiques qu'ils eurent à supporter dans les dernières années de leur captivité! car les rigueurs n'allaient qu'en augmentant, tandis que les forces de l'esprit comme celles du corps déclinaient rapidement et en raison même de la durée d'une détention sans exemple par son inexorabilité.

Aussi, soit détachement des choses de ce monde,

soit faiblesse de tête, me sentais-je, à mon grand désespoir, chaque jour plus incapable de résister longtemps encore à ce régime destructeur. Et c'est en passant tour à tour de l'horrible crainte de perdre la vue à celle peut-être plus accablante encore de l'anéantissement de mes facultés mentales que s'écoulèrent les semaines et les premiers mois de l'hiver de 1828 à 1829, jusqu'au jour où le directeur de la police, qui ne manquait jamais de nous faire chaque mois et plutôt deux fois qu'une ses vexatoires perquisitions, me fit appeler dans la chancellerie.

Les mêmes personnages assistant à la dernière entrevue se trouvaient encore près de lui ; des papiers étaient sur la table et quelques feuilles écrites dans ses mains.

— Je dois vous donner communication d'une seconde lettre de Mme votre sœur et de votre fondé de pouvoirs, me dit-il sans autre préambule... C'est une faveur extrême de sa majesté.

Puis il me fit signe d'écouter :

« Soumets-toi, mon ami, aux décrets de la Pro-
» vidence; accepte avec résignation l'irréparable
» malheur qu'elle a voulu ajouter à tant d'autres!...
» Ton pauvre père a succombé à la maladie si lon-
» gue et si cruelle..... »

En entendant ces tristes paroles, je me couvris la figure de mes deux mains en poussant un profond gémissement..... Le directeur de police continuait sa lecture, mais je ne l'entendais plus..... La fatale

nouvelle m'avait si cruellement frappé au cœur que je restai pendant plusieurs minutes oppressé, anéanti, sans pouvoir ni reprendre haleine, ni ni pleurer, ni me plaindre..... jusqu'à ce que les larmes jaillissant enfin de mes yeux, je m'écriai : « Mon père!..... mon pauvre père!..... »

— Voulez-vous écouter le reste de la lettre? reprit le directeur, nous ne pouvons rester longtemps ici.

— Accordez-moi quelques instans, monsieur, lui dis-je en m'efforçant d'étouffer mes sanglots..... La nouvelle que je viens de recevoir est si funeste!...

— Assurément; mais votre père était vieux.

— Infortuné vieillard! sans doute il appelait son fils à sa dernière heure, et son fils n'était pas là pour lui fermer les yeux!.....

— Écoutez donc ce que vous mande Mme votre sœur.

Et il continua la lecture de sa lettre.

Au moment où j'entendis ces mots : « Tu as été » jusqu'au moment suprême présent au cœur de » ton père..... « *Transmettez, ma fille, ma bénédiction à mon pauvre enfant* » furent ses dernières » paroles..... » je sentis un si poignant regret de n'avoir pu recueillir le dernier soupir de mon pauvre père que je serais tombé à genoux pour demander pardon à Dieu des chagrins que je lui avais causés si le directeur ne m'eût rappelé à moi en me disant à deux ou trois reprises :

— J'ai encore une autre lettre à vous lire dans

laquelle on vous demande une nouvelle procuration, la première n'étant pas en règle : désirez-vous l'entendre?

Je ne répondis pas, mais je relevai la tête comme pour m'assurer que tout ce que j'avais entendu était bien vrai... Puis j'étendis la main vers la lettre, déposée sur la table.

— Cela n'est pas permis, me dit le directeur.

Il consentit cependant à ce que je retinsse pendant quelques instans ces tristes feuilles, dont le liséré de deuil m'aurait seul prouvé que j'avais bien compris.

— Avez-vous fini? reprit bientôt le strict directeur.

— Encore quelques secondes, monsieur..... La perte d'un père est cruelle dans toutes les positions de la vie, mais ici!.....

— Sans doute, c'est triste, bien triste.....

Et les deux personnages, muets jusque là, répétèrent après lui en allemand :

— *Ia, ia, das ist sehr traurig* (oui, oui, cela est bien triste).

— Nous allons maintenant nous occuper de la procuration que demande Mme votre sœur.

— Je suis prêt, monsieur, répondis-je en essuyant mes larmes ; dictez, je vais écrire.

— Non, ce serait trop long : voilà le modèle, copiez-le.

Je pris la plume, j'écrivis sans comprendre un seul mot de ce que je copiais; seulement au mo-

ment de finir, je m'arrêtai à la pensée que ce serait probablement la dernière fois que j'aurais des nouvelles de ma famille.....

— Puis-je adresser une supplique à sa majesté, dis-je alors au directeur de police, pour qu'elle me permette de demander un compte-rendu de la succession de mon père à mon fondé de pouvoirs?

— Je n'ai pas d'ordre à cet égard; mais écrivez toujours, je remettrai votre demande au gouverneur, qui fera ce qu'il jugera convenable.

La requête fut faite.

— M'est-il accordé de répondre quelques mots à ma famille?

— Non. Maintenant que tout est terminé, rentrez dans votre prison.

Je sortis, et lorsque je fus arrivé près de Confalonieri, qui m'attendait avec anxiété, je ne pus que m'écrier en me jetant dans ses bras :

— Ton pauvre Alexandre n'a plus de père!.....

— Hélas! hélas! s'écria-t-il, le calice des douleurs est-il donc inépuisable pour nous?

XI.

Les soins et les consolations de l'amitié sont précieux et bien salutaires dans les circonstances ordinaires de la vie pour adoucir, en les partageant, les chagrins et les malheurs que Dieu nous envoie; mais combien ne le sont-ils pas davantage dans une prison, où nous sommes toujours en présence de notre douleur sans que rien puisse nous en distraire!..... Avec quelle ingénieuse bonté Confalonieri ne chercha-t-il pas à ramener dans mon cœur la résignation, qui m'avait abandonné!..... Comme il savait compatir à mes peines, comme il écoutait bien, sans jamais en paraître fatigué, toutes les plaintes, tous les tristes récits que m'inspiraient

le souvenir de mon père et le douloureux sentiment de son irréparable perte ! Jamais personne ne posséda mieux que cet ami si dévoué le don de soulager les affligés en s'identifiant à leur peine par de ces mots profondément sentis qui rendent les larmes moins amères en portant l'âme à de tendres épanchemens : en l'écoutant, je reprenais courage et je bénissais Dieu, dont la main sévère mais miséricordieuse m'avait toujours donné en faisant la blessure le baume qui devait en adoucir la douleur.

Je reçus aussi des preuves du plus touchant intérêt de mes autres compagnons d'infortunes. Borsieri et Castillia, qui tremblaient tous deux de ne plus revoir leurs pères, déjà fort avancés en âge, sympathisèrent vivement à mes chagrins. Pellico, Maroncelli lui-même, malgré les atroces souffrances de sa jambe malade, s'efforcèrent également de me donner des consolations dans une de ces lettres dans lesquelles Pellico, laissant parler son âme, prouvait si bien que la religion et l'amitié sont deux biens inestimables qui encouragent et consolent les malheureux captifs jusque dans les plus terribles adversités.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis la nouvelle de la mort de mon père qu'enfin Confalonieri reçut, après tant d'années d'attente et d'inquiétudes, non pas une longue réponse, mais un signe de vie de ses amis!...,. Ce signe de vie, preuve chère et sacrée de leur actif dévouement, je l'aurais passé sous silence, comme tant d'autres traits de généro-

sité dont je fus le témoin et souvent le sujet, si ma conscience ne me faisait un devoir de rendre témoignage à la sublime abnégation de celui qui a des droits éternels à ma reconnaissance.

Quoiqu'il ne puisse y avoir d'inconvéniens à entrer dans des détails plus circonstanciés, je dois cependant me limiter à raconter que le gardien auquel le vieux Schiller avait confié nos secrets trouva moyen de nous dire un soir à travers la petite ouverture du guichet :

— *L'uomo è quà* (l'homme est ici), à Brünn, porteur d'une lettre qu'il m'a remise et que voici; il est prêt à favoriser votre fuite..... Je suis moi-même disposé à tenter l'entreprise et j'ai tout préparé pour exécuter l'évasion demain dans l'après-dînée. Donnez-moi donc votre réponse dès le matin.

Qui pourrait exprimer l'agitation qui s'empara de nous après cette annonce inespérée!... Confalonieri, plein d'une indicible émotion, s'empressa de lire la lettre, qui ne contenait que ces mots : « Choisi par vos amis exilés pour vous aider dans vos projets de fuite, je suis arrivé à Brünn muni de passeports bien en règle et d'une bonne voiture; j'attendrai le moment opportun; hâtez-vous cependant. J'apporte les habits nécessaires, un chapeau pliant, une redingote, etc., etc. Je les remettrai demain au gardien. Comptez sur moi comme sur vous-même. »

— Eh bien ! qu'en dis-tu? me demanda mon ami.

— Ce que j'en dis?..... c'est qu'il faut tomber à

genoux tous deux pour rendre grâce à Dieu d'une faveur si grande; c'est qu'il faut saisir avec empressement et sans hésiter ce moyen inespéré de salut! Songe, ô mon Frédéric, que tu vas rendre ta Thérèse à la vie!.....

— Ne sais-tu pas, reprit-il, que c'est là mon unique pensée, le seul but qui me rattache à l'existence!..... et ne vois-je pas ici, par quelques lignes tracées par l'un de mes plus chers amis, que la santé de ma Thérèse est gravement altérée, que ma présence pourrait seule la soulager!

— Eh bien, donc! m'écriai-je alors, il faut tenter avec assurance cette fuite, qui sauvera d'une mort certaine ton angélique femme et toi-même, car il n'en faut plus douter, ami, tant que l'Empereur existera, tu resteras à Spielberg pour y languir, pour y finir tes jours.

— Tout ce que tu me dis est vrai, me répondit Frédéric.

— Quoi! repris-je avec une sorte d'impatience, tu n'exultes pas de bonheur à l'idée que tu peux te soustraire dans vingt-quatre heures à cette affreuse destinée? aucun signe de joie ne se peint sur ta figure..... tu restes triste!..... Quelle est donc ta pensée, Frédéric?..... hésiterais-tu?

— Dans cette lettre il n'est question que d'un seul, et te laisser ici.....

— Me laisser ici!.... eh! qu'importe? Suis-je dans la même catégorie, dans la même position que

toi ? ai-je une femme adorable dont l'existence est attachée à ma liberté ?

— Par pitié, tais-toi, me dit Confalonieri, laisse-moi réfléchir..... dans quelques instans je t'appellerai.....

En disant ces mots il se retira dans sa prison en me recommandant de me coucher.

— N'oublie pas, repris-je encore, que c'est demain de grand matin qu'il faut donner ta réponse: notre homme sera au guichet; je vais de mon côté penser à tout ce qui est indispensable pour ta fuite, quoique nous en ayons tant de fois calculé toutes les chances. Quel bonheur que ta chaîne ne soit qu'à une jambe !..... ah ! le succès est immanquable..... Celui qui nous sert est adroit, entreprenant..... tout réussira..... Frédéric, je t'en conjure, que la pensée de Thérèse soit avec toi.

Quel que fût le besoin que j'eusse, dans un pareil moment, de marcher, de m'agiter dans mon cachot, je m'assis cependant sur les planches de mon lit pour ne pas troubler les réflexions de mon ami ; souvent je retenais ma respiration comme si j'eusse voulu écouter mieux et saisir plus rapidement la première parole qu'il prononcerait. La soirée s'avançait..... la nuit était obscure, profonde..... la pluie tombait par torrens, et le vent en s'engouffrant dans l'étroite embrasure de la lucarne en secouait si violemment le mince châssis que je m'attendais à chaque instant à ce que tout fût brisé.

« Pourvu que mon pauvre Frédéric n'ait pas demain cet effroyable temps, me disais-je... Il est si faible de santé! les routes seront mauvaises, le froid intense, les fatigues mortelles..... pourra-t-il les supporter?..... Oh! oui, mon Dieu! l'espoir de revoir sa Thérèse ranimera ses forces et vous ne l'abandonnerez pas! »

Le vent sifflait toujours, toujours plus fort, et quand les *werda?* (qui vive?) longs et retentissans des sentinelles du bastion venaient s'y mêler de quart d'heure en quart d'heure, je sentais un frémissement involontaire à l'idée des obstacles qu'une semblable surveillance opposait à tout projet de fuite.

Cependant j'avais entendu sonner onze heures, minuit..... puis une heure..... et Frédéric ne m'appelait pas, ne bougeait pas!..... S'était-il endormi, ou, trop faible pour supporter de telles émotions, était-il retombé dans un de ces évanouissemens qui m'avaient causé tant d'alarmes lors de notre voyage de Milan à Spielberg? Tremblant à cette idée pour une santé si chère, j'allais courir vers lui lorsque sa voix parvint jusqu'à moi.

En moins d'une seconde je fus près de lui:

— Qu'as-tu résolu? lui demandai-je avec anxiété.

— De rester à Spielberg.

— C'est impossible, m'écriai-je, c'est impossible!.....

— Cette résolution est irrévocable, s'empressa de me dire Confalonieri; je ne puis abandonner ici

mes compagnons de captivité à leur malheureux sort..... Je ne puis te laisser, mon Alexandre, seul, exposé au mécontentement de l'Empereur, qui ferait retomber sur toi toute sa colère..... ma conscience, mon honneur, me le défendent. Si j'avais pu te sauver avec moi, comme je l'espérais, je n'aurais pas hésité un seul instant, parce que l'amitié, le devoir, m'en auraient fait une loi... mais du moment où je suis seul à retrouver la liberté, je dois y renoncer : jamais Confalonieri ne profitera d'un bien qui pourrait être nuisible à ses frères d'infortune.

— Mais ne remplis-tu pas un devoir encore plus sacré en t'exposant à tout pour rejoindre ton infortunée Thérése?..... Crois-tu qu'il te sera facile de retrouver une semblable occasion ?..... C'est la dernière, Frédéric, songes-y bien..... Je t'en supplie, ami, je t'en supplie à genoux, reviens à une résolution plus sage..... Le sacrifice que tu nous fais avec une si admirable générosité ne profitera à aucun de nous..... que dis-je !..... nul doute au contraire que l'Empereur hâtera le moment de notre délivrance quand tu ne seras plus à Spielberg. Rien ne peut donc justifier ta déplorable résolution..... Veux-tu que je me dise chaque jour, à chaque heure de ma triste vie, que tu t'es condamné volontairement pour moi à une captivité perpétuelle? C'est un regret, une responsabilité que je te conjure, au nom de notre amitié, de ne pas faire peser sur mon cœur ! Oui, tu serais cruel en m'imposant un tel supplice.

C'est ainsi que je l'implorai longtemps en invoquant les noms les plus chers à son cœur, en mouillant ses mains de mes larmes pour le faire changer de détermination, mais il me disait seulement :

— Assez..... assez, mon Alexandre... je ne dois pas déserter mon poste : j'y veux mourir s'il le faut plutôt que de risquer d'aggraver votre sort à tous : c'est ma volonté, elle est immuable comme le devoir.

Je voulus insister encore, le convaincre d'exagération dans son dévouement, lui mettre sous les yeux sa pauvre Thérèse, mais il m'interrompit en s'écriant :

— Au nom du ciel, épargne-moi !... ne me force pas à remettre en question ce qui est irrévocablement décidé. Je n'ai déjà que trop éprouvé, pendant les heures qui viennent de s'écouler, tout ce qu'une semblable indécision a de torturant pour m'y exposer de nouveau : laisse-moi, mon Alexandre, j'ai besoin d'être seul.....

Puis il m'attira sur son cœur, et nous restâmes longtemps dans les bras l'un de l'autre sans prononcer un seul mot, mais sentant bien que nos âmes étaient plus que jamais fraternellement identifiées.

Le lendemain, Confalonieri fit savoir à celui qui était venu le chercher à travers tant de périls qu'il ne pouvait partir avec lui, et accomplit ainsi avec une adorable simplicité, dans le mystère d'un cachot où tout faisait présumer qu'il finirait ses jours,

le plus grand sacrifice qu'un homme d'honneur puisse faire à ses compagnons d'infortune.

Si j'ai parlé de cet admirable trait d'abnégation et de dévouement, c'est uniquement, je le répète, parce que je me croirais coupable d'ingratitude si je ne faisais connaître cette noble et généreuse action, demeurée sans cela dans l'oubli comme tant d'autres qu'il m'est interdit de divulguer.

Soit que la police eût conçu quelques soupçons, soit qu'il fût arrivé de nouvelles instructions de Vienne, nous nous vîmes peu de jours après exposés à une surveillance encore plus sévère : le nouveau commandant de Spielberg, qui avait succédé au capitaine Schmerskek, le sous-directeur Wergrat, eurent un redoublement de zèle et d'activité; le directeur de la police vint plus souvent inspecter nos cachots; les gardiens furent changés...... tout enfin nous prouva que nous devions être soumis sans relâche au fatal système d'oppression et d'isolement dont nous éprouvions déjà si cruellement les funestes effets.

Nos cœurs, on peut le croire, étaient donc bien abreuvés de tristesse et d'amertume !..... Les jours se traînaient péniblement, nos conversations étaient rares et languissantes, car l'espoir de l'avenir en était banni, et le passé laissait au cœur des regrets trop vifs pour que nous n'évitions pas de nous en entretenir. Le printemps de 1829 s'écoula pour nous comme si la terre n'eût pas revêtu sa ravissante parure, et les inquiétudes sérieuses que

nous commencions à concevoir non-seulement sur la jambe, mais sur l'existence de Maroncelli ne pouvaient que rendre l'été plus désolant encore..... Les souffrances que cet infortuné supportait depuis tant de mois avec un courage héroïque étaient intolérables et de nature à le conduire infailliblement au tombeau si l'on n'y apportait promptement les remèdes nécessaires ; mais que pouvait-on attendre des soins et de l'habileté des médecins de Spielberg? Ils traitèrent d'abord la chose légèrement et torturèrent ensuite le malade en employant les remèdes les plus douloureux pour lui sauver la jambe ; le mal n'en fit pas moins d'effrayans progrès..... bientôt il devint incurable et il ne resta plus que l'amputation pour arracher le pauvre infortuné à une mort certaine.

Pellico nous a dit dans ses admirables *Prisons* comment il fallut demander à Vienne l'autorisation de passer à cette urgente et indispensable amputation..... La permission demandée étant enfin venue, on transporta le malade dans une salle contiguë à notre prison. La veille de l'opération nous entendîmes la voix de Maroncelli, qui semblait nous faire ses adieux dans un chant tendre et mélancolique.

Le lendemain vers les dix heures, nous comprîmes au bruit que l'on faisait dans le corridor que le moment fatal était arrivé..... Ah! quelle angoisse cruelle nous éprouvions!.... que les minutes nous semblaient longues jusqu'à l'instant où le sous-

directeur, qui avait été présent à l'amputation, vint nous dire qu'elle était heureusement terminée.

Une heure après, au moment où nous nous rendions sur la plate-forme, nous aperçûmes dans un baquet laissé non loin de notre porte la jambe de l'infortuné Maroncelli..... Et détournant les yeux de cette horrible vue, nous nous dîmes avec un affreux serrement de cœur : « Ce ne sera donc que perclus ou mutilés que nous pourrons sortir du Spielberg si jamais ses portes s'ouvrent pour nous! »

XII.

L'amputation de Maroncelli, dont les douleurs et la faiblesse continuèrent longtemps encore, le dépérissement visible de Pellico, qui, après avoir épuisé ses forces à soigner son malheureux ami tomba lui-même gravement malade, la sombre tristesse de mon pauvre Frédéric, les regrets de la mort de mon père, les inquiétudes toujours croissantes sur l'affaiblissement de ma vue, tout enfin semblait se réunir pour plonger mon âme dans l'abattement et la porter, en n'espérant plus rien

sur cette terre, à chercher ses consolations et son refuge dans les cieux..... Je le disais souvent dans mes heures de tristesse, je le demandais à Dieu avec ferveur!... Et pourtant il suffisait des accords lointains d'une musique militaire, d'un horizon éclairé par un brillant soleil, d'une ranimante chaleur ou d'un doux souvenir pour réveiller en moi l'amour de la vie, pour me faire sentir que j'étais jeune encore et que bien des joies, bien des espérances m'attendaient dans le monde si la prison s'ouvrait tout à coup devant moi!... Et mon cœur, tout épris de ces séduisantes images, se repaissait longtemps d'illusions et de chimères, jusqu'à ce que la réalité vînt de nouveau le remplir d'amertume et lui faire ardemment désirer d'avoir la foi, la piété de notre bon Gaétan Castillia, qui, tout à Dieu, supportait avec une angélique patience les tourmens de la captivité.

Qu'il était édifiant, cet excellent ami, dans sa résignation, dans sa confiance sans bornes en la bonté divine! Comme il savait me toucher lorsqu'en déplorant la perte que j'avais faite, il parvenait parfois, en nous rendant à l'église, soit à me dire quelques paroles sur son père presque octogénaire et sur l'espoir qu'il conservait de le revoir, soit à m'exhorter à me donner comme lui, entièrement à Dieu!.....

C'est après l'un de ces trop courts épanchemens de cœur que je composai et lui remis le dimanche suivant ces faibles vers écrits alors avec tant de

peine et si peu lisiblement sur quelques petits carrés de papier donnés par Caliban.

A GAÉTAN CASTILLIA.

Laisse, mon Gaétan, laisse-moi pleurer l'âge
Des longs espoirs et des beaux jours,
Quand le monde à nos yeux n'est qu'un vague nuage
Qui nous charme en changeant de couleur et d'image
Sous le prisme heureux des amours.

Laisse, qu'en s'écriant : « Non, tout n'est pas mensonge, »
Mon cœur, en vain désabusé,
A défaut du présent dans l'avenir se plonge.....
Puis, bientôt fatigué de ne suivre qu'un songe,
Retourne aux regrets du passé.

Soutenu par la foi... qui console ton père,
Par cette foi, fille du ciel,
Tu ne regrettes plus les faux biens de la terre,
Et si ton âme souffre, une ardente prière
De ta coupe adoucit le fiel.

Tu vois glisser le temps comme un nuage vide
Et ton œil demeure serein.....
Quand ton esprit languit, quand ton cœur est aride,
Tu ne te troubles pas..... et ton céleste guide
D'un souffle rafraîchit ton sein.

C'est là le sûr asile où ton âme s'envole,
C'est là qu'elle a mis ses plaisirs.
Et moi !... moi, convaincu de la sainte parole,
J'évite sa lumière et je cherche une idole
Aussi vaine que mes désirs !

Bénis, bénis ce Dieu qui t'épargne les larmes
Du captif au monde attaché ;
Ce Dieu qui de tes jours doit payer les alarmes.....
Lui qui, même en ces lieux, te fait goûter les charmes
D'un cœur que l'espoir a touché.

Et quel espoir, ami, que cette vive attente
De serrer enfin dans tes bras
Un père révéré que ton malheur tourmente,
Mais que ta piété de douceur alimente,
Prolongeant ses jours ici-bas.

Oui, c'est ta piété qui soutient sa vieillesse,
C'est elle qui tarit ses pleurs,
Comme un don précieux, seule, unique richesse
Qu'aux autels du Seigneur il implorait sans cesse
Pour récompenser tes malheurs !

Les succès de l'esprit, la docte expérience,
Pouvaient-ils flatter son orgueil ?
Que sont, mon Gaétan, la gloire et la science
Pour celui qui de Dieu goûte la sapience
Et qui du ciel touche le seuil !

Tout son désir à lui, sa paternelle gloire,
    C'était que modeste et rempli
De cet esprit divin qui ranime et fait croire,
Entre les mains de Dieu tu misses ta mémoire,
    Souriant au terrestre oubli.

Ah ! quand tes yeux verront ce vieillard vénérable
    Que tu m'appris tant à chérir,
A l'heure solennelle où ce père adorable
Dira comme Jacob : « Dieu bon, Dieu secourable,
    J'ai vu mon fils, je puis mourir!... »

Rappelle un seul instant, rappelle à ta pensée
    L'ami qui dut perdre l'espoir
D'effacer la douleur que l'absence a causée.....
Expiant près d'un père une faute passée
    Par les soins d'un pieux devoir.

« Tes vers, me dit le dimanche suivant le bon Gaétan, m'ont fait verser de douces larmes. Je t'en remercie, mon Alexandre; je les ai appris par cœur et chaque jour je les répète en pensant à mon vénérable père, à ma sœur, qui, comme la tienne, est un ange de dévouement et de bonté!... Ah! quel tribut de reconnaissance n'aurons-nous pas à leur payer alors que nous pourrons enfin les serrer dans nos bras!... car les jours de compensations et de bonheur viendront, mon Alexandre!...

ces jours où nous entendrons ces êtres si chers nous raconter une à une toutes les espérances, toutes les déceptions qu'ils auront éprouvées pendant qu'ils travaillaient sans relâche à l'œuvre pieuse de notre délivrance... Que ne nous est-il donné de savoir dès cette heure même tout ce qu'ils ont tenté pour nous!... ce serait une consolation pour notre âme affligée! »

Et je disais comme lui sans espérer qu'un temps viendrait où je retrouverais dans le journal de ma sœur, que cette fois encore je dois citer, les précieuses preuves de l'intérêt, de l'affection que mes amis et mes compatriotes n'ont cessé de me donner pendant toute la durée de mes malheurs.

« *Paris*, 31 *décembre* 1829. — Cette année se termine, comme toutes celles qui l'ont précédée, sans aucun résultat heureux, quoiqu'elle ait été remplie par une foule de démarches restées toutes infructueuses. Depuis 1825, je n'ai jamais laissé passer trois mois sans écrire à M. le prince de Metternich, ainsi qu'il me le permit alors, en y joignant une lettre de l'un de nous pour Alexandre, tout en ignorant si une seule ligne a pu arriver jusqu'à lui. Au mois d'avril de cette année j'écrivais au prince :

« Vos yeux se sont remplis de larmes, monseigneur, lorsque vous vîtes toute ma douleur, il y a quatre ans..... Dès ce moment je sentis que je devrais au cœur si noble qui me comprenait le plus grand bonheur de ma vie..... la liberté de mon

frère!... Non, ce ne sera pas en vain que je l'aurai espéré, vous serez ma Providence! »

» Et comment ne placerais-je pas toute mon espérance en celui qui n'a cessé d'être pour moi tout ce que sa position peut lui permettre, en me faisant dire par son ambassadeur de ces mots consolans, encourageans qui me sont toujours une preuve certaine qu'il me conserve bienveillance et intérêt!

» Il est encore d'autres souvenirs qui font du bien au cœur! j'en veux rappeler un ici dont le temps ne pourra jamais affaiblir la douceur. Au commencement de cette année, je cherchai à connaître celle qu'on trouve partout où il y a un malheur à secourir, une larme à essuyer... la belle et bonne Mme Récamier, qui sut toujours donner des consolations pour toutes les douleurs. Le chagrin qui oppressait mon cœur devait trouver sympathie dans le sien... Aussi fut-elle pour moi une tendre sœur, et dès ce moment tout son dévouement me fut acquis; il me valut l'intérêt de M. de Châteaubriand, ambassadeur à Rome, et celui du prince de Montmorency-Laval, représentant la France à Vienne. Mme Récamier avait envoyé plusieurs de mes lettres à ce dernier en lui écrivant elle-même avec cette chaleur de cœur qui touche et persuade, et M. de Laval, après de pressantes tentatives, s'empressa de me donner les détails suivans:

« *Vienne*, 28 *août* 1829. — Toutes les démarches que j'ai faites jusqu'à ce jour, madame, n'ont point été mal accueillies, mais sont restées sans ré-

sultat. Il m'est maintenant démontré que s'il existe un seul moyen d'obtenir la délivrance de votre malheureux frère, c'est au cœur de l'Empereur que je dois directement m'adresser : tout autre moyen serait impuissant. Cette démarche, je la ferai, madame, je m'y engage avec vous..... Je n'ai rien autre chose à lui demander pour moi, et ce que je puis vous attester, c'est que cette liberté, que je prie le ciel de m'accorder, sera pour mon cœur une satisfaction aussi douce qu'elle pourra l'être à vous-même. »

» Et l'excellent homme écrivait en même temps à son amie Mme Récamier : « Ne doutez pas un moment que le succès à Vienne qui contenterait le plus mon cœur serait d'essuyer les larmes de cette famille si à plaindre, de cette pauvre sœur si constante dans sa douleur et dans son dévouement. »

» Le prince de Montmorency-Laval quitta l'ambassade de Vienne au mois de septembre dernier et vint aussitôt à Paris. Je me présentai chez lui dès le lendemain de son arrivée, et c'est de sa bouche que je recueillis les paroles suivantes :

« J'aurais été trop heureux, madame, j'aurais éprouvé un inexprimable bonheur si j'avais été appelé à être l'instrument de la Providence pour faire cesser une si grande infortune! Je fus prendre congé de l'Empereur à Linz, où il faisait exécuter les grandes-manœuvres. Là je lui remis mes lettres de créance, et il me demanda, selon l'usage, ce qu'il pouvait faire pour moi qui me fût agréable.

» — Votre majesté peut bien plus encore en m'accordant une grâce qui ferait le bonheur de toute ma vie... la liberté d'Andryane.

» L'Empereur me répondit qu'il regrettait que cela lui fût impossible; mais que votre frère était avec Confalonieri, dont il connaissait tous les secrets, et que ni l'un ni l'autre n'étaient assez corrigés.....

» Il ne m'a pas permis d'insister; cependant je puis vous assurer, madame, que cette délivrance tant désirée tient à peu de chose... Il faut mettre de côté toute démarche étrangère et vous adresser vous-même au cœur de l'Empereur, il vous entendra. Partez pour Vienne, croyez-moi, c'est le seul moyen de réussir. Si je ne savais, madame, que la position de votre fortune vous donne les moyens de subvenir aux frais de ce voyage, j'aurais été heureux, bien heureux qu'il m'eût été permis de vous offrir tous mes services pour l'entreprendre. »

» Je ne pus répondre que par des larmes à une bonté si noble et si touchante!..... L'excellent homme pleurait lui-même, et lorsqu'en le quittant je le suppliai de me donner les moyens de lui exprimer ma reconnaissance, il me répondit en me serrant les mains avec force : « Priez pour ma mère!..... »

» Le conseil de M. de Laval n'a pu être suivi, car mon mari ne doit pas aller seul à Vienne : puisque c'est à moi que l'Empereur a promis de rendre le prisonnier, il faut que ce soit moi qui lui rappelle

la parole qu'il m'a donnée... et ma santé, très-mauvaise en ce moment, ne me permettrait pas, hélas! d'entreprendre un tel voyage à la fin de l'automne. Il faut donc rester avec la pensée désolante qu'un grand devoir est ajourné.

» Les lettres de mon adorable Teresa deviennent rares et d'une brièveté désolante ! Elle cherche en vain à me le cacher, je vois que l'excès de sa douleur la conduit au tombeau! Un mur d'airain semble entourer Spielberg, et chaque tentative pour secourir nos prisonniers restée sans résultat est pour elle un acheminement à la fin de tous ses maux! »

XIII.

L'état de succession paternelle que j'avais demandé à mon fondé de pouvoirs, afin d'avoir par ce moyen des nouvelles de ma famille, me fut apporté quelques mois après par le directeur de la police; une lettre l'accompagnait et m'annonçait dès les premières lignes de grands désastres de fortune.... procès perdus, propriétés incendiées... L'impression que j'en ressentis fut douloureuse.

« La Providence ne m'a donc réservé que des malheurs! m'écriai-je en entendant sortir de la bouche du directeur cette triste nomenclature..... Jamais de relâche!.... jamais! » Après la lettre vint un compte détaillé, volumineux : la lecture en fut

longue, pénible, car il me fallut apprendre une à une, dans une mauvaise prononciation qui souvent laissait à peine comprendre, les pertes que ma famille avait éprouvées.

— Sa majesté a permis qu'on vous laissât écrire vos instructions si vous le désiriez après que l'on vous aurait donné connaissance du compte : voilà une plume et du papier.

— Mais il est impossible, monsieur, que je puisse répondre de suite et après un simple aperçu à une communication aussi importante : il faudrait que j'eusse sous les yeux pendant plusieurs jours l'état que vous venez de me lire, dont je n'ai saisi que les principaux faits; sans cela je risquerais de tomber dans des erreurs préjudiciables aux intérêts de ma famille.

— Je le comprends et je vais, si vous le voulez, relire de nouveau.

— Ce sera pour vous, monsieur, lui dis-je, une grande fatigue que vous éviterez si vous me permettez de parcourir ce compte moi-même.

Après quelques difficultés, le directeur de la police consentit cependant à ce que je jetasse les yeux rapidement sur le manuscrit, qu'il tenait bien précieusement entre ses mains.

— Est-ce assez? me dit-il après quelques minutes. Pouvez-vous maintenant prendre la plume?

— Impossible, monsieur; mes notions sont trop imparfaites pour que je puisse me former une opi-

nion; je vous demande quelques jours de réflexion : pouvez-vous me les accorder?

Le directeur, après avoir consulté son secrétaire, répondit affirmativement.

— Vous serait-il possible de me laisser le manuscrit?

— Ah! pour cela, non. C'est bien assez déjà que je vous aie permis de jeter les yeux sur son contenu.

J'allais lui répondre que mes instructions seraient illusoires, par conséquent inutiles, et que j'y renonçais; mais la pensée de ma famille survint et je m'éloignai en disant :

—Demain ou après, quand il plaira à monsieur le directeur, je serai prêt.

— Tu as reçu de fâcheuses nouvelles, s'empressa de me dire Frédéric.

—Oui, ami, la Providence m'envoie de nouveaux tourmens... J'aurai sans doute la sagesse de m'y résigner; mais aujourd'hui je sens vivement surtout ceux qui atteignent également mes bien-aimés parens. On m'adresse des comptes qui me montrent la fortune paternelle cruellement ébranlée; on me demande des instructions qui exigent une étude approfondie de la situation qu'on m'envoie, puisqu'il y a des partis décisifs à embrasser, et la communication des documens ne m'est accordée que par une simple lecture!... N'est-ce pas une sorte de torture pour un pauvre captif, qui peut ainsi mettre en question tout ce qu'il possède?... Mais je raisonne comme si j'étais encore de ce monde et que

je dusse un jour retrouver cette fortune..... Ah! laissons à la Providence, à mes amis le soin de régler mon avenir, s'il en existe encore pour moi.....

Quelques jours après, j'écrivis, sous les yeux du directeur de la police, les observations suggérées par la superficielle lecture du compte-rendu de la succession de mon père. Je vis, hélas! il faut l'avouer, par les regrets que me causa la perte d'une si brillante fortune, combien je tenais encore aux plaisirs, aux jouissances de la terre!

Le commencement de 1830 n'amena pour moi qu'un affaiblissement toujours progressif dans l'organe de la vue; c'est inutilement que je suivais avec une scrupuleuse exactitude le traitement prescrit par le médecin: les douleurs augmentaient, le nerf optique s'altérait et déjà je sentais au cœur la désolante conviction d'une prochaine cécité. Je demandai alors avec anxiété au médecin de Spielberg de faire un rapport pour obtenir qu'un oculiste vînt me visiter; il me plaignit, me promit tout, mais rien ne venait, et le mal allait en empirant.

Ce fut vers cette époque que nous eûmes à l'improviste la visite d'un fonctionnaire que je jugeai tout d'abord de la plus haute importance par les marques de déférence que lui prodiguaient le directeur de la police et le commandant du Spielberg; nous apprîmes bientôt après que c'était son excellence le comte Sedlenitsky, frère du ministre de la police de l'empire autrichien.

Que venait-il faire près de nous? Je ne fus pas

longtemps à le savoir, car à peine m'eut-il salué que le directeur prit les deux ou trois petits livres de dévotion déjà tant de fois visités et les présenta en les feuilletant à l'inconnu, qui suivait attentivement des yeux cette minutieuse inspection : « Votre excellence peut se convaincre que les ordres de sa majesté sont ponctuellement exécutés, » semblait dire le chef de la police de la Moravie; et l'excellence, en jetant des yeux scrutateurs sur nous et sur toutes les misères de notre prison, semblait répondre : « Sa majesté ne peut être que satisfaite de votre zèle. »

Je me plais cependant à rendre justice à la politesse et aux égards que le comte Sedlenitsky nous montra dans cette circonstance, et je suis heureux de pouvoir dire encore qu'il entendit avec compassion et bienveillance les plaintes que je lui adressai sur le triste état de mes yeux et sur la rigueur excessive de notre captivité.

Si cette visite nous confirma dans l'opinion que la sévérité de l'Empereur était loin de se relâcher, elle nous fit en même temps espérer que Maroncelli, pour lequel le frère du ministre s'était montré plein d'intérêt et de pitié, pourrait obtenir par suite de son rapport une amélioration à son sort plus efficace que celle d'aller se promener quelques quarts d'heure de plus que nous sur notre triste plate-forme.

Je ne sais si ce fut à cette bienveillante influence que je dus de voir enfin mes réclamations écou-

tées; mais toujours est-il qu'au mois de juin suivant, Wergrat vint me prendre pour me conduire auprès de quatre médecins, dont trois étaient oculistes, envoyés spécialement par l'Empereur pour constater l'état de mes yeux.

Ces messieurs m'examinèrent scrupuleusement, m'interrogèrent en français sur l'origine et les progrès du mal, m'encouragèrent, sans pourtant me dissimuler que beaucoup de soins étaient indispensables.....

— Des soins! leur dis-je... et comment voulez-vous que je les obtienne? L'unique cause de ce mal est dans le rigoureux traitement auquel nous sommes soumis, dans le manque d'air, de lumière, dans la mauvaise nourriture, les privations de toute espèce que nous supportons et plus encore dans les souffrances morales d'une captivité où l'esprit est mille fois plus torturé que le corps..... Le remède indispensable, s'il en existe un pour couper le mal dans sa racine et me sauver un organe dont la perte totale serait plus cruelle que la mort, le remède, messieurs, vous le connaissez..... c'est la liberté.

Le médecin qui m'avait adressé la parole traduisit à ses confrères à voix basse en allemand tout ce que je venais de dire, puis ils continuèrent à se consulter dans leur langue, sans avoir le moindre soupçon que je pusse les comprendre, et répétèrent plusieurs fois:

— La chose est grave, très-grave, et si la capti-

vité de ce pauvre jeune homme se prolonge, il n'y aura plus de remède.....

Dieu sait quelle douleur me saisit au cœur en entendant cette triste sentence!.....

— Je me recommande à vous, messieurs, leur dis-je en les quittant : de votre rapport dépendra le salut ou la perte de ce qui m'est plus précieux que la vie.

Confalonieri, toujours bon et dévoué, s'efforça longtemps d'atténuer le déplorable effet que les paroles du médecin avaient produit sur mon esprit: « Il est impossible, ajoutait-il, que cela ne fasse pas quelque impression sur l'Empereur et qu'il ne hâte pas le moment de ta délivrance..... espère donc..... peut-être dans quelques mois seras-tu de retour dans ta patrie... » La sombre tristesse de mon âme se dissipait à ces bienfaisantes paroles, et j'avais tant de foi dans le jugement de mon ami, tant de besoin d'éloigner de ma pensée la fatale perspective d'une complète cécité que j'espérais..... que je me livrais à des illusions trop douces pour ne pas les accueillir, malgré l'expérience du passé.....

Nous étions arrivés au 1er août 1830, c'était un dimanche après la messe, au moment où l'on venait de nous apporter notre pitance, lorsque j'entendis dans le corridor les pas du directeur de police, que la finesse d'une oreille de prisonnier pouvait seule me faire reconnaître: « C'est lui, dis-je à Confalonieri. Quoi! ne serons-nous pas exempts de ses insupportables visites même les jours

de fête?..... » Tout en parlant, je me hâtais de mettre en sûreté une aiguille, un clou pour écrire sur le mur et deux ou trois épingles qui me servaient à rattacher mes vêtemens lorsqu'ils tombaient trop en lambeaux, ou bien à piquer des mots sur le papier quand je voulais écrire à nos amis.

— Mais, repris-je, il est resté dans la chancellerie, car je n'entends pas la rumeur de son escorte.

J'avais à peine achevé ces mots que le bruit des béquilles du pauvre Maroncelli retentit à l'autre extrémité du corridor: il s'avançait lentement, et quand il passa devant notre guichet, je reconnus la voix de Pellico.

— Sans doute quelque interrogatoire, dis-je à mon ami, ou peut-être des nouvelles de leurs familles.....

Quelques minutes après, ils repassèrent; Maroncelli toussa en disant:

— *Addio!* (adieu!)

A peine leur porte fut-elle fermée sur eux que nous entendîmes ouvrir celle de Tonelli, qui fut conduit à son tour à la chancellerie; puis nous distinguâmes qu'on ne le ramenait pas dans son cachot, mais dans celui de Pellico.

« Cette réunion, disions-nous, doit présager quelque chose d'extraordinaire..... » Et nous allions nous perdre en de vagues conjectures lorsque le galérien Caliban, en venant enlever les gamelles de notre dîner, nous glissa un papier. Nous

l'ouvrîmes et nous lûmes avec peine ces mots tracés avec des piqûres d'épingle : « *Il direttore di polizia ci ha annunziato la grazia..... questa sera noi partiremo da Spielberg col cuore afflictissimo di lasciare i nostri cari fra i ceppi..... Non perder speranza, ci rivedremo un giorno*[1]. »

— Dieu soit béni, m'écriai-je dès les premiers mots, eux aussi sont délivrés!..... Encore quelques mois de prison et les infortunés auraient cessé d'exister!..... Ah! quelle joie de les savoir libres!...

Mais à ce premier mouvement de bonheur vint se mêler bientôt un sentiment de tristesse inspiré par la réflexion que je n'étais pas compris dans cette grâce malgré le rapport des oculistes.

— C'en est donc fait, dis-je à Confalonieri, il est écrit dans le ciel que je perdrai la vue en prison, que j'y mourrai!..... Puisque l'Empereur ne m'a pas compris dans cette mesure, c'est qu'il veut me garder à Spielberg des années encore, et alors..... Mais ne songeons qu'à notre Pellico, si usé par la souffrance, à cet infortuné Maroncelli, si cruellement mutilé..... Ah! que de larmes les pauvres mères vont verser en revoyant leurs fils si défaits, si souffrans!..... Hélas! ce n'est qu'ainsi que Spielberg rend ses victimes!

En parlant de la sorte, j'avais pris une épingle et je me mis à piquer quelques mots sur un

[1] Le directeur de la police nous a annoncé notre grâce : ce soir nous quitterons Spielberg le cœur plein de tristesse de vous y laisser, ô chers amis! Ne perdez pas l'espérance, nous nous reverrons un jour.

morceau de papier gris dans l'espoir que Caliban pourrait encore le remettre à Pellico. Je le priais, ainsi que Maroncelli, de faire savoir à ma sœur que nous nous étions connus, aimés..... soutenus réciproquement dans les cachots de Spielberg..... de l'assurer que j'avais bon courage!.....

Toujours aussi adroit que dévoué, notre galérien s'empara du billet et le remit fidèlement. Vers le soir, le directeur de la police vint chercher les graciés, dont nous distinguâmes les pas dans le corridor jusqu'au moment où le guichet principal se referma sur eux... Mon cœur alors se serra et mes larmes coulèrent longtemps encore avant que le sommeil vînt me faire oublier tous mes maux.

XIV.

La liberté de Pellico fut un sujet de joie pour tous, mais c'était aussi une perte sensible dont nous sentions chaque jour l'importance. Bien que notre correspondance eût été presque abandonnée dans les dernières années, par suite de la surveillance toujours plus active des autorités et du dénûment de tout ce qu'il faut pour écrire, nous n'en avions pas moins conservé la douce habitude de nous envoyer quelques lignes difficiles à tracer, il est vrai, mais qui suffisaient pourtant pour exprimer nos sentimens réciproques et nous encourager mutuellement; nous pouvions aussi nous apercevoir de loin chaque dimanche à l'église, nous faire quel-

ques signes d'amitié... et lorsque, au retour de la messe, nous nous disions que notre Pellico semblait moins faible, Maroncelli moins souffrant, nous en éprouvions une consolation dont nous comprîmes mieux toute la douceur lorsque nous en fûmes privés le dimanche suivant en ne les voyant plus à leur place accoutumée..... Nous étions heureux, Confalonieri et moi, de la délivrance de Pellico, mais il nous manquait et nous sentions sans nous le dire que notre captivité s'était resserrée plus encore depuis que nous l'avions perdu!... C'est qu'un seul mot de cet ami si cher était un baume pour nos cœurs lorsqu'ils succombaient sous leurs peines; c'est que son âme exhalait un parfum d'indulgence, d'amour, de charité qui se révélait dans chacune de ses actions, et que son angélique patience était pour nous une constante et salutaire exhortation à supporter avec résignation les jours mauvais que la Providence nous envoyait. Estimé, chéri de tous ses compagnons d'infortune, il ne laissa parmi eux que des regrets et des bénédictions!..... C'est un témoignage qui m'est trop cher pour que je ne sois pas heureux de pouvoir le rendre aujourd'hui: oui, ce n'est que parmi les femmes et parmi les meilleures que j'ai pu rencontrer cette piété tendre, cette candeur, cette bonté inaltérable et ce dévouement sans bornes qui sont les traits caractéristiques de notre bien-aimé Silvio.

Après son départ, je le répète, nous fûmes plus tristes, plus désolés que jamais. La visite des ocu-

listes et leurs rapports n'ayant apporté aucun changement à mon sort, je me regardai comme entièrement sacrifié..... Les douleurs de mes yeux en augmentèrent et ma santé s'en altéra. Accablé par les malheurs de famille, en proie aux plus sombres alarmes, je me plaignais un jour avec amertume de ma cruelle destinée à l'ecclésiastique qui avait remplacé le digne Wrba.

— L'existence qui m'est réservée m'effraie, lui dis-je..... Je préfèrerais la mort à la perte de mes yeux!..... Et ce malheur m'arrivera si l'on ne m'accorde aucun soulagement..... J'espérais que l'Empereur aurait quelque pitié de ma triste position, mais je ne vois que trop qu'il en sera de mes yeux comme de la jambe de Maroncelli..... l'ordre viendra d'en avoir soin quand le mal sera sans remède.

Le père Ziack tâchait d'expliquer le retard en me disant que l'Empereur ignorait peut-être mon état.....

— Non, monsieur l'abbé, non, il ne l'ignore pas.... tout ce qui nous concerne lui est connu. Ne reçoit-il pas des rapports quotidiens sur notre position? ne s'adresse-t-on pas à lui pour la chose la plus insignifiante?..... Témoin ce passereau qui venant se réfugier par un temps froid dans la prison d'un de nos compagnons, devint bientôt sa consolation, et pour le conserver, ce pauvre petit oiseau donné par la Providence au captif comme un délassement, ne fallut-il pas un décret impérial?

— Mais que savez-vous, reprit le père Ziack, s'il n'y a pas quelque grand événement en Europe qui préoccupe le souverain? Votre pays est sujet à tant de secousses, tant de révolutions!...

— Serait-il arrivé quelque changement en France?

Le père Ziack sourit :

— Les Français ont la tête chaude; ils ne sont jamais contens, vous le savez, de ceux qui les gouvernent..... un rien les met en émeute...

Ma curiosité était au comble.

— Enfin, monsieur l'abbé, que s'est-il donc passé?

— Des événemens fort graves et plus que suffisans, je vous assure, pour détourner l'attention de l'Empereur des prisonniers du Spielberg. Pellico et Maroncelli ont été bien heureux!....

Et quelque instance que je fisse, le père Ziack fit la sourde oreille et s'en tint là.

Mais quel était cet événement? qu'arrivait-il en France? Voilà ce que nous nous demandions cent fois le jour et ce que nous apprîmes fort imparfaitement en interrogeant adroitement nos gardiens, dont nous parvînmes seulement à savoir qu'une grande révolution avait éclaté en France et qu'on parlait déjà de lever la landwehr dans les états autrichiens.

Je laisse à penser à quelle foule de conjectures nous nous abandonnâmes..... Le secret que l'on observait à notre égard était trop sévèrement exigé pour

qu'on ne redoublât pas de surveillance en pareille circonstance : les gardiens ordinaires furent changés et tout ce que nous retirâmes de cette demi-lumière fut la persuasion que l'Empereur François devait être extrêmement mécontent de ce qui s'était passé et la certitude que le Spielberg était fermé pour nous aussi longtemps qu'il existerait.

Les oculistes ayant particulièrement recommandé qu'on me fît avant tout prendre l'air, l'Empereur ordonna *quelques heures de plate-forme de plus pour le prisonnier Andryane*, et vers la fin du mois d'août l'on m'accorda, comme on l'avait fait à Pellico et Maroncelli, la permission de rester sur cette plate-forme quand les autres prisonniers ne s'y promèneraient plus ; les dimanches même n'en furent pas exceptés. Cette faveur ne s'étendit malheureusement pas à mon pauvre Confalonieri.

J'étais trop affaibli de corps et d'esprit pour ressentir d'abord les salutaires effets de ces promenades : j'y venais... mais tristement, mais à contre-cœur, parce que j'y venais seul, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours seulement que je commençai à trouver quelque charme et quelque soulagement à respirer l'air pur de la montagne, à suivre longtemps les nuages dans les cieux... Hélas ! quels funestes changemens la captivité n'avait-elle pas produit en moi !..... Les idées, les images, les souvenirs qui dans les premières années se seraient présentés en foule à mon imagination à la vue

d'un soleil couchant ou des riches moissons qu'on rentrait alors dans la campagne, ne naissaient maintenant qu'avec peine dans mon esprit, qui me semblait condamné pour toujours à la divagation, à la stérilité.... et j'en éprouvais une douleur profonde!..... douleur qui devenait plus poignante encore lorsqu'en jetant les yeux sur le paysage, sur les collines, sur la vallée, je m'efforçais en vain d'y distinguer les mêmes beautés que j'avais tant de fois admirées à mon arrivée à Spielberg.

« Tout s'éteint, tout meurt en moi, pensais-je avec amertume..... la lumière du jour, celle de l'intelligence, me seront ravies en même temps, et je ne serai plus, comme dit Milton, que le donjon de moi-même!..... » Alors j'allais m'asseoir du côté de l'église sur un banc d'où l'on ne pouvait rien découvrir, et la tête cachée dans mes mains, j'y pleurais sur moi-même jusqu'à ce que le retentissement de l'horloge, le vol d'une hirondelle ou le frémissement des feuilles, en changeant mes idées, vinssent rappeler à mon cœur les années de ma joyeuse enfance et ces bords chéris du lac où j'allais rêver le bonheur.

Plus je vivais à ciel ouvert sur la plate-forme, plus ces touchans souvenirs ranimaient mon âme en s'offrant à ma mémoire..... Mes pensées en devinrent plus fraîches, plus suaves, mon imagination moins stérile, et c'est après avoir ainsi revécu tout un jour dans un village de mes prédilections où j'avais autrefois, près de Genève, placé tant d'es-

pérances de félicités intimes, que j'essayai de rendre les douces jouissances que j'y avais éprouvées.

SOUVENIRS.

Quoi ! déjà le jour cesse
Et le dernier rayon
Du soleil qui s'abaisse
S'évanouit et laisse
La nuit dans ma prison !

Quoi ! sans être traînée
De langueur en langueur,
Cette rare journée
Courte s'est terminée
Comme un jour de bonheur !

D'où vient cette conquête
Sur le temps et l'ennui,
Cette verve en ma tête
Et ce flambeau de fête
Qui dans mon cœur a lui ?

Ah ! c'est que ma pensée,
Ranimant le tableau
D'une scène passée,
En un vert élysée
Transformait mon tombeau !

C'est que j'étais en France
Près d'elle..... dans ces lieux
Dont chaque souvenance
Est la fleur qui nuance
Un fond mystérieux;

C'est que sous ma paupière,
Comme un rêve au matin,
J'ai vu, ceints de lumière,
Flotter l'humble chaumière
Et le riant jardin

Où seuls et sans contrainte
Nous avons tout un mois
Connu l'heureuse étreinte
Qu'en leur pompeuse enceinte
Ne trouvent pas les rois.

Ce n'était pas l'ivresse
De folâtres amours
Dont l'ardente tendresse
Passe, s'éteint et cesse,
Même en disant : toujours!

Mais une joie intime
De cœurs à l'unisson
Qui pure les anime
Et toujours plus sublime
Croît avec la raison;

Un bonheur sans nuage
Tout accord..... et pareil
Au suave assemblage
Des parfums que dégage
L'aurore à son réveil.

Qu'au sein de cet asile
Et qu'en ces doux loisirs
Dans sa marche tranquille
Chaque heure était fertile
En ravissans plaisirs!

Assister pleins d'extase
Aux terrestres concerts
Lorsque le soleil rase,
Blanchit, colore, embrase
L'horizon et les airs;

Sentir que Dieu lui-même,
Dans l'astre renaissant,
Rappelle à ceux qu'il aime
Son précepte suprême:
Homme, sois bienfaisant!

Puis, dans la conscience
D'avoir par quelque bien
Soulagé l'indigence
Qui souffrait en silence
Timide et sans soutien,

Se livrer, l'âme pure
Et pleine de fraîcheur,
Aux charmes que procure
Une aimable lecture
Quand l'accent vient du cœur;

Parfois dans la vallée,
S'égarant pas à pas,
Prendre sous la feuillée,
Vers la source isolée,
Un champêtre repas;

Si son murmure inspire,
Y chanter..... Puis soudain
Par un signe, un sourire,
Comprendre sans se dire
Qu'on reviendra demain;

D'une pourpre éclatante,
Quand les monts sont dorés
Au soir, — suivant la pente
D'un sentier qui serpente
Entre l'onde et les prés,

Retourner au village
Qu'on aime à découvrir
Au fond d'un paysage
Que faiblement dégage
Le jour qui va mourir;

Et tandis que la plaine,
Les coteaux et la tour,
Où change à chaque haleine
La lueur incertaine,
Se voilent tour à tour,

Tantôt, l'âme attentive,
Debout, près du ruisseau,
Écouter sur sa rive
La voix longue et plaintive
Des cloches du hameau,

Ou, pendant qu'on avance,
Tantôt s'entretenir
De l'utile influence
Qu'en ces lieux d'innocence
On pourrait obtenir

Si la bonté céleste
Un jour réalisait
En cet asile agreste
Le désir si modeste
Dont le cœur se berçait :

O pieuse harmonie
De pensers et de voix,
Où l'âme rajeunie
Semblait naître à la vie
Pour la première fois !

Que pouvaient donc le monde
Et les ans et le sort
Pour jamais troubler l'onde
De la source profonde
D'où coulait tant d'accord?

N'étais-tu pas semblable,
Dans tes flots de douceur,
A la joie ineffable
Des amis dont la fable
Nous dépeint le bonheur?

Quand après maint orage
Le ramier inconstant,
Fatigué du voyage,
S'en revint au bocage
Plus instruit..... mais sentant

Qu'il n'est plage nouvelle
Ni changeantes amours
Où le cœur ne rappelle
La compagne fidèle
Et les humbles séjours.

Luis-donc, douce patrie,
Vallon!... lieu de repos,
Luis dans ma rêverie
Comme une île fleurie
Aux yeux des matelots!

Sois, malgré tant d'années
Vides de souvenir,
Tant d'images fanées
Et de sombres journées
Dont est plein l'avenir,

Sois un lieu de promesse,
Une terre d'espoir
Que la sage vieillesse
Autant que la jeunesse
Soupire de revoir;

Et pour que tout s'unisse
A ranimer ma foi,
Puisse un songe propice
M'être un céleste indice
Qu'un jour j'irai vers toi.

Ces vers, que j'avais faits avec facilité, me rendirent quelque confiance en mes facultés; ma volonté s'en retrempa et je résolus, encouragé par Confalonieri, de m'adonner plus sérieusement à la poésie que je ne l'avais fait jusqu'alors : « Travaille, me disait cet ami si parfait, ton imagination est fraîche encore, tu peux te créer pour longtemps une ressource que rien ne saurait t'enlever et qui te sauvera de la mortelle influence de la prison. »

Je suivis son conseil; je repris avec courage, avec

ardeur quelques compositions déjà ébauchées, j'en idéalisai de nouvelles, et m'armant de persévérance et de vouloir, j'allais..... j'allais toujours, et je bénissais Dieu chaque fois qu'une pensée heureuse ou quelque création dramatique m'était preuve que le flambeau de l'intelligence brillait encore en moi. Alors, envisageant avec moins d'effroi la perte de ma vue, je me disais : « Qui sait si la Providence, pour prix d'une si terrible épreuve, ne m'a pas réservé, même en ce monde, aux plus douces compensations?..... qui sait..... »

C'était un dimanche que je parlais ainsi..... et j'avais bien prié!..... Et lorsqu'on me conduisit sur la plate-forme, où je demeurai seul, je m'assis sur le banc pour mieux entendre les sons de l'orgue et les psaumes que chantaient les pauvres condamnés, dont les voix m'allaient au cœur; et ces chants pieux et solennels que j'écoutais avec recueillement réveillèrent en mon âme le souvenir d'une vertueuse famille française où tout était en harmonie..... où la mère, le père et les deux jeunes filles, en mêlant leurs accens, formaient de ravissans concerts..... Cette touchante image d'un bonheur domestique avait pour moi quelque chose de si doux et de si attrayant que je me complaisais à me rappeler les rares qualités des parens, les traits enfantins mais déjà si charmans des deux inséparables sœurs..... de l'une surtout, aux cheveux blonds tombant en boucles sur ses épaules, aux yeux bleus et candides, aux regards d'ange!..... Et

je me disais en soupirant : « Elle doit être devenue bien belle, bien séduisante, cette gentille Adèle que je caressais tant et dont la voix semblait venir du ciel..... » Puis j'ajoutais encore : « Quelles joies célestes on goûterait avec une telle compagne !... » Et dans le moment même où ce désir se formait dans mon cœur, j'entendis les voix qui chantaient dans l'église : « *Unser Gott... ist unsere hoffnung...* (notre Dieu est notre espérance). » Et, tout ému, je répétai, comme inspiré par un divin pressentiment :

« Notre Dieu est notre espérance, et il enverra son ange pour consoler ses serviteurs ! »

XV.

Je faisais donc des vers..... c'était là désormais où tendaient toutes mes pensées..... c'était mon espoir de salut, c'était ma vie!..... et rien, non rien ne peut donner l'idée du transport qui m'électrisait quand j'avais composé quelques strophes et que j'entendais l'indulgent Confalonieri me dire : « Il y a là de l'imagination, de la verve : continue... continue..... » Hélas! mon Dieu! qu'il faut souvent peu de chose pour ranimer un pauvre cœur qui se croyait mort à toutes les joies!..... et qu'ils étaient touchans et salutaires ces encouragemens, ces éloges donnés à son jeune compagnon d'infortune

par celui qui n'espérait plus rien sur la terre!.....
Aussi, le bénissais-je alors comme je le bénis aujourd'hui, comme je le bénirai toujours, de cette charitable approbation, de cet intérêt vif, éclairé qu'il savait prendre à mes poétiques essais, car mes journées, entièrement consacrées à mes études chéries, s'écoulaient vite encore, et lorsque arrivait le soir, je me disais avec une indicible consolation : « Peut-être à force de travail parviendrai-je à chanter dignement les louanges de Dieu, à devenir poëte.....»

Il est vrai qu'il fallait une force de volonté et une tension d'esprit prodigieuses pour se monter l'imagination après tant d'années de captivité, et qu'il n'est rien de plus fatigant que de répéter sans cesse les vers déjà faits pour ne pas les oublier, tandis que de mémoire on en compose de nouveaux.

Mais qu'étaient la lassitude et les douleurs mêmes que j'éprouvais parfois au cerveau auprès des jouissances qui m'attendaient pendant et après mon travail! Comment en effet aurais-je pu supporter, sans cette consolante distraction, le redoublement de rigueurs et de surveillance dont nous étions les tristes victimes? Grâce aux ordres venus de Vienne, le tricot et la charpie étaient devenus une intolérable corvée, un supplice de tous les instans, dont les exigences et les brusqueries du nouveau commandant aggravaient encore les ennuis... Vainement réclamions-nous contre la tâche : il fal-

lait à tout prix terminer son *pensum*, sous peine d'être mal noté à Vienne ou d'encourir quelque châtiment.

Demandions-nous de nouveaux livres pour remplacer les pauvretés que don Stephano nous avait fait octroyer quelques années avant, le gouverneur nous faisait répondre par l'organe du père Ziack que sa majesté ne nous en accorderait pas davantage... Et pour bien se convaincre que nous n'en avions pas d'autres, le directeur de police redoublait de fréquence et de zèle dans ses perquisitions. Cherchions-nous à faire parler nos gardiens sur les mouvemens du dehors, sur ce qui se passait en Europe, on les changeait..... ou bien l'on nous entourait de soldats slaves qui, pour plus de sûreté, ne parlaient pas un mot d'allemand; enfin tout, jusqu'à la mise en liberté du pauvre Caliban, se réunit pour rendre notre situation plus misérable, plus désespérée que jamais. Qu'on ajoute à tous ces tourmens le chagrin causé par la mort de mon père et les dévorantes inquiétudes de mon ami sur sa Thérèse, et l'on pourra peut-être se faire une idée de ce qu'était notre existence sous les voûtes du Spielberg pendant l'hiver de 1830 à 1831.

Les inquiétudes de Confalonieri devinrent, hélas! bien plus cruelles encore! Quelques mots échappés au directeur de la police s'étant trouvés d'accord avec les craintes qu'avaient fait naître en son cœur sur la santé de son angélique femme les nouvelles reçues au moment de la dernière tentative d'éva-

sion, il y vit la confirmation de son fatal pressentiment et s'abandonna dans ces premiers instans à toute l'amertume de sa douleur... C'est en vain que je cherchais à le détourner de ses pensées funestes en lui faisant entendre des paroles d'espérance et de consolation... Il m'écoutait, il se montrait touché de mes tendres empressemens; mais, répétant avec un accent qui me brisait le cœur : « Je ne la verrai plus, ami, je ne la verrai plus! » il me priait de le laisser seul pour pleurer celle dont il aurait voulu, au prix de son sang, connaître la destinée... Et les jours et les nuits, je l'entendais pousser de longs gémissemens et s'écrier au milieu des sanglots : « Thérèse!... pauvre Thérèse!... »

Ce fut une poignante agonie dont le temps, il est vrai, amortit un peu les angoisses, parce que l'affreux malheur que son cœur lui faisait pressentir n'était pas sûr enfin aux yeux de la raison, et que la bonté divine a permis que l'homme, en présence même des plus irréparables infortunes, pût s'abandonner parfois encore aux salutaires illusions de l'espérance... Mais rien ne put dissiper la désolation qui de son âme avait passé dans la mienne, et nous nous débattions en vain contre la main de fer de l'adversité.

Confalonieri, toujours plus faible, ne quittait pas son lit, et j'éprouvai bientôt de telles crampes d'estomac qu'il m'était impossible de rien digérer désormais. Une ancre de salut me restait pourtant

dans ce naufrage si complet de tout espoir, c'était la poésie... la poésie, pour laquelle je me passionnais chaque jour davantage en raison même des efforts qu'elle me coûtait... Mais je ne tardai pas, hélas! à ressentir les tristes effets de ma trop grande ardeur au travail : les hémorragies, les défaillances, les douleurs au cerveau, qui d'abord n'étaient que passagères, se renouvelèrent bientôt avec plus de fréquence et d'intensité, et la prudence me disait de suspendre, de m'arrêter quand il en était temps encore.

Pourtant je persistai à composer malgré ces alarmans symptômes, et je restai sourd aux conseils, aux prières de Frédéric et de mes autres amis, qui ne cessaient de me répéter que l'excès de mon opiniâtreté ferait dégénérer mes souffrances en fièvre cérébrale. Je le sentais, je convenais avec eux de la justesse de leurs conseils, sans avoir néanmoins la force de résister à la séduisante tentation d'abréger, d'adoucir encore par les œuvres de l'imagination les heures toujours plus accablantes de notre existence : il m'importait peu de souffrir, de détruire ma santé, pourvu que j'échappasse aux ennuis, aux regrets cuisans en nourrissant le feu sacré de mon intelligence... Je voulus même, en pensant à Schiller et à ces jeunes poëtes dont l'âme trop ardente avait avant le temps consumé la vie, je voulus exprimer dans les vers suivans, dédiés à mon ami Pietro Borsieri, cet irrésistible besoin de poétiques créations que j'éprouvais moi-même à

un si haut degré et auquel j'aurais sans hésiter sacrifié mes jours.

LAI DU POÈTE.

Ah! par pitié, cachez, cachez encore
Ces larmes, ces soupirs, ces déchirans regrets,
Vous dont le cœur gémit, dont la bonté déplore
L'ardente soif de gloire, hélas! qui me dévore,
Et mêle aux feux de mon aurore
Les sombres couleurs du cyprès.

Pourquoi le répéter cet oracle funeste
Que le Dieu d'Épidaure a lancé sur mes jours?
De mes derniers instans pourquoi troubler le reste?
Le destin a parlé... qui peut changer son cours!

Nul ne sait mieux que moi que la brûlante flamme
Qu'un souffle inspirateur fait jaillir de notre âme
En redoublant la vie en use le flambeau.....
Que chaque enfantement d'un dévorant génie
N'est que le fruit fatal d'une ardente agonie
Dont chaque accès mène au tombeau!

Nul ne sent mieux que moi qu'entraîné par le zèle
De donner à mes chants une empreinte immortelle,

La vie à chaque effort s'exhale avec mes vers ;
Que mon sang embrasé se dessèche et se brûle,
Et que mon jour mourant n'est plus qu'un crépuscule
Sillonné par de longs éclairs.

Mais, ainsi qu'un flambeau qu'on souffle et qu'on rallume,
Puis-je éteindre à mon gré ce feu qui me consume
En remplissant encor d'enivrantes chaleurs
Mon sein déjà flétri par de longues douleurs ?
Ce feu qui de mon âme épure la pensée,
Dans un ciel inconnu la transporte embrasée,
Et la ravit si haut, en ses brûlans essorts,
Qu'elle croit par moment sentir les saints transports
Et les frémissemens qu'éprouvaient les prophètes
Lorsque l'esprit divin descendait sur leurs têtes,
Et que changeant leurs cœurs il transformait en dieux
Des hommes jusqu'alors obscurs à tous les yeux.
Quoi! de mes jours douteux, pour prolonger la trame,
Il faudrait pour toujours comprimer cette flamme
Qui jette sur mes pas et lumière et bonheur !...
A l'aspect de la mort, glacé par la terreur,
De mes tremblantes mains, laissant tomber ma lyre,
Je devrais repousser comme un mortel délire
Ce rêve harmonieux..... ces ravissans tableaux
Qui jamais sous mes yeux ne flottèrent si beaux.....
Ces inspirations, ces chants..... les seuls peut-être
Qui, révélant enfin les secrets de mon être
Et respirant le feu dont mon cœur est rempli,
Auraient sauvé mon nom d'un éternel oubli.....

Et tout cela, grand Dieu! pour qu'en un long supplice
Mon âme au désespoir se repente et gémisse
D'avoir sacrifié — méprisant son destin —
La céleste rosée et l'éclat tout divin
D'une aube radieuse et de gloire suivie
Aux longs jours sans soleil d'une stérile vie!

La vie!... et que pourrais-je en faire désormais
Quand vous m'auriez, amis, détourné pour jamais
Du seul but enchanteur qui lui donnait des charmes!
Quand semblable au guerrier qui né pour les alarmes,
Mais qu'un corps mutilé retient loin des combats,
Aux récits entraînans d'un glorieux trépas,
Ou des lauriers cueillis dans ma noble carrière,
Mes soupirs, mes regards, les pleurs de ma paupière
Et des élans suivis d'une morne douleur,
Vous trahiraient le mal qui rongerait mon cœur!
Quand en vain prononcé par la voix la plus tendre
L'espoir jusqu'à ce cœur ne pourrait plus descendre,
Que l'ennui voilerait mes jours..... que l'avenir
Comme au livre des morts ne saurait contenir
Qu'oubli, larmes, néant, écrits à chaque page,
Et qu'un sombre regret empreint sur mon visage
Vous redirait sans fin — ce que disait un jour,
D'une vaine raison maudissant le retour,
L'Athénien déçu qui pleurait ses navires : —
« Que m'avez-vous donné pour mes divins délires!.... »

Vous que je vois pleurer sur mon fatal destin,
Ignorez-vous, hélas! la déplorable fin

De ces arbres hâtifs qu'avec zèle on transporte
Loin du site propice où leur sève trop forte
Dès les premiers printemps, déployant son essor,
De fleurs, de fruits exquis prodiguait un trésor.....
On veut pour les sauver d'une prompte vieillesse
Retarder, ménager leur rapide richesse.....
Mais à peine arrachés du terrain généreux
Que la nature même avait choisi pour eux,
Leur vie, en peu de jours, languit, touche à son terme....
Ou si de leur vigueur conservant quelque germe,
De verdure, au printemps, on les voit se couvrir,
Même avant que leurs fleurs puissent s'épanouir
Ou que leurs fruits tardifs se forment et mûrissent,
La sève se tarit..... les rameaux dépérissent.....
Leur feuille se jaunit..... tombe..... et quand de l'été
Tout montre encor l'éclat et la fertilité,
Ils sont là..... dépouillés!... sans que dans leur feuillage
La brise en se jouant puisse prendre un langage,
Ou que l'oiseau du ciel vienne abriter son nid.....
Aussi secs, aussi nus que le figuier maudit.

Alors, instruit trop tard qu'un excès de prudence
A tari dans son cours leur précoce abondance,
On s'accuse, on se dit, en les voyant mourir :
Qui sait combien de fois ils auraient pu fleurir,
Si, les laissant en paix achever leur carrière,
Nous avions mieux connu ce luxe de la terre ?...
Puis de leur triste aspect quand les yeux sont lassés,
On y porte la hache, et de tous méprisés

On jette leurs débris et leur creuse racine
Aux lieux où vont pourrir le bois mort et l'épine.

Voilà, n'en doutez pas, l'image de mon sort,
Amis..... Et je pourrais au prix d'un seul accord,
D'un seul son de ma lyre, acheter une année
De cette ombre de vie à gémir condamnée?
Ah! que plutôt mon âme en un divin transport
S'exhale!... et remplissant ainsi sa destinée,
Remonte à son auteur sans laisser un remord
Aux êtres adorés dont l'amoureux effort
Embellit ici-bas ma terrestre journée.

Ce premier chant devait être suivi de plusieurs autres, où j'aurais essayé de peindre les amers regrets, les poignantes angoisses, les héroïques efforts et le désespoir du malheureux poëte luttant en vain contre les progrès du mal qui le conduit au tombeau... Mais les forces me manquèrent, les souffrances cérébrales l'emportèrent sur la volonté; il me fallut, après des tentatives toujours plus douloureuses, céder... abandonner ma consolante tâche en m'écriant avec l'infortuné dont j'éprouvais trop bien la mortelle agonie :

Et mon cœur est brisé d'une lutte cruelle,
Et je veille..... et je souffre et vainement j'appelle
Mes antiques accens!
De l'inspiration la voix reste muette,
Le deuil est dans mon âme... et ma harpe ne jette
Que des sons impuissans!

XVI.

J'ai lu dans un poëte allemand que la vie humaine serait, hélas! bien pauvre de parfum, de lumière et de couleurs si nous ne pouvions à la réalité entremêler les illusions et les songes!.....

Que dire alors de l'existence des prisonniers de Spielberg, de cette interminable agonie où chaque pensée ne pouvait être qu'une douleur, où le passé n'était que cicatrices, le présent que blessures et l'avenir que misères et désolations?.....

Et que me restait-il désormais pour réagir contre les maux qui s'accumulaient sur moi? N'a-

vais-je pas épuisé toutes les ressources, toutes les espérances que le cœur et l'esprit peuvent inspirer au malheureux captif? N'avais-je pas défendu jusqu'au bout avec l'opiniâtreté du désespoir mon intelligence et ma vie contre d'inexorables tortures sans cesse renouvelées?..... Et maintenant que toute résistance était vaine, maintenant qu'il fallait baisser la tête, s'avouer vaincu et se dire : « Tout est fini, je n'ai plus qu'à languir misérablement et mourir..... » ne devais-je pas tomber dans cet accablement fatal, dans cette sombre et consumante apathie qu'un mal sans relâche et sans remède traîne infailliblement à sa suite?

Tels étaient en effet le découragement et la détresse de mon âme que j'aurais succombé à tant de douleurs si ma croyance en Dieu, si ma foi dans ses divines paroles, en tournant mes pensées vers le ciel, ne m'eussent enfin appris à me résigner, à renoncer aux espérances de la terre!..... Mais que de soupirs, de regrets et de combats avant d'en arriver à cette pieuse et salutaire abnégation..... et comme il suffisait, hélas! d'un mot, d'un incident léger pour ramener encore mon cœur et mes désirs vers ce monde, dont je me croyais détaché pour jamais!

En voici un exemple bien frappant :

Le gardien qui m'accompagnait depuis quelque temps sur la plate-forme était un Polonais de la Galicie. Presque toujours seul avec lui, j'avais eu

souvent l'occasion de juger de la bonté de son cœur aux paroles de compassion qu'il m'adressait et aux soins qu'il prenait de moi pendant la promenade. Quoiqu'il parlât fort peu l'allemand, nous avions fini cependant par nous entendre : je l'entretenais des campagnes qu'il avait faites, de ses blessures, de son pays..... Il m'écoutait, et peu à peu la confiance fit place à la réserve.

— Moi, bien aimer les Français, m'avait-il dit un jour; eux bons soldats, eux bons camarades avec les Polonais.....

Puis il s'arrêta, jeta les yeux autour de lui afin d'être mieux assuré que personne ne l'écoutait, revint plus près de moi, et baissant la voix, il ajouta :

— Polonais battre les Russes!.....

— Les Russes! lui dis-je avec étonnement.....

— *Ia, Ia*..... à Varsovie révolution... Polonais chasser les Russes..... battre les Russes.....

Et il frappait des mains en répétant :

— Russes morts!

— Une révolution à Varsovie! repris-je. Y a-t-il longtemps?

— Quelques mois. Depuis, beaucoup de batailles; Russes, tués tous, a dit hier un courrier. A Brünn, tout le monde parler de cela, tout le monde content..... et moi aussi, n'y plus tenir de joie et j'ai tout dit à vous.

Après l'avoir remercié de sa confidence, je l'interrogeai avec anxiété sur cette révolution de Polo-

gne, sur la France, sur l'Italie, mais les renseignemens du pauvre soldat se limitaient à des on dit de corps de garde, et tout ce que je pus en tirer ne parvint pas à me sortir de mes incertitudes : il m'en avait dit assez pourtant pour exciter mon intérêt au plus haut degré et pour me tenir dans une agitation fébrile..... La nuit, le jour, je ne pensais, je ne rêvais qu'à la France, à la Pologne combattant pour son indépendance; et, en songeant au sort de tant de braves destinés à mourir les armes à la main pour défendre les libertés de leur pays, je sentais une poignante envie, un profond désespoir de rester enchaîné dans mon cachot, tandis que ces favorisés du ciel versaient glorieusement leur sang sur les champs de bataille!..... Puis, jugeant à mes transports que mon dévouement pour la sainte cause des nations asservies vivait encore dans mon âme, que j'étais prêt à trainer vingt ans ma misérable vie dans les cachots sans me plaindre, pourvu que l'Italie et la Pologne devinssent libres, j'éprouvais une sorte de consolation et d'orgueil d'avoir conservé ardens et purs dans mon cœur les généreux sentimens d'un patriotisme éclairé.

Le bon Polonais avait trop vivement piqué ma curiosité pour que je ne l'interrogeasse pas chaque jour sur ce qui se passait en Europe; mais il n'en savait rien, disait-il, ou peu de chose..... Et ce peu de chose, j'en fus bientôt privé par son éloignement. Alors tout rentra dans le silence et le

mystère, et je retombai plus que jamais dans la morne apathie dont cet incident m'avait un instant fait sortir.

Les jours du printemps et ceux de l'été de 1831 ne furent qu'une longue suite de douleurs physiques et de cuisans chagrins causés par les efforts que je ne cessais de faire pour reprendre mes travaux chéris. Ma vue, mon estomac, l'organe du cerveau, tout souffrait, tout faiblissait en même temps : « Encore un an ou deux d'une pareille vie, répétais-je à Confalonieri, et il ne restera pas un seul prisonnier d'état à Spielberg..... tous y succomberont. » Cet ami si parfait, plus faible encore que moi, ne reconnaissait que trop, hélas! la vérité de ce triste présage; mais il s'oubliait lui-même pour m'encourager, et si sa voix ne faisait plus descendre l'espoir dans mon âme, elle y ramenait au moins la résignation : plus calme alors, plus soumis aux décrets de la Providence, j'offrais mieux mes douleurs à Dieu, je lui demandais avec plus de ferveur de m'accorder la grâce de ne songer désormais qu'à mon salut..... Il m'exauça sans doute, car la conviction de finir bientôt ma vie à Spielberg devenait moins poignante à mesure qu'elle pénétrait davantage dans mon cœur; le détachement des choses de la terre s'accomplissait en moi, et les intérêts, les jouissances, les grandeurs du monde s'effaçaient, disparaissaient devant la contemplation de l'éternité, toujours présente à ma pensée.

Cet abandon de tout espoir, ce renoncement aux douceurs de la vie, devenus pour chacun de nous l'idée fixe, le thème unique de nos profondes méditations, ne pouvaient plus former, dans ces journées d'abattement et de deuil, le sujet de nos conversations : ne connaissions-nous pas réciproquement tout ce qui se passait dans notre esprit? et comme ces frères infortunés, prisonniers de Chillon, n'avions-nous pas éprouvé, depuis long-temps déjà, que les causeries, les paroles d'espérance, les souvenirs, *even at length grew cold*, étaient enfin devenus inefficaces et froids..... Tristes et silencieux, nous passions nos longues et pénibles heures, Confalonieri sur son lit, où le retenaient ses douleurs, moi debout, toujours en mouvement, allant et revenant sans cesse de la lucarne au guichet et du guichet à la lucarne, jusqu'à ce que mes pieds, meurtris par les chaînes et déchirés par mes grossières chaussures, me forçassent à suspendre ce fatigant et monotone manége.

C'était là notre douloureuse existence au mois d'août 1831, lorsqu'un incident vint encore en assombrir le funeste horizon. En regardant un jour les sentinelles du bastion, Confalonieri s'aperçut que les grenadiers de la ligne avaient été remplacés par les soldats de la landwerth; nous en conclûmes qu'il fallait que les événemens fussent devenus en Europe de plus en plus importans..... Mais quels étaient ces événemens?

C'est ce que je tentai de savoir en interrogeant

les gardiens et le sous-directeur; mais tous gardant le silence, je m'adressai directement au père Ziack, qui balbutia d'abord et ne trouva ensuite d'autre expédient pour sortir d'embarras que de me parler d'un cordon sanitaire qu'on avait été obligé d'établir sur les frontières de la Pologne, de la Transylvanie, etc., etc., pour garantir les états autrichiens du choléra-morbus.....

— Ces cordons, ajouta-t-il, exigent des troupes nombreuses et l'on a eu recours à la landwerth pour les remplacer dans l'intérieur.

Quoiqu'il me fût aisé de m'apercevoir que ce n'était pas là une raison suffisante pour expliquer cette levée de la landwerth, qui n'a lieu que dans le cas des plus grandes guerres, je n'en restai pas moins frappé de cette étrange parole : « choléra-morbus ! »

— Quoi ! nous serions menacés, dis-je à l'ecclésiastique, de ce terrible fléau qui fait aux Indes de si affreux ravages?

—On le craint, répondit le père Ziack, car les mesures les plus rigoureuses, les cordons, les quarantaines, n'ont pu l'empêcher de pénétrer en Hongrie, où des villages et des villes ont été dépeuplés.

— Mais nous ne sommes ici qu'à vingt-six lieues au plus des frontières de la Hongrie, répliquai-je, et nous devons par conséquent nous attendre à ce que la Moravie sera complètement envahie par le choléra.

—C'est bien à redouter sans doute, ajouta-t-il,

aussi fait-on déjà à Brünn tous les préparatifs nécessaires.

— Et connaît-on les symptômes et les remèdes de cette terrible maladie dont le nom frappe d'épouvante les populations indiennes ?

— Rassurez-vous, rassurez-vous, mon fils, Dieu peut encore détourner de nous la terrible calamité.

— Que sa volonté soit faite, répondis-je..... Le choléra peut et doit être un fléau pour les heureux du monde, mais pour nous, mon père, pour nous, tristes enfans de l'adversité, il ne sera, s'il vient à nous atteindre, qu'un bienfait de la Providence.

Le père Ziack, qui se reprochait sans doute de m'en avoir trop dit, s'abstint de répondre davantage à mes questions, faute de renseignemens précis, assurait-il..... Du reste, en me congédiant, il promit de nous faire connaître tout ce qu'il aurait appris à ce sujet dès que le moment serait venu.

Rentré près de Confalonieri, qui n'avait pu m'accompagner dans cette conférence, je l'informai de ce que je venais d'apprendre. Sa surprise fut égale à la mienne. Le choléra-morbus, dont l'imminente invasion ne l'effrayait pas plus que moi, devint pendant quelques jours le sujet de nos entretiens : cherchant à nous rappeler les caractères de cette peste, sur laquelle nous n'avions que des notions incertaines, nous arrivions toujours à conclure que c'était là notre libérateur.

Puis nous nous demandions si l'Empereur se relâcherait de ses rigueurs : s'il nous accorderait une

nourriture plus saine, des habits plus chauds, des promenades plus longues; s'il permettrait que nous eussions une infirmerie..... Et nous nous répondions que l'humanité seule lui en faisait un devoir.

Le dimanche suivant, nous prévînmes nos compagnons de ce qui se passait et nous convînmes avec eux que nous ferions appeler le médecin de Spielberg pour lui parler du choléra et le prier de présenter à ce sujet une requête au gouverneur. Le docteur, étonné que nous connussions l'existence du choléra en Hongrie, finit par nous avouer que plusieurs villages de la Moravie en étaient atteints.

— N'est-ce pas une raison de plus, lui dîmes-nous, pour que vous vous chargiez de demander en notre nom, à son excellence le gouverneur, de vouloir bien faire un rapport à ce sujet à l'Empereur, pour le supplier :

1. Qu'on nous fasse connaître, dans un écrit de quelques lignes, les symptômes du choléra ainsi que les premiers remèdes à employer;

2. Qu'il soit permis, en cas d'attaque, d'entrer la nuit dans nos cachots pour nous administrer de suite les secours nécessaires;

3. Qu'on nous accorde enfin, comme aux autres galériens, une infirmerie où nous puissions être transportés et soignés par les infirmiers ordinaires. Car vous comprenez, monsieur, dis-je alors au médecin, qu'il y aurait cruauté à laisser dans la même prison le malheureux frappé du choléra près de son compagnon qui en serait encore exempt, où

ce serait vouloir que la contagion, le manque d'air et d'espace les condamnât tous deux à une mort certaine. Nous tenons sans doute bien peu à la vie, mais la raison et la foi que nous avons en Dieu nous font un devoir de chercher à conserver cette existence, toute misérable qu'elle soit. C'est pour cela, monsieur le docteur, que nous en appelons à l'humanité, à la religion de sa majesté, qui ne pourra nous refuser, dans une circonstance aussi périlleuse, d'assimiler notre sort à celui des forçats.

Le médecin promit de présenter notre demande au gouverneur et de l'appuyer de tout son crédit; mais pour plus de sûreté, et afin que son excellence ne pût arguer d'ignorance, nous chargeâmes le commandant de Spielberg et le directeur de la police de la même requête. Force fut bien alors d'écouter notre réclamation et d'y faire droit dans un rapport adressé à l'Empereur.

Le mois de septembre et une partie de celui d'octobre s'écoulèrent sans que nous reçussions aucune réponse à notre demande, et pourtant le choléra s'étant déclaré dans les environs de Brünn, dans les faubourgs mêmes de la ville, l'épouvante fut bientôt au comble parmi les habitans.

Les autorités redoublèrent alors de zèle pour diminuer l'intensité du mal, et leur sollicitude s'étendit jusqu'à nos forçats, pour lesquels on disposa de nouvelles salles d'infirmerie dans le Spielberg, abondamment pourvues de tout ce qui est nécessaire pour traiter les cholériques : nul n'était donc

oublié dans les mesures préservatives de l'administration....... nul, si ce n'est nous qui réclamions en vain contre un pareil abandon, nous qui ne recueillions que ces dures paroles :

— Vous dépendez de sa majesté, cela ne nous regarde pas.

Comment alors ne pas nous convaincre que nous étions destinés à succomber sous la mortelle influence de l'épidémie, que c'était là l'inévitable fin qui nous était réservée après tant de calamités?.... L'attente était funeste!...... mais, loin de porter dans notre âme le trouble et l'abattement, elle n'y fit naître au contraire que ce calme d'esprit, que cette résignation aux volontés de Dieu, que cette tendresse de cœur qu'éprouvent au moment de quitter la vie ceux qui n'attendent plus sur la terre que souffrances et tribulations.... Notre amitié devint encore, s'il est possible, plus expansive, plus dévouée..... Nous sentions davantage le besoin de nous dire que nous nous aimions, que nous avions tout fait pour adoucir réciproquement notre captivité... et lorsque arrivèrent les jours anniversaires de la naissance et du mariage de mon Frédéric, jours que nous célébrions chaque année par des vœux et des prières, je ne pus résister à l'ardent désir d'exprimer en vers, malgré les douleurs toujours plus aiguës de mon pauvre cerveau, les sentimens d'estime, de reconnaissance et de pieux amour que je ressentais si profondément pour lui et pour son angélique Thérèse.

C'était dans ce fatal moment un consolant hommage rendu à la vérité, un dernier cri du cœur qui ne devait alors retentir, je le croyais, hélas! que sous les voûtes du Spielberg, et que je suis heureux et fier de pouvoir rappeler ici comme un précieux souvenir, comme une preuve irréfragable de tout ce qu'était pour moi ce frère d'infortune dont j'ai tant pleuré les malheurs.

A FRÉDÉRIC CONFALONIERI.

Octobre 1831.

C'est donc en vain que d'un cœur ferme,
Luttant contre l'adversité,
Nous attendions enfin le terme
D'une longue captivité !
C'est donc en vain qu'avec constance,
Traînant une morne existence
Dans un cachot mystérieux,
Nous avions dit : — Peut-être encore
Reverrons-nous poindre l'aurore
Sur la terre de nos aïeux !

Hélas ! chaque jour plus à plaindre,
Vases comblés d'afflictions,
Nous vîmes tour à tour s'éteindre
Jeunesse, force, illusions !...

Et quel est notre seul présage
Après dix ans d'un esclavage
Pareil à la nuit des tombeaux?
Oui..... quelle est l'unique lumière
Qui, d'une grâce avant-courrière,
Annonce la fin de nos maux?

C'est l'éclair qui sillonnant l'ombre
Montre l'abîme au lieu du port,
C'est la lueur, quand tout est sombre,
Qui s'élève aux champs de la mort;
C'est la prodigieuse attente
D'un mal qui porte l'épouvante
En tous les lieux, dans tous les cœurs;
D'un mal que le Gange a vû naître,
Et qui ne semble ici paraître
Que pour couronner nos malheurs.

Eh bien!... Soumettons-nous sans plainte
A ce dernier coup du destin,
Lorsqu'au cœur la vie est atteinte
Pourrait-on en craindre la fin?...
Mais avant qu'un fléau funeste,
De mes jours menaçant le reste,
Rende mes esprits impuissans,
Je veux que mon âme sincère,
Au compagnon de ma misère,
Adresse ses derniers accens.

Comme à cette heure solennelle,
Où l'homme ne parle qu'à Dieu,
Entends ma voix.... ami fidèle !....
— Peut-être, hélas ! est-ce un adieu ; —
Entends ma voix en ces journées
Qui marquent dans tes destinées
L'hymen, la naissance et l'amour,
Où tout jadis n'était que charmes,
Mais qui n'apportent plus que larmes,
Et douleur à chaque retour !

Sans causer un morne sourire
Pourrais-je encor former des vœux ?...
Parler d'espoir..... quand tout conspire
A rendre ton ciel ténébreux ?...
Ta douleur sombre et sans langage
N'est plus de celles qu'on soulage
Par l'aspect d'un vague horizon :
Tout lui manque..... Et ce doux dictame
Qu'une âme verse dans une âme
Pour elle se change en poison.

Alors !... Alors qu'une parole,
Que nulle ne peut égaler,
Pénètre, ranime et console
Ceux que rien ne peut consoler !
Le cœur où pèse la disgrâce
Par elle sent fondre la glace

Dont le poids le faisait mourir;
Par elle l'âme libre et neuve,
Plus forte enfin que son épreuve,
Dit à son Dieu.... je sais souffrir!

Lève donc avec assurance,
Lève tes regards abattus
Vers celui qui juge et compense
Maux et biens, fautes et vertus.
Ne sait-il pas que, né candide,
Toujours ton cœur a pris pour guide
La justice et la vérité;
Et qu'ici-bas ta noble envie
Était de signaler ta vie
Par des traces d'utilité?...

N'a-t-il pas écrit sur ta page
—Dans ce livre où rien ne périt—
Chaque bien qui fut ton ouvrage,
Chaque œuvre dont tu fus l'esprit?...
Et l'œil qui se fraie une route
Jusque sous la plus sombre voûte
En daignant s'abaisser sur nous,
N'a-t-il pas vu des misérables
Aidés par les mains secourables
Du plus infortuné de tous?...

Crois-tu qu'il ferme son oreille
A cet ange dont le soupir
Monte..... monte dans une veille
Que toi seul pourrait assoupir?
Crois-tu que tant d'autres prières,
Tant de pleurs sous d'autres paupières,
S'élèvent et coulent en vain?...
Et si ma lèvre ne l'implore,
Crois-tu pour cela qu'il ignore
Ce que pour toi nourrit mon sein?

Son qui frémit, mot qui s'élance,
Pour d'autres doivent retentir;
Mais lui..... c'est le Dieu du silence
Qui nous voit aimer et souffrir!...
Il n'a pas besoin pour m'entendre
Que d'un accent pieux et tendre
Ma voix, s'élevant jusqu'à lui,
Dise qu'en cet affreux orage
Tu fus ma planche de naufrage,
Mon sauveur, mon constant appui.

Il n'a pas besoin que ma bouche
Vous unissant... oh! noms chéris!
Quand votre souvenir me touche
L'invoque pour vous à grands cris!...
Non... non... il sait, couple que j'aime,
Couple dont l'infortune extrême

Me fait oublier mes malheurs,
Qu'après cette sœur de mon âme
Mon cœur attendri vous proclame
Les premiers de mes bienfaiteurs!

Dans les mains de ce divin juge,
En t'abandonnant tout entier,
Des jours passés, comme un refuge,
Ami..... remonte le sentier :
Tu retrouveras sur ses pentes
Des arbres, de fertiles plantes
Dont la tige porte ton nom,
Plus heureux que l'oisive race
Qui comme moi pour toute trace
Ne laisse que ronce ou limon.

Quoique dans cette triste enceinte
Des cœurs que la peine aigrissait
Trop souvent t'aient fait une absinthe
Du miel que ta main leur versait,
Belle, d'intentions si pures,
Que ton âme sur ses blessures
Sente pourtant quelques douceurs,
A la consolante pensée
Que Dieu ne l'a point délaissée
Puisqu'elle essuie encor des pleurs.

Hélas! qui plus que moi déplore
L'ombre où ton avenir languit!
Cependant que tes yeux encore
Osent en affronter la nuit :
Celui que le ciel a fait naître
Plein de ses dons..... et qui sait être
Comme toi, juste et bienfaisant,
Quel que soit son âge ou sa sphère
Saura toujours sur cette terre
Jeter des fleurs sur le présent.

Si pourtant... ô funeste doute!...
Tu succombais sous tes douleurs,
Si la mort... et qui la redoute
Quand seule elle tarit nos pleurs?...
Ce n'est pas toi, triste victime,
Dont le cœur ne sent et n'exprime
Qu'un seul regret, qu'un seul désir;
Toi, dont la mourante nature
Entendrait ce divin murmure :
Viens..... c'est au ciel qu'on doit s'unir!

Non, mon Dieu! non!.... La nuit s'éclaire,
Ton bras le tire du cercueil,
Sa prison s'ouvre.... un sort prospère
Compense ses longs jours de deuil.....

Que ta clémence en soit bénie !...
Et si tu dois trancher ma vie,
Qu'il dise, oubliant mes défauts :
Souvent il me parlait d'estime,
D'amour, de gratitude intime.....
Ah ! ce cœur là n'était pas faux !

XVII.

Le choléra était à Brünn : les convois funèbres que nous apercevions de la plate-forme se succédaient sans interruption ; ils devinrent bientôt si fréquens que les ecclésiastiques ne suffisaient plus à les accompagner ; la cloche des trépassés ne sonnait plus, afin de ne pas répandre l'alarme.... On mourait, on enterrait en silence.... et la ville, dont aucun bruit ne parvenait jusqu'à nous, semblait plongée dans le deuil et la consternation !

Une nuit nous entendîmes en dessous de nous, dans les casemates, un bruit confus de chaînes et de voix, puis des gémissemens..... des cris..... C'etait un malheureux galérien qu'on transportait à l'infirmerie.

Le choléra est à Spielberg, dis-je à Confalonieri, voilà sa première victime.....

J'appris le matin que je ne m'étais pas trompé. Alors je fis appeler le commandant et le médecin : « Le choléra est ici, messieurs, leur dis-je, nous le savons, nous avons entendu cette nuit les cris d'un malheureux frappé par le fléau; avez-vous reçu des instructions qui nous soient relatives? L'infirmerie que nous avons demandée nous est-elle accordée? Pourra-t-on pénétrer la nuit dans nos prisons, si l'un de nous est atteint? »

Ils me répondirent qu'aucun ordre n'était arrivé.

— Il est alors impossible, repris-je, que l'Empereur ait été prévenu!.....

— Le gouverneur a fait son rapport à sa majesté, nous en sommes certains, me dirent-ils de nouveau.

— Retournez près de lui, messieurs, et dites bien que nous nous bornons à demander à être transportés en cas d'attaque, dans l'hôpital des galériens : c'est à son humanité que nous en appelons.

Le commandant revint le jour même m'annoncer qu'il s'était acquitté de ma commission, mais que son excellence le gouverneur n'osait prendre sur lui-même une aussi grande responsabilité.

— Ce qui signifie, repris-je, que nous n'avons plus désormais rien à attendre des hommes et que Dieu seul peut nous sauver... la situation est cruelle, mais nous saurons nous y soumettre.

Notre réunion du dimanche fut triste et tou-

chante : qui pouvait répondre que nous nous reverrions encore ! Castillia, Borsiori, parlaient de leur père, de leur chère famille...... les larmes coulaient de nos yeux. Nous priâmes tous avec ferveur, et en nous séparant, en nous disant adieu, nous nous demandâmes pardon, comme sur un lit de mort, des torts involontaires que nous avions pu avoir les uns envers les autres. . .

L'influence cholérique devait être sensible sur des corps aussi exténués que les nôtres : des vertiges, des douleurs intestinales, des faiblesses inaccoutumées ne nous l'indiquaient que trop; c'étaient à nos yeux les signes certains que nous n'échapperions pas au fléau. Un soir après la dernière visite, Confalonieri fut pris de frisson et de violentes douleurs d'entrailles..... D'autres symptômes alarmans se manifestèrent..... ce fut pour mon cœur un horrible moment!..... je frappai au guichet pour demander du secours, mais les gardiens ne répondirent pas d'abord, et lorsque l'un d'eux vint enfin à mes coups redoublés, il me dit que les clés étaient chez le commandant et qu'on n'entrerait dans la prison qu'à cinq heures du matin. Vainement lui criai-je dans mon anxiété qu'il y avait urgence, qu'ainsi abandonné, mon ami pouvait succomber faute de secours, que je le suppliais d'avoir pitié de nous, il se borna à me répéter : « Je n'y puis rien..... je n'y puis rien...... Le commandant a défendu qu'on aille l'interrompre. »

L'indignation, la fureur, le désespoir, s'emparè-

rent alors tellement de mon âme que je serais tombé dans des accès de rage, que je me serais élancé contre la porte pour la briser, si le douloureux aspect de mon infortuné Frédéric, que le mal saisissait de plus en plus, ne m'eût fait éprouver une angoisse si poignante que je ne songeai plus qu'à le soigner..... Le soigner!..... mais avec quoi, mon Dieu!..... et que pouvais-je faire, hélas! dans le dénûment absolu de tout remède et de tout secours!

Ah! quelle désolation était dans mon cœur lorsque je tentais vainement de le réchauffer! le froid gagnait ses membres, et les frictions ne calmaient ni les spasmes ni les crampes; le peu d'eau que nous possédions fut bientôt épuisé pour étancher la soif du pauvre souffrant, dont le courage, le sang-froid et l'abnégation semblaient croître à mesure que les symptômes devenaient plus alarmans: « Ne te désole pas, mon Alexandre! ne cessait-il de me répéter; je souffre, mais les forces ne me manquent pas encore; peut-être n'est-ce qu'une fausse attaque..... Dieu est bon, il aura pitié de nous. »

Cette confiance en la miséricorde divine, cette tranquillité d'âme, furent sans doute la cause de son salut; après des heures passées dans de mortelles angoisses, la crise se calma, les symptômes cholériques devinrent moins alarmans, la circulation du sang commença à se rétablir et j'eus vers le matin l'inexprimable joie de voir mon pauvre ami respirer plus à l'aise et tout à fait hors de danger.

C'est alors que je sentis profondément qu'on peut, quand on est malheureux et fatigué de la vie, accueillir pour soi-même la mort comme un bienfait, mais qu'elle n'est plus à nos yeux que le plus grand des maux lorsqu'elle frappe les infortunés que nous chérissons.

Le médecin, que nous n'avions pas demandé, accourut cependant pour s'informer de la position de Confalonieri : Ce n'était, dit-il après nous avoir entendus, qu'une atteinte de cholérine.....

— Qui pouvait et devait finir par une attaque de choléra et par la mort du malade, repris-je avec force, si la Providence n'avait veillé sur lui... Et n'est-ce pas nous condamner à périr que de nous laisser ainsi pendant la nuit sans médicamens, sans secours, sans médecin? Mon ami, sérieusement attaqué, n'aurait-il pas eu le temps de succomber avant votre visite? Je vous le demande, monsieur le docteur, a-t-on jamais traité de pauvres prisonniers avec une barbarie plus froidement cruelle que celle dont nous finirons par être les victimes? et cela au moment d'une horrible épidémie, d'une peste dont l'apparition seule suffit pour sortir des règles ordinaires et faire un devoir aux autorités de changer, d'adoucir le régime des plus grands coupables!

Le médecin, craignant de se compromettre s'il écoutait mes justes plaintes, nous salua en me disant :

— Monsieur le sous-directeur, ici présent, sait

bien qu'il ne dépend pas de moi qu'il en soit autrement.

Ces paroles étaient vraies : cédant plus d'une fois aux sollicitations du père Ziak, notre confesseur, dont la conduite fut digne d'un bon prêtre en cette circonstance, il fit de nouvelles instances auprès du gouverneur pour qu'il prît sur lui de nous accorder quelques soulagemens; le père Ziak lui-même ne cessait de plaider notre cause pour que son excellence écrivît à Vienne. On écrivait en effet; mais les demandes restaient sans aucun résultat, et tout ce que l'on put obtenir de l'Empereur fut la permission de transporter ceux d'entre nous qui seraient atteints du choléra dans des prisons inoccupées et voisines des nôtres, où ils seraient soignés séparément par les gardiens.

Il ne nous restait donc, après de telles preuves de délaissement et d'inhumanité, qu'à attendre avec résignation le moment où le choléra viendrait mettre un terme aux tristesses, aux persécutions d'une si misérable existence, et le malaise croissant que nous éprouvions tous, les cas assez nombreux parmi les galériens devaient avec raison nous faire craindre de n'être pas épargnés. Aussi nous disions-nous à la fin de chaque journée, en nous séparant pour le repos de la nuit : « Peut-être apprendrons-nous demain que plusieurs de nos compagnons ont cessé de vivre..... Peut-être est-ce la dernière fois que nous nous parlons..... » et nous nous serrions la main avec plus de force que de coutume et nous

nous embrassions comme deux tendres frères qui ne doivent plus se réunir que dans le sein de Dieu!.....

Les jours se succédaient cependant sans qu'aucun accident justifiât nos alarmes; aucun de nous n'était atteint...... et le dimanche en nous retrouvant tous, nous nous félicitions en souriant tristement de pouvoir encore prier ensemble pour les élus de nos cœurs. Dans ce temps de funeste attente, les liens de l'infortune se resserraient de plus en plus, et chacun de nous en apercevant à la messe les prisonniers vénitiens, aurait voulu leur dire : « J'ai la joie au cœur de voir que vous vivez...... » La voix du pauvre Moretti, invisible à nos yeux, nous faisait tressaillir..... en l'entendant tousser nous nous répétions : « Il est là!... »

Le ciel m'est témoin cependant que nous étions pour la plupart bien indifférens à la vie..... et que jamais il ne sortit de mon cœur un désir, de mes lèvres une prière, pour que Dieu me la conservât... Entièrement soumis à sa volonté sainte, nous attendîmes sans crainte, avec abnégation, pendant des semaines et des mois, l'instant où le fléau nous compterait aussi au nombre de ses victimes.

Nous parvînmes ainsi jusqu'au mois de février 1832; le choléra sévissait encore, mais il était enfin dans la période de décroissance; les cas devenaient plus rares, bientôt même, grâce au froid de la saison, ils disparurent presque entièrement. La ville de Brünn avait beaucoup souffert. Spielberg seul

avait eu moins de victimes, par suite, disait-on, du bon air qu'on y respirait.

Délivrés de cette attente inquiète, de ces agitations du jour et de la nuit qui souvent attristaient mon âme, mais qui jetaient quelque animation sur nos monotones journées, je retombai bientôt dans mon accablante torpeur...... regrettant plus d'une fois que la Providence ne m'eût pas enlevé de ce monde, où je n'attendais plus que douleurs et tribulations. Toujours plus faible, plus languissant, craignant pour mes yeux et sans cesse tourmenté par des douleurs cérébrales qui me permettaient à peine de répéter de temps à autre les vers que j'avais composés, n'étais-je pas condamné à végéter misérablement, à périr lentement d'ennui et de consomption ! Aussi éprouvai-je une sorte de joie lorsque, dans les premiers jours de mars, j'entendis vers le soir le croassement prolongé d'un corbèau qui venait de s'abattre sur le mur en face de ma lucarne.

C'était pour ma tête affaiblie, pour mon cœur accessible à tous les pressentimens, un présage de mort que je recevais comme l'annonce de ma délivrance..... et lorsqu'au matin le même oiseau se posa sur le rebord de mon étroite fenêtre et se mit à pousser ses lugubres cris, je ne doutai plus, tant la superstition agit sur le malheur, que je ne fusse menacé de quelque nouvelle adversité.... Ce ne pouvait être la cessation de ma douloureuse existence..... non !.... la mort n'était-elle pas un bien-

fait pour moi!..... mais la perte de quelqu'un des miens, de ma sœur chérie, dont la pensée me revenait alors sans cesse à la mémoire...

Ces sombres inquiétudes, que je confiais à Confalonieri, ne firent qu'augmenter par la présence continuelle du corbeau, qui du matin jusqu'au soir se tenait immobile, tantôt sur le mur, tantôt sur ma lucarne. Vainement cherchais-je à l'effrayer par du bruit, par la voix, toujours il était là..... croassant tristement comme sur un tombeau!.....

— C'est un enfantillage, une faiblesse, disais-je à Frédéric, mais j'ai dans l'âme une perplexité, une crainte qu'on n'éprouve qu'à la veille d'une catastrophe... La vue de cet oiseau au noir plumage, ses chants funèbres, me frappent l'imagination..... j'en souffre... je m'en tourmente... Mais il me semble entendre quelque chose dans le corridor... N'est-ce pas le directeur de la police?

— Je le crois, répondit Frédéric; cependant il n'y a pas quinze jours qu'il a fait sa visite.

— Que va-t-il m'apprendre? repris-je alors..... et j'attendais avec anxiété que la porte s'ouvrît.

Ce n'était qu'une perquisition, plus sévère, plus odieuse encore que de coutume... Chaque pièce de nos vêtemens fut soumise au plus scrupuleux examen; la paillasse, les baquets, vidés, retournés..... Rien enfin n'échappa aux regards du zélé directeur et à ceux de ses gens, mais il ne m'adressa pas la parole.

— Tu le vois, tes pressentimens t'avaient trompé, me dit en souriant mon ami...

— Qui sait!... le corbeau croasse toujours.

— Deux jours encore il revint à la même place, poussant les mêmes cris. Au matin du troisième, après avoir becqueté les barreaux de la fenêtre, il prit son vol et disparut..... C'était le 13 mars, un mardi... Le soleil, depuis longtemps voilé, éclairait l'horizon; on eût dit que les champs, que la ville, purgés par ses radieux rayons des derniers miasmes du choléra, avaient revêtu la parure du printemps pour célébrer la disparition du terrible fléau. L'air était presque doux, et en le respirant sur la plate-forme, je sentais ma poitrine se dilater... mon cœur même, si long-temps abattu, semblait renaître!... C'était, depuis bien des mois, le premier instant de répit à mes sombres chagrins.

En rentrant dans ma prison je cherchai sur la lucarne, sur le mur le malencontreux corbeau : il n'avait pas reparu..... J'en fus soulagé, car quelque effort que je fisse pour m'expliquer son opiniâtreté à rester ainsi près de moi, ou pour me raisonner sur la vanité des présages et des pressentimens, ses cris n'en attristaient pas moins mon âme comme les tintemens d'une cloche funèbre.

Nous parlâmes longtemps en ce jour de ceux qui nous étaient chers... nous répétant que leur affection seule pourrait encore nous rattacher à la vie. Puis nous revînmes, pour la première fois peut-être depuis bien des années, sur la consolation,

sur le bonheur que nous éprouverions si, tous deux libres, nous nous trouvions en France, vivant dans le même lieu, augmentant les joies que nous saurions nous y créer et répandre autour de nous, par le souvenir de nos longues années de douleurs!..... Ces discours, hélas! moururent bientôt sur nos lèvres à la triste pensée que pour tout avenir nous avions devant nous deux ou trois ans au plus d'une existence de tortures..... et pour lieu de repos la fosse commune des galériens!

Le soir étant venu en conversant ainsi, l'horloge de l'église avait sonné sept heures que nous marchions encore dans notre étroit cachot, prononçant par intervalles quelques mots, quelques phrases suivies d'un long silence...

— La grande porte du corridor vient de s'ouvrir, me dit Confalonieri.

J'écoutai, et n'entendant rien, je prétendis que ce qu'il avait pris pour le bruit de verrous n'était que le cliquetis de nos fers...

— Non, non, reprit-il, je ne me suis pas trompé, on marche dans la galerie.

Je ne sais quelle lueur d'espérance traversa ma pensée... mon cœur battit avec violence...

— C'est le directeur de la police, dis-je à voix basse à Confalonieri... A cette heure inaccoutumée, ce ne peut être que pour un élargissement... S'il venait me chercher!...

— Que le ciel le veuille! répondit mon ami en me serrant la main avec force.

Ce vœu du cœur était à peine exprimé que le guichet s'entr'ouvrit, nous laissant voir le sous-directeur Wergrat, qui, s'adressant à moi, dit aussitôt :

— Le directeur de la police vous attend de suite dans la chancellerie.

En entendant ces mots, je me jetai dans les bras de Frédéric sans avoir la force de prononcer une seule parole... et lui, le tout dévoué, me répétait en m'embrassant :

— *Son felice... son felice* (je suis heureux, je suis heureux .)

— M. le directeur vous attend, dit de nouveau Wergrat en s'avançant vers nous... venez, monsieur.

Je donnai les derniers embrassemens d'adieu à Confalonieri, et, tenant sa main qui tremblait dans la mienne, je pus lui dire enfin :

— Que Dieu te récompense du bien que tu m'as fait!

— Allons, allons, reprit le sous-directeur, il est temps...

Je m'arrachai alors des bras de mon ami, et lorsque la porte se referma sur lui, l'infortuné, je sentis, à la douleur qui pénétra mon âme, qu'il n'était pas de liberté pour moi tant que le frère de mes malheurs, le sauveur de mes jours gémirait dans les fers.

Dans le court trajet de la prison à la chancellerie, Wergrat, d'un air de mystère et me prenant

la main, articula des mots dont je ne compris pas le sens.

— Il est là, me dit-il en frappant à la porte, entrez sans crainte, mon cher monsieur.

Le directeur de la police était debout, près de la même table où il m'avait appris la mort de mon pauvre père.

— Je suis charmé, dit-il, bien charmé, monsieur, d'avoir quelque chose de bon à vous apprendre...

Et il me faisait signe d'approcher :

— Sa majesté, en considération de votre mauvaise vue, de votre mauvaise santé, a daigné..... ordonne, qu'on vous transférât dans un lieu de détention où vous serez mieux qu'à Spielberg.

Je crus un instant qu'il disait vrai, et que c'était à cette demi mesure que se réduisait la clémence de l'Empereur... Mais je connaissais trop le mystère dont on entourait les libérations des prisonniers d'état, pour ne pas comprendre bientôt que le directeur de la police, si prévenant, si affable contre son habitude, avait autre chose de plus important, de plus décisif à me communiquer. J'allais le remercier de la bonne nouvelle qu'il venait de me donner, lorsqu'il ajouta en souriant :

— C'est bon signe, c'est bon signe, voyez-vous... une première grâce en amène une autre; maintenant nous allons descendre.

Il appela Wergrat, qui attendait dans le corridor avec plusieurs gardiens, puis il sortit de la

chancellerie en m'ordonnant de le suivre en silence. « Pauvre Frédéric, me dis-je, en passant pour la dernière fois devant notre guichet, il est là... il écoute!... — et mon cœur se serra! Le bruit des chaînes de Castillia et Borsieri, qui si longtemps avait frappé mon oreille, s'étant fait entendre, je heurtai fortement les miennes pour leur faire mes adieux.

— Chut! chut! me fit le sous-directeur, pas de bruit.

Arrivé à la porte de l'escalier, je m'arrêtai pour jeter un dernier regard sur cette galerie, sur ces prisons dont je ne croyais plus sortir que pour aller rejoindre Oroboni et le pauvre Villa.

— Maintenant il faut descendre, me dit le directeur.

Je l'essayai doucement, mais après quelques marches je fus obligé de m'appuyer sur Wergrat. Nous traversâmes ainsi lentement la grande cour à l'extrémité de laquelle se trouvait la chancellerie — ou greffe — des galériens.

— Le serrurier est-il là? demanda en allemand le directeur de la police, puis il reprit en français en se tournant vers moi :

— On va vous ôter vos fers.

Le forgeron arriva bientôt avec son enclume et son marteau.

— *Das ist gut* (cela est bon), me dit-il en frappant à coups redoublés sur les charnières des bracelets que lui-même avait rivés sur mes jambes.

Quelques minutes après j'étais délivré de ces fers que j'avais portés pendant près de neuf ans.... Le serrurier me regarda..... sourit..... puis il ajouta d'un air satisfait :

— J'avais toujours dit à Schiller que c'était moi qui vous les ôterais... Adieu, monsieur Français, moi bien content.

Je lui pris la main en lui répétant plusieurs fois:

— *Dank*, *dank*, *mein lieber* (merci, merci, mon cher.

Pendant ce temps le directeur de la police veillait aux formalités nécessaires à la levée de l'écrou, ainsi qu'à la consignation de l'argent et des objets précieux.

— Vous devez être bien heureux, me dit alors Wergrat dont la figure exprimait la satisfaction.....

Je ne répondis rien, car la joie n'était pas dans mon cœur!..... Presque insensible aux indices certains d'une imminente liberté, je regardais avec indifférence tout ce qui se passait autour de moi.... Les habits qu'on me fit mettre pour remplacer mes haillons de galérien ne me causèrent aucune sensation, et lorsque le directeur ordonna qu'on fît avancer la voiture qui devait à l'instant nous transporter à Brünn, je ne montrai pas d'empressement pour y monter. Wergrat, bon homme au fond, dont je n'avais jamais eu personnellement à me plaindre malgré l'excès de son zèle, me soutint jusqu'au marchepied.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur, me

dit-il d'une voix émue. Alors je lui tendis la main qu'il serra fortement dans la sienne, pendant qu'il essuyait de l'autre une larme qui mouillait ses yeux.

Bientôt on ferma la portière, et les chevaux se mirent en mouvement, pas à pas, escortés par des soldats du Spielberg, portant des lanternes. Nous sortîmes ainsi des cours, puis des bastions jusqu'aux portes extérieures qui s'ouvrirent en criant sur leurs gonds. Hélas! mon Dieu! qu'il fallait que j'eusse souffert pour les franchir sans qu'un seul sentiment de joie vint ranimer mon cœur!.....

Parvenu à la dernière enceinte, je voulus une fois encore voir le triste séjour où je laissais, hélas! l'ami que Dieu m'avait donné dans les jours de malheur!.... Mais il faisait trop sombre pour que je pusse rien distinguer.

— Le froid est piquant, me dit alors le directeur, qui pour la première fois m'adressait la parole, fermez cette glace, je vous en prie.

Je hasardai alors quelques questions sur ma famille, sur la France; il y répondit si brusquement, si sèchement que je commençai à croire que toute la grâce se limiterait comme il me l'avait annoncé d'abord, à un changement de prison. Nous parvînmes enfin au pied de la colline et quelques minutes suffirent ensuite pour entrer dans la ville et arriver à la direction générale de la police, où l'on me fit descendre.

Arrivé dans son cabinet, le directeur, qui me pré-

cédait, renvoya ses gens, ferma la porte, s'assit gravement à son bureau et me dit d'un air gracieux, après m'avoir avancé un siége :

— Il y a de bonnes choses à vous apprendre..... de bien bonnes choses!..... Vous allez être bien content!....

Il prit alors une dépêche, me la montra, mais avant de la lire il m'apprit qu'un courrier expédié de Vienne l'avait apportée le matin, à midi, à son excellence le gouverneur.

— Je vais vous la traduire, ajouta-t-il, écoutez-moi :

« Monsieur le gouverneur de la Moravie fera remettre immédiatement en liberté le prisonnier Alexandre Andryane, que je rends à sa sœur, Mme Andryane, qui le recevra à Schærding, où elle l'attend. »

Au nom de ma sœur, de ma seconde mère, je fus saisi d'une telle émotion, qu'il me fut impossible d'articuler un mot de remerciment.

— Ma sœur, monsieur!..... m'écriai-je enfin; mais elle est donc à Vienne?

— Oui, certainement, avec l'un de vos parens : c'est elle qui a demandé, obtenu votre grâce.....

— Elle!..... Ah! mon Dieu, je te remercie!..... Et je pleurais!

— Calmez-vous, calmez-vous, reprit le directeur, vous la reverrez bientôt; elle doit vous attendre aux frontières de la Bavière, à Schærding.

L'attendrissement, la joie que je ressentis seu-

lement alors avaient rompu la glace de mon cœur... mes larmes coulaient, douces et salutaires comme au temps du bonheur!..... J'appelais ma sœur, je la bénissais dans le fond de mon âme.

— Il me reste encore quelque chose à vous communiquer, me dit le directeur après quelques minutes de silence : c'est une promesse que vous devez signer de ne plus rentrer dans les états de sa majesté sans sa permission expresse et sous peine, si vous y manquiez, de dix années de prison.

Je laisse à penser si je souscrivis avec empressement à un tel engagement!.....

— Maintenant que vous savez tout, ajouta le directeur, et que vous êtes un peu remis de votre émotion, je vais vous conduire à votre appartement.

Il prit une lumière et je le suivis en traversant plusieurs salons dont l'ameublement me semblait magnifique, à moi pauvre habitant des cachots!.....

Parvenus à une dernière porte, nous nous trouvâmes, après l'avoir franchie, dans un corridor, en face d'un guichet armé de barres de fer et de verroux.

—Je suis bien fâché, dit-il, de ne pouvoir vous mieux loger, mais je n'ai de vacant que cette chambre.

Le geôlier qui était accouru s'empressa d'ouvrir, et j'entrai, non pas dans un appartement, mais dans la prison de sûreté de la police.

— Vous pouvez demander tout ce dont vous

avez besoin, me dit le directeur; mais j'oubliais..... voilà une lettre arrivée par le courrier de ce matin; elle est de madame votre sœur.

Il n'en fallut pas tant pour effacer l'impression pénible que j'avais éprouvée en me retrouvant encore sous les verroux. Je pris la lettre avec transport et j'allais me hâter de la lire pour la rendre au directeur, lorsqu'il me prévint en me disant que je pouvais la garder et la lire tout à mon aise.

— Il faut alors, observa le geolier, laisser de la lumière au prisonnier?

— *Natürlich* (naturellement), répondit le chef de la police, jusqu'à dix heures. Bon soir, mon cher, à demain.

Et cela dit, geolier et directeur disparurent.

Mais j'avais ma lettre, ma chère lettre!..... que je lisais en m'interrompant à chaque mot, à chaque ligne, pour donner un libre cours à mon émotion!... Ma sœur me disait qu'elle était arrivée à Vienne avec son cousin Berthelin, si bon, si dévoué, l'ami de toute sa vie! que mon frère, sa fille se portaient bien..... et qu'elle m'attendait à la frontière.

C'était trop de bonheur après tant de souffrances!..... et j'eusse été trop faible pour le supporter sans les actions de grâces que j'adressai à Dieu dans toute l'effusion de mon cœur!..... Puis je relus vingt fois encore chacune des pages de cette touchante lettre, qui finissait par ces mots:

« Quand nous serons réunis à Schærding, tu » sauras, mon enfant, ce que nous avons fait pour

» obtenir ta délivrance et comment Dieu a béni no-
» tre sainte entreprise. »

Cet intéressant récit, que j'étais si impatient d'entendre, puisqu'il allait m'apprendre tout ce que je devais à ma famille, à ma libératrice, je le transcris ici, tel qu'il fut écrit dans son journal, comme un simple et touchant témoignage de dix années de persévérance et de dévouement.

XVIII.

» *Paris*, 8 *février* 1832.—Sept ans se sont écoulés depuis que j'ai terminé l'infructueux voyage que je fis à Milan pour obtenir la grâce de mon malheureux frère; prête à partir pour Vienne, où je vais essayer de fléchir l'Empereur en lui rappelant la promesse qu'il me fit alors, je veux avant de commencer le récit détaillé de tout le bonheur ou du chagrin profond que je recueillerai dans ce voyage, je veux, dis-je, retracer ici tout ce que j'ai su de sa triste destinée depuis la fin de 1829 où le découragement me fit cesser d'écrire.

» L'année 1830 ne nous offrit aucune chance de succès pour arriver au terme de cette affreuse

captivité; le printemps avait d'abord été fixé pour que mon mari et moi accomplissions ce voyage de Vienne si justement conseillé par le prince de Montmorency-Laval; mais le mariage de ma fille nous avait enchaînés à Paris : son bonheur y était assuré, comment le différer.... La révolution de juillet vint nous rejeter loin du port et nous fit déplorer d'avoir fixé le moment de notre départ à celui même où elle éclata : sans doute elle nous promettait appui et sympathie de la part du nouveau gouvernement; mais en même temps elle irritait l'Empereur et nous défendait toute tentative auprès de lui.

» Le mois de septembre de cette année devait amener une irréparable perte.... Madame la comtesse Confalonieri fut enlevée à l'amour, à l'admiration de tous ceux qui la connaissaient! elle avait bu jusqu'à la lie le calice des plus amères douleurs, son temps d'épreuve était fini, Dieu voulut lui en donner le prix en l'appelant à lui après une maladie longue, douloureuse, pendant laquelle, en conservant toutes ses facultés, elle put chaque jour sentir son cœur percé d'un glaive, à la pensée qu'elle laissait au comble de l'infortune un mari adoré qui voyait s'éteindre en la perdant, tout espoir de quelques jours de bonheur encore sur cette terre!......
Pauvre Teresa!.... Angélique femme que je pleurerai toute ma vie, que je vénérerai dans le fond de mon âme comme une sainte martyre de l'amour conjugal, que de larmes amères tu m'as coûtées!...

Morte dans les bras d'un frère qu'elle aimait tendrement, elle lui avait légué toutes les espérances qu'elle nourrissait encore malgré tant de fatales déceptions; et confiante dans un avenir qui permettrait que ses lettres arrivassent jusqu'à Spielberg, elle eut l'admirable courage d'en écrire plusieurs dont les dates, se suivant à une longue distance, pouvaient cacher pendant longtemps à son mari la perte irréparable qu'il avait faite.... Ange de dévouement pendant sa vie, elle voulut encore être ange consolateur sur cette terre, après l'avoir quittée!

» Tout ce que nous avions tenté pour notre pauvre prisonnier n'ayant amené aucun résultat, il fallut pourtant reprendre courage et recommencer sur des erremens tout à fait nouveaux. Au mois d'octobre, je vis le général Lafayette, alors commandant des gardes nationales de France; déjà mon mari avait eu de lui les promesses les plus consolantes,... aussi me reçut-il avec une bonté toute paternelle, en me disant que cette affaire lui devenait personnelle; qu'ayant été lui-même prisonnier de l'Autriche à Olmutz, il devait tout faire sans relâche pour obtenir la fin d'une aussi longue infortune. Ce fut vers cette même époque et dans l'hiver qui suivit, que nous eûmes, mon mari et moi, plusieurs fois et alternativement le bonheur de voir la Reine dans des audiences particulières où elle fut une perfection de bonté, en nous promettant d'écrire à l'Empereur d'Autriche, qui est son beau-frère.

» Au mois de février 1831, je reçus une lettre de l'ambassadeur d'Autriche qui me mandait, de la part de M. de Metternich, que les yeux du prisonnier s'affaiblissaient sensiblement, qu'il en souffrait et que son moral en paraissait vivement affecté. M. le comte d'Appony me confirma ces tristes détails de vive voix en me lisant une lettre du prince de Metternich qui lui recommandait de me transmettre cette douloureuse circonstance avec tous les ménagemens possibles.

» Le 14 février de cette même année 1831, je reçus de Silvio Pellico, que je croyais encore détenu au Spielberg, la lettre que je transcris ici :

« Madame, compagnon de malheur de notre Alexandre, je ne l'eus point, hélas! pour compagnon au jour de ma sortie de Spielberg, mais je le vis encore le matin même où la grâce me fut annoncée : c'était le 1er août 1830. Toute communication entre nous fut toujours défendue : je ne le voyais que le dimanche à la messe sans pouvoir lui parler ; cependant, madame, dans le cours de tant d'années de douleurs communes, nos cœurs trouvèrent plusieurs fois la manière de se dire l'un à l'autre ce qu'ils souffraient. Souvent il m'a recommandé, si je sortais avant lui, de donner de ses nouvelles à sa famille, à sa sœur bien-aimée. Il était en bonne santé le 1er août et son visage, quoique plein de tristesse, respirait le courage et la résignation. S'il vous arrive, madame, de recevoir de bonnes nouvelles d'Alexandre, je vous supplie, par

ıaternité de larmes qui m'unit à lui, de me les,
ıısmettre par quelque occasion particulière. »

» Cette lettre n'était, hélas! que le précurseur ·s émotions cruelles que je devais bientôt éprouv·er..... Peu de jours après, un homme encore ¡eune, et si cruellement estropié qu'il ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de deux béquilles, se présenta chez moi en disant qu'il venait nous donner des nouvelles de mon frère le prisonnier. A ce mot seul toutes les portes lui furent ouvertes; mais de quelle douleur ne remplit-il pas nos cœurs en nous disant que, captif au Spielberg pendant neuf ans avec Silvio Pellico, il avait été mis en liberté en même temps que lui..... L'infortuné avait perdu la jambe droite par suite de l'intolérable régime de la prison!

» Je n'essaierai pas de retracer ici toute l'horreur du récit que me fit Maroncelli, ni l'excès de leurs souffrances, ni celui du mal affreux qu'il nous causa!..... Savoir un être aussi bon que notre pauvre Alexandre privé de tout, moralement et physiquement, chargé de fers, sans aucun livre, sans aucun moyen d'occupation et sans aucune nouvelle de sa famille!..... Que d'illusions détruites par ce cruel récit!..... car je m'étais flattée, malgré tout ce que m'avait dit Mme Confalonieri, que leur traitement n'était pas aussi horrible que je l'apprenais en ce moment..... J'en restai comme anéantie, et tout ce que ce malheureux ressuscité me disait de l'admirable courage d'Alexandre, de sa douceur

et de sa résignation ne pouvait même pas me ranimer.

» Dès ce moment, Maroncelli devint pour moi un frère, un ami; je fis tout mon possible pour améliorer sa position, pour lui rendre par mes soins et mon dévouement une famille et une patrie. Mon mari le présenta au Roi, qui lui témoigna un vif intérêt. Peu de temps après, je désirai vivement qu'il pût entretenir le duc d'Orléans, afin de donner au jeune prince une juste idée de ce qu'on souffre au Spielberg et de redoubler par là l'intérêt que je voulais lui inspirer pour mon frère. Le duc d'Orléans, n'accordant pas d'audience aux femmes, me fit prier de me trouver tel jour et à telle heure chez le général Lafayette, où il serait. Il fut en effet exact au rendez-vous et témoigna un touchant intérêt au pauvre Maroncelli lorsque je le lui présentai comme une preuve vivante de tout ce qu'on souffre dans la tombe anticipée du Spielberg!.....

» Nous causâmes longtemps avec le prince dans le cabinet du général. Je me hasardai à lui dire que toute la destinée de mon frère pouvait dépendre d'une démarche du Roi auprès de l'Empereur; que j'avais lieu d'espérer qu'une lettre écrite par le Roi, pour demander la liberté du prisonnier, ferait ouvrir immédiatement les portes du Spielberg!..... que c'était au noble cœur du duc d'Orléans que je me confiais pour obtenir du Roi cette lettre si désirée!

» Le prince rougit beaucoup et me répondit avec émotion :

— Je n'étais pas préparé, madame, à la demande que vous me faites, j'ignore donc si mon père pourra m'accorder cette lettre ; mais ce que je vous promets, c'est de la lui demander avec toute la chaleur de mon cœur.

» Et en entendant l'accent de sa voix, en voyant ses yeux pleins de larmes, il était impossible d'en douter.

» Ayant appris que le Roi n'avait pu consentir à la prière du duc d'Orléans, mais que la Reine venait d'adresser à l'Empereur la lettre la plus pressante, j'éprouvai le besoin de lui exprimer ma profonde reconnaissance. Elle me reçut avec cette bonté qui va au cœur, cette bonté qui la rendrait le modèle des femmes, comme elle est le modèle des épouses et des mères, alors même que la Providence ne l'aurait point placée dans un rang aussi élevé.

» Nous attendions depuis six mois le résultat de cette précieuse lettre, lorsque les journaux annoncèrent à l'article *Vienne*, dans les premiers jours du mois dernier que l'Empereur, accomplissant le 1er mars prochain la quarantième année de son règne, cet heureux anniversaire devait être célébré dans tout l'empire par des fêtes brillantes et surtout par beaucoup de promotions et de grâces accordées par le souverain. Comment ne pas saisir l'espérance que l'Empereur réservait cette époque pour accor-

der la liberté aux prisonniers d'état, si cette liberté lui est demandée?

» Avec une telle pensée tout devient possible et tout doit être entrepris; cependant mon mari, retenu à Paris, pour les intérêts mêmes de son frère, par un procès considérable qui ne peut être ajourné et qui demande tous ses soins, ne peut faire le voyage de Vienne : alors ce n'est pas impunément que j'ai réclamé le dévouement d'un parent, d'un ami de toute ma vie..... Mon cousin Berthelin, un second père pour moi et aujourd'hui le fondé de pouvoirs d'Alexandre, m'accompagne à Vienne.....

» Nous partons dans trois jours, afin d'avoir le temps d'arriver au terme de notre voyage avant le 1er mars.

» J'ai été faire mes adieux au prince de Laval, qui m'a fort approuvée et qui m'a recommandé plus que jamais de m'adresser seulement au cœur de l'Empereur et de laisser de côté toute diplomatie..... Malgré ce conseil, que l'expérience de M. de Laval ne saurait rendre indifférent, j'ai cherché des moyens d'appui auprès de l'Impératrice : j'emporte avec moi la lettre la plus pressante de sa sœur, la duchesse de Leuchtenberg, veuve d'Eugène Beauharnais, en ce moment à Paris pour les couches de sa fille l'Impératrice du Brésil; elle a mis une grâce infinie à m'accorder cette faveur..... Celle qui fut toujours pour moi un ange de bonté, ma si chère princesse de Wagram, m'a également remis ses lettres pour l'Impératrice; elle lui parle

d'Alexandre comme le ferait la plus tendre sœur, et de moi comme d'une amie qui lui est chère..... Que Dieu la récompense de tant de dévouement!

» 10 *février* 1832. — Nous avons nos passeports; ils m'ont été remis par M. le comte d'Appony, qui m'a glacé le cœur en ne me donnant aucun espoir, quoiqu'il approuve ma démarche!..... J'ai obtenu ce matin la faveur de voir la reine, qui a été d'une angélique bonté en me disant, avec les yeux pleins de larmes, que tous ses vœux m'accompagnaient!

» Nous partons demain en poste dans une petite calèche à deux places : tout est prêt..... Que Dieu bénisse cette sainte entreprise!..... Je m'éloigne de ma famille avec le cœur bien triste! tout est sombre dans mon âme et dans mon esprit, car je n'ai aucun pressentiment heureux!..... Quoi qu'il arrive cependant, nous aurons rempli un grand devoir : cette pensée donnerait du courage aux plus faibles!

» Mon bon cousin se porte bien, c'est un immense bonheur! je ne puis penser sans un affreux serrement de cœur qu'il est souvent malade, que le repos lui est ordonné et qu'il va prendre à son âge une fatigue peut-être au-dessus de ses forces!... Mon Dieu! protégez les pauvres voyageurs!

» *Epernay, samedi soir* 11 *février*. — Déjà trente lieues entre Paris et nous!..... Ce matin avant sept heures nous étions en voiture, il faisait à peine jour, la pluie tombait, le temps était sombre comme nos cœurs!..... Mon pauvre cousin regrettait sa femme et son fils, qu'il ne quitte jamais : je sentais son

chagrin, il m'oppressait, et nous avons fait plusieurs postes sans pouvoir échanger quelques mots.....

» *Lunéville*, *lundi* 13. — Mon cousin est bien enrhumé, je le regarde à chaque moment, tant je crains pour sa santé. Le temps est très-froid et cette ville si déserte semble être glaciale. Nous partons cette nuit afin d'être bien assurés d'arriver à Strasbourg avant les portes fermées.

» *Strasbourg*, *mercredi* 15. — Il est doux, consolant de faire une halte auprès d'amis dévoués et sincères. Ce matin, avant dix heures, Mme Marchand, ma bonne et aimable Mathilde, prévenue de mon arrivée, était chez moi avec son mari [1] et son frère, tous trois heureux de nous voir et venant me prendre pour passer tout le jour avec eux chez leur père, le général Brayer, qui commande ici la division militaire : il nous a reçus avec une effusion de cœur qui nous a vivement touchés. Nous avons visité la cathédrale, où j'ai demandé à Dieu d'abaisser sur nous un regard de miséricorde..... Puis je me suis promenée sur les remparts, à l'arsenal ; mais je n'ai rien vu, car l'idée fixe est là, elle absorbe toute autre pensée !

» *Pforsheim, jeudi* 16. — Nous avons quitté Strasbourg de grand matin, emmenant avec nous un domestique de confiance qui parle allemand et nous servira d'interprète. Déjà je ne comprends plus ce qui se dit autour de moi; cette première

[1] M. Marchand, dont le nom passera à la postérité pour avoir été le fidèle compagnon d'exil de Napoléon à Sainte-Hélène.

preuve de l'éloignement de la patrie fait toujours éprouver un sentiment pénible! A sept heures nous avons traversé le Rhin et nous étions alors dans le grand-duché de Bade, qui me paraît être un admirable pays.

» *Gœppinghen, vendredi* 17. — Nous souffrons du froid, car il est assez vif pour que toutes les rivières soient gelées. Après avoir déjeûné à Stuttgard, nous voilà depuis deux heures en Bavière..... Aussi, depuis deux jours avons-nous dit adieu aux feux de cheminée; nous ne trouvons plus que des poëles qui nous suffoquent. Mon cher cousin, quoique ayant été fort enrhumé, n'a pas cessé d'être bon, aimable, de me prodiguer les plus tendres soins. Il fume ses cigares tandis que je me jette dans les récits..... ou bien j'écoute les siens et la journée se passe vite..... Quelquefois nous allons jusqu'à former des projets, des châteaux en Espagne, qui restent toujours subordonnés à cette condition : « *Si nous le ramenons*..... » et nous prononçons ces paroles à voix basse, avec une sorte de crainte, car plus nous avançons, moins nous osons nous livrer à l'espérance.

» *Augsbourg, samedi* 18. — Tout le pays que nous avons traversé serait ravissant si l'hiver n'était pas là pour tout attrister. Nous sommes arrivés ici à sept heures et logés à l'hôtel des Trois-Maures; mais grande fut ma surprise lorsque en descendant de voiture sous un vaste vestibule, je vis plusieurs femmes élégamment parées, avec des robes de gaze et

des coiffures en fleurs; en même temps une musique bruyante et délicieuse m'apprit que la salle de redoute était dans cet hôtel. Jusqu'à cinq heures du matin le bruit de l'orchestre, le fracas des voitures, ne m'ont pas laissé prendre un instant de repos : c'était un contraste si étrange avec les pensées qui m'occupent, que j'avais assez peu de raison pour ne pouvoir retenir mes larmes.

» *Munich, dimanche* 19. — Cette ville nous semble belle et animée, mais, hélas! plus j'approche de Vienne et plus mes craintes s'augmentent..... Elles sont bien au-dessus de mes espérances et j'ose à peine me l'avouer. Nous sommes poursuivis par les bals : encore une redoute dans cet hôtel, je suis étourdie par le bruit des danseurs..... Dans toutes les auberges où nous couchons depuis notre entrée en Allemagne, nous trouvons une salle de redoute élégante, immense, qu'il faut toujours traverser pour gagner sa chambre à coucher.

» *Marlkt*, 20 *février*. — Nous touchons à la frontière d'Autriche ; demain de très-bonne heure nous serons à Grodnau, ville où Marie-Louise fut remise en 1810 aux envoyés français. Nous sommes ici dans un mauvais village, dans une chambre tout à fait misérable et servis par une jeune fille si bizarre dans son costume et dans ses manières que le rire nous gagne à chaque instant..... Nous osons nous livrer à des éclairs de gaîté et nous ne sommes qu'à deux cents pas de l'Autriche !..... »

» *Wells*, *mardi* 21 *février*. — Enfin nous sommes

dans l'empire autrichien !... Le cœur me battait avec force au moment où nous franchissions le pont de Grodnau, qui réunit les deux frontières; en voyant ces couleurs autrichiennes jaune et noir, j'éprouvai à mon arrivée à la douane une véritable terreur..... terreur que j'ai concentré depuis le commencement de mon voyage et que je me serais bien gardée de communiquer à mon cousin; je tremblais qu'on nous empêchât d'entrer en Autriche..... Le gouvernement avait eu plus que le temps nécessaire pour savoir mon arrivée par le comte Appony.

» Nous avons alors livré nos passeports et nos clés pour laisser inspecter nos bagages. Il régnait parmi les employés un air de mystère qui me faisait frémir..... on allait, venait, on se parlait bas sans cesse..... Je ne respirais plus ! Nous avons pourtant été traités avec beaucoup de politesse, et après l'inspection la plus prompte, nous sommes remontés en voiture avec un véritable transport de joie..... car mon pauvre cousin avait été agité des mêmes craintes que moi et s'était bien étudié à me les cacher. Nous sommes fréquemment obligés d'arrêter pour remplir des formalités de police, écrire nos noms sur un registre. »

» *Moëlk, mercredi* 22 *février*. — Nous sommes arrivés par un brillant clair de lune qui m'a permis d'admirer le Danube, qui est ici d'une beauté surprenante; nous l'avons suivi pendant longtemps au milieu de paysages magnifiques. Les villages sont riches et d'une ravissante propreté; l'esprit d'ordre

et d'aisance se manifeste partout et fait du bien à voir. Demain dans le courant du jour nous serons à Vienne..... Mon Dieu ! protégez-nous !.....

» *Vienne, jeudi* 23 *février.* — Nous voilà parvenus au terme de notre long voyage ; y trouverons-nous, hélas! celui d'une si longue douleur? Les environs de Vienne m'auraient paru beaux, si l'excès de mon agitation m'eût laissé distinguer quelque chose. Toutes mes terreurs de Grodnau se sont renouvelées en entrant dans la ville, en remettant nos passeports..... pourtant nous avons passé sans nulle entrave, et à trois heures nous étions descendus à l'hôtel du *Cygne-Blanc*, sur le marché aux grains. Nous avons déjà pris tous nos arrangemens intérieurs : nous avons un joli appartement, une voiture, un domestique de place français et une femme-de-chambre qui ne parle qu'allemand, mais nous nous entendons par signes. A peine arrivés, nous éprouvons une cruelle déception par l'assurance positive que l'Empereur a changé d'avis et qu'il n'y aura pour le premiers mars aucune fête ni aucune grâce accordée..... Mon cousin a remis lui-même à l'ambassade de France toutes les lettres que j'apporte de ma famille et de mes amis pour le maréchal Maison.

» *Vendredi* 24 *février.* — Dès aujourd'hui il faut agir. J'ai commencé ma journée en écrivant longuement au prince de Metternich, je lui demande le bonheur de le voir bientôt. Je venais de termi-

ner cette lettre lorsque le maréchal Maison est arrivé chez moi ; j'étais seule ; il a beaucoup insisté pour que nous allassions loger à l'ambassade en répétant plusieurs fois que nous aurions un appartement tout à part dans lequel nous serions parfaitement libres. Je lui ai rendu grâce d'une offre aussi aimable, mais j'ai refusé. Puis nous avons entamé le sujet de la grande affaire qui m'amène. Le maréchal m'a dit aussitôt avec la franchise qui le caractérise :

» — Je savais que vous deviez arriver, le prince de Metternich me l'avait annoncé en ajoutant qu'il aurait bien désiré que cette grâce fût accordée avant votre arrivée, parce qu'il sait quel prix j'attache au succès, mais qu'il n'était pas possible d'y penser. Depuis six mois je n'ai cessé de m'occuper de M. votre frère. Je dois à la vérité de vous assurer que M. de Metternich y porte le plus grand intérêt ; que c'est d'après son conseil motivé que je n'ai pas remis moi-même à l'Empereur la lettre que la reine lui a écrite il y a six mois pour lui demander la grâce de votre frère Vous échouerez, madame, je ne dois pas vous le cacher...... Si vous m'eussiez consulté avant de venir ici, je vous aurais engagée à vous en abstenir. Je vais à l'instant chez le prince de Metternich ; je lui demanderai la permission de vous présenter à lui. . . . . .

» — Veuillez, M. le maréchal, lui remettre cette lettre écrite pour lui ce matin. . . . .

» Il me le promit et me quitta en me donnant

rendez-vous à l'ambassade à trois heures: c'est le moment où je pourrai rencontrer la maréchale.

» Cette visite m'a consternée..... Mon Dieu! mon Dieu! serait-il donc vrai que ce voyage n'ouvrira pas les portes du Spielberg à mon malheureux frère! que la joie de le revoir nous sera refusée!... Pour m'arracher un peu à ces tristes pensées, mon cousin m'a conduite au Prater, admirable promenade où nous avons vu le jeune Napoléon se promenant à cheval, accompagné d'un général et d'un domestique sans livrée; il m'a paru d'une tournure et d'une figure charmantes. A trois heures nous étions chez la maréchale, qui nous a reçus avec beaucoup de bonté. L'ambassadeur est arrivé presque aussitôt en me disant : « Je ne serai pas demain votre introducteur auprès du prince de Metternich, car il a répondu à la demande que je lui en ai faite : « Je connais trop Mme Andryane et lui porte trop d'intérêt, pour qu'elle ait besoin de m'être présentée; dites-lui que je l'attendrai demain à huit heures du soir avec un vrai plaisir. « Ces bonnes paroles m'ont ranimée!... A demain donc pour voir mes espérances s'accroître ou s'anéantir!...

» *Samedi* 25 *février*. — J'étais à huit heures chez M. de Metternich, où je n'ai attendu que peu d'instans dans une vaste galerie. L'on m'introduisit presqu'aussitôt dans son cabinet, faiblement éclairé par deux bougies. Il s'avança vivement vers moi, et me prenant les mains avec affection il me dit du ton le plus bienveillant :

» — Je suis heureux de vous voir, madame, vraiment bien heureux!..... et je le suis d'autant plus, que vous avez bien fait, je crois, de venir implorer l'Empereur.

» — Ah! monseigneur, est-il possible?..... Répétez-moi, je vous en conjure, ces paroles pleines d'espérance...

» — Oui, vous avez bien fait de venir..... car jamais l'Empereur ne cédera qu'à une démarche de famille; peut-être avez-vous quelque motif d'espérer... Je l'ai prévenu de votre arrivée, il a souri et m'a dit : « Je la verrai avec plaisir... »

» J'interrompis le prince par une exclamation de joie..... Il en paraissait heureux et me fit asseoir vis-à-vis de lui, près d'une petite table qui nous séparait et sur laquelle étaient placées deux bougies si près de moi qu'il pouvait lire parfaitement sur ma physionomie tout ce qui se passait dans mon cœur. J'étais heureuse qu'il y vît confiance et reconnaissance pour lui!

» — Monseigneur, donnez-moi, je vous en supplie, des nouvelles de la santé de mon prisonnier?

» — Sa santé est bonne; je puis vous assurer qu'ils sont bien nourris, bien traités..... du moins pour des galériens, car vous ne devez jamais oublier qu'ils le sont en effet.....

» En prononçant ces derniers mots, le prince parlait presque bas, comme pour diminuer l'impression douloureuse qu'il savait me causer..... Il

se fit un instant de silence : ce mot de galérien m'avait montré mon frère chargé de chaînes, je ne retrouvais plus mes idées..... Enfin je me remis assez pour dire : que dois-je faire, monseigneur, afin d'arriver au but de mes espérances?

» — Me laisser agir. Je vous promets que l'Empereur vous recevra, je vous ferai connaître le jour et l'heure : donnez-moi votre adresse.

» — Je suis chargée d'une lettre de la duchesse de Leuchtenberg et d'une autre de la princesse de Wagram pour l'impératrice, ne dois-je pas solliciter une audience pour les lui remettre?

» — Non, madame, ne le faites pas : l'impératrice s'intéresserait à cette affaire, elle en parlerait à l'Empereur, et quelle que soit la tendresse si méritée qu'il a pour elle, il pourrait être mécontent d'une démarche de sa part, car il ne souffre pas que personne au monde cherche à influencer son autorité.

» — Mais ne dois-je pas craindre, monseigneur, de manquer au respect que je dois à sa majesté en gardant des lettres qui lui sont adressées par sa sœur et par sa cousine?

» — Remettez-les-moi, madame; j'expliquerai à l'impératrice le motif qui vous empêche de solliciter la faveur de la voir.

» — Je ferai, monseigneur, tout ce qui me sera prescrit par vous à qui je dois tant! Le maréchal Maison ne m'a laissé rien ignorer de votre constant intérêt.....

— Le maréchal vous a dit la vérité, madame. J'aurais été heureux de trouver le moment favorable pour avancer le terme de la captivité de M. votre frère : toutes les fois que j'ai trouvé le joint pour amener l'Empereur à des dispositions favorables, je ne l'ai pas laissé échapper, mais plusieurs mois se sont souvent écoulés sans que cela me fût possible ; mes constans efforts ont tendu à ne pas chercher à obtenir un *oui* de l'Empereur, je savais que le moment n'était pas venu, mais surtout à l'empêcher de dire un *non* qui une fois prononcé aurait été irrévocable : c'est ainsi que dans votre intérêt j'ai demandé et obtenu avec peine du maréchal Maison qu'il ne présentât pas à sa majesté la lettre que la reine Amélie l'avait chargé de lui remettre. Si votre ambassadeur n'eût pas cédé à mes observations et qu'il eût persisté, toutes nos espérances se seraient détruites..... L'Empereur répondait *non* par la seule raison que cette demande officielle lui aurait semblé une sorte d'atteinte à son autorité. C'est par suite de l'expérience que j'en ai acquise que je crus devoir dire à l'Empereur en lui remettant cette lettre : Sans doute votre majesté n'accueillera pas la prière de la reine Amélie..... et pourtant je connaissais de longue date combien il a d'attachement pour elle, de vénération pour ses vertus..... Cet attachement est si vrai, que si elle eût été libre lorsque l'Empereur l'était lui-même, elle serait devenue impératrice d'Autriche. Pour vous rendre encore plus positive la vérité que je

viens de vous développer, je dois vous affirmer que si tous les souverains de l'Europe et le roi des Français s'étaient intéressés en faveur de votre frère, jamais il ne serait grâcié..... L'Empereur ne cédera *qu'à une influence de famille*, parce qu'il ne veut pas d'autre intervention que celle du cœur. Il me reste à vous assurer, madame, qu'on n'a jamais eu sujet d'adresser aucun reproche à M. votre frère depuis le commencement de sa captivité; sa conduite a toujours été bonne, très-bonne: j'espère donc que ce ne sera pas en vain que vous adresserez vos supplications à sa majesté.

» Le prince me demanda ensuite quelques détails sur mon voyage, sur le parent qui m'avait accompagnée, en me recommandant le silence le plus absolu sur les espérances qu'il m'était permis de concevoir, de taire également le sujet de notre conversation et l'audience impériale que je pouvais attendre; puis après trois quarts d'heure d'entretien, il me dit adieu en me priant de venir le voir en sortant de chez l'Empereur.

» Je suis rentrée chez moi au comble de la joie!... Qui pourrait exprimer celle de mon bon cousin!... Nous avons prolongé la soirée jusque bien avant dans la nuit pour répéter cent fois: *Vous avez bien fait de venir*... pour commenter ces bienheureuses paroles! Ne sont-elles pas de nature à me donner de vives espérances lorsqu'elles sortent de la bouche du prince de Metternich?..... Ah! qu'il nous a

fait de bien! Puisse Dieu le récompenser dans ses plus chères affections!

» *Lundi* 27. — Nous visitons Vienne et les beautés qu'il renferme, mais je ne vois tout que machinalement..... l'esprit est ailleurs; il ne me restera nul souvenir de cette capitale. Nous avons dîné en petit comité chez notre ambassadeur, toujours parfait pour nous; c'est une grande jouissance que celle de retrouver des compatriotes. L'Empereur donne audience tous les mercredis, c'est donc après-demain que j'espère être admise auprès de lui..... Que les heures passent lentement dans une telle attente!

» *Mardi* 28. — J'ai reçu ce soir une lettre du prince de Metternich, qui m'écrit lui-même que l'Empereur me recevra demain à dix heures. Ah! Dieu de bonté, inspirez-le!..... Quel moyen d'espérer le sommeil pendant les heures qui vont précéder celle qui sera si solennelle?.....

XIX.

» *Mercredi* 29 *février*. — A dix heures moins quelques minutes, je suis montée en voiture, si tremblante que je pouvais à peine me soutenir..... non que je fusse intimidée par la pensée de voir un souverain, mais émue jusqu'au fond de l'âme d'être enfin arrivée à ce moment décisif qui devait ranimer une existence ou la briser à jamais..... Mon pauvre cousin avait à peine la force de me parler; il est sorti en même temps que moi pour essayer d'échapper à lui-même en visitant l'église de Saint-Étienne.

» Arrivée en peu d'instans au Burg, palais impérial, je suis montée au troisième par un escalier en

bois : c'est là qu'habite le souverain de tant de peuples divers. Un huissier a regardé ma lettre, puis a cherché mon nom sur une liste et m'a fait signe d'avancer. Je suis entrée alors dans une vaste galerie au milieu de laquelle était le trône impérial; plusieurs personnes attendaient : toutes se tenaient debout, même les femmes, par respect pour le lieu où elles se trouvaient. L'excès de mon émotion ne me permit pas d'observer l'étiquette, car mes genoux tremblans ne pouvaient plus me soutenir, et je m'assis tout près du cabinet de l'Empereur, à l'extrémité de la galerie; à la porte était un garde noble hongrois, le sabre nu.

» Dix heures sonnaient à la pendule au moment où la porte du cabinet s'ouvrit et où l'on me fit signe d'avancer... L'appartement était si petit qu'en entrant je me trouvai près de l'Empereur, debout, revêtu du costume de général autrichien et la poitrine couverte de ses ordres.

» Je m'inclinai profondément et je commençais ma supplique, lorsqu'il m'interrompit dès le premier mot en disant :

» — J'ai fait une bêtise...... une grande bêtise.....

» Et sa majesté, voyant que j'ouvrais de grands yeux, que je restais stupéfaite, se hâta d'ajouter :

» — Sans doute, car si je consens un jour à rendre votre frère à la liberté, je n'aurais pas dû le mettre avec Confalonieri..... Il sait tous ses secrets, il peut les dévoiler.....

» — Ah ! sire!..... il a tant souffert et depuis si

longtemps...... Au nom de la miséricorde divine, écoutez la voix de votre cœur, rappelez-vous ces paroles prononcées il y a sept ans par votre majesté : « *Je vous le rendrai un jour, je vous le promets*..... » Elles ont été le consolant espoir qui ranimait une famille bien à plaindre..... Sire, ne repoussez pas ma prière, grâce, grâce pour lui.....

» Et je tombai à genoux en fondant en larmes...

» — Debout, debout, madame.....

» Mais il me le dit avec douceur et en me tendant la main pour m'aider à me relever.

» — Et que diraient mes sujets italiens relativement aux autres prisonniers d'état, qui ne méritent pas leur grâce comme votre frère, qui était le meilleur de tous? Il a, je le sais, pour Confalonieri une vive amitié, une grande vénération, un dévouement sans bornes.....

» — Sire, comment pourrait-il en être autrement, ils ont tant souffert ensemble?

» — Sans doute, sans doute, je ne lui en fais pas un crime, et il est bien certain que si l'un des deux avait mérité d'être pendu, ce n'était pas votre frère. J'ai beaucoup adouci leur sort; j'ai accordé aux prières de la comtesse Confalonieri que son mari aurait du café, qui était nécessaire à sa santé. [illegible] vous rends votre frère.....

» — Ah! sire, m'écriai-je en joignant [illegible] serait-il donc vrai que vous me le re[illegible]

» — Alors, répondit l'Empereu[illegible] promettriez-vous que vous g[illegible]

plus absolu, que vous diriez que je n'ai point accueilli vos prières? M'assurez-vous que vous ne l'écririez même pas en France?

» — Ah! sire, les ordres de votre majesté ne sont-ils pas pour moi tout ce qu'il y a de plus sacré!... Je promets de faire taire ma reconnaissance et ma joie... Mais votre majesté me refusera-t-elle la permission d'écrire à ma famille en lui recommandant le plus profond secret?

» — Oui, j'y consens, mais à votre famille seulement; car, voyez-vous, je ne veux pas être tourmenté par mes sujets italiens. Eh bien! madame, je cède à vos prières.....

» — Ah! sire, soyez mille fois béni!...

» Et les paroles expirant sur mes lèvres, je ne pus ajouter un mot de plus.

» — Calmez-vous, calmez-vous, me dit l'Empereur... Ah ça! vous irez, n'est-ce pas, l'attendre à la frontière? Je vais donner mes ordres à Metternich, il vous instruira de tout ce que vous aurez à faire; mais cela demandera plusieurs jours, parce qu'il faut qu'on l'habille, qu'on lui fasse des vêtemens chauds; s'il n'en avait pas il s'enrhumerait et j'en serais responsable.

» Après avoir encore adressé mille bénédictions à l'Empereur, je pris congé de lui; il me fit un signe de tête affectueux et ajouta :

» — Si vous désirez, madame, me voir encore une fois avant votre départ, je vous recevrai avec plaisir.

» — Votre majesté me comble d'un bonheur que je n'aurais osé espérer.....

» Et légère comme un oiseau qui a retrouvé sa liberté, je fus bientôt chez le prince de Metternich, où je n'attendis pas un seul instant. Je m'écriai en entrant dans son cabinet :

» — Ah! monseigneur, que je suis heureuse!

» Il me serra les mains avec une vive affection, en me disant :

» — Je n'en doutais pas, quoique l'Empereur ne m'eût pas confié son intention; mais lorsqu'il apprit de moi votre arrivée, il me répondit : « Je suis bien aise qu'elle vienne, cette bonne femme, car je ne veux céder qu'à une démarche de famille, et je serai bien aise en même temps de pouvoir faire plaisir à la reine Amélie. » Voyons, ajouta le prince, causons maintenant de tout ce qu'il conviendra de faire. Asseyez-vous là... » et il me montra ma place à la petite table. « Contez-moi d'abord tout ce que vous a dit sa majesté...

» Je commençai mon récit, et lorsque j'arrivai à la permission d'écrire en France à ma famille, le prince m'interrompit en disant :

» — Je fais partir ce soir un courrier pour le comte Appony; remettez-moi vos lettres, je l'en chargerai.

» — Puis-je aussi, monseigneur, vous en donner une pour mon prisonnier? Ne pourriez-vous l'envoyer à Spielberg?

» — Oui, je vous le promets.

» Lorsque j'eus terminé mon récit, M. de Metternich s'enthousiasma sur la bonté de l'Empereur, puis il ajouta :

» — Pour exécuter ponctuellement les désirs de sa majesté, il ne faut pas que vous partiez sous votre nom, car il a retenti dans les journaux et dans tout le midi de l'Allemagne où l'on tolère la liberté de la presse. Vous savez que l'usage établi vous oblige à signer un registre à chaque relais et à l'entrée de toutes les villes : c'est ainsi qu'en un instant on y apprend votre arrivée, on se passionne pour une illustre victime du despotisme, on vous envoie des sérénades, une députation qui vous invite à un banquet que vous ne pouvez refuser, et là on vous fait porter un toast à la mort de l'Empereur...

» Je ne pus retenir un mouvement d'indignation et je m'écriai avec beaucoup de force :

» — Grand Dieu! monseigneur, pourriez-vous m'en croire capable?...

» — Non certainement, répondit le prince; c'est précisément parce que je sais à quel point vous en auriez horreur que je veux vous l'éviter. Ainsi donc, donnez-moi le nom du parent qui vous accompagne. » Et il l'écrivit avec un crayon. « C'est très-bien; il sera votre mari, et vos passeports seront au nom de M. et Mme Berthelin; M. Andryane sera M. Berthelin frère. Voilà qui est réglé. Je ferai viser vos passeports sous ces noms aux différentes légations et je vous les remettrai au moment de votre départ. Je vais prendre les ordres de sa majesté. Veuillez vous ren-

dre ici après-demain, je pourrai sans doute vous apprendre quelque chose. Venez d'ailleurs toutes les fois que vous le désirerez, ma porte vous sera toujours ouverte.

» Qu'il me tardait de quitter le prince pour aller auprès de mon excellent ami, dont je comprenais les angoisses!... Il y avait plus d'une heure que je l'avais quitté. Le bruit de ma voiture avait dû l'instruire de mon retour, je croyais le trouver sur mon escalier, mais son anxiété portée au comble le clouait dans son appartement sans qu'il pût faire un pas pour connaître plus tôt notre sort... Je m'élançai vers lui et m'écriai en tombant dans ses bras :

» — Nous l'avons! il nous est rendu!!!...

» Ses larmes, ses sanglots furent sa seule réponse... L'excès de notre joie ne pouvait s'exhaler que par des exclamations, des mots entrecoupés!... Mon bon cousin, pénétré jusqu'au fond de l'âme voulut écrire à sa femme et à son fils, mais son émotion trop vive ne lui permit pas de tenir la plume, il ne put tracer que quelques mots à peine lisibles. Étais-je donc moins transportée de bonheur puisque j'écrivis à tous les miens à Paris et une lettre de quatre pages à mon pauvre prisonnier? J'allai ensuite remettre ces dépêches à M. de Metternich, qui les fit expédier en ma présence. Tout le reste du jour s'est passé à savourer notre bonheur, à nous appesantir sur chaque détail, à nous les répéter cent et cent fois! C'est une félicité si au-dessus des forces,

qu'il faut s'en entretenir avec Dieu pour retrouver du calme! *Que le* 29 *février* 1832 soit à jamais béni! qu'il soit un jour d'éternelles actions de grâces et d'un bonheur sans mélange!...

»*Jeudi* 1er *mars*.—Après toute une nuit sans sommeil, j'ai senti le besoin d'aller remercier Dieu, plus encore que je n'avais été capable de le faire dans l'excès de mon agitation... de me trouver seule à seule avec lui dans son temple..... Oh! comme je l'ai remercié avec la ferveur d'un cœur profondément reconnaissant! Que mes larmes étaient douces en m'unissant à tous les assistans qui chantent en chœur, après la messe, des cantiques allemands avec un accord, une harmonie qui pénètrent l'âme des sentimens les plus consolans! Rentrée chez moi, je ne suis plus sortie, car je suis exténuée de fatigue : un aussi grand bonheur fait donc mal aussi?

»*Vendredi* 2 *mars*.—J'ai vu M. de Metternich qui ne peut pas encore me fixer le moment de notre réunion si désirée, parce que l'Empereur ayant donné lui-même tous les ordres relatifs à notre affaire, au lieu d'en charger le prince, la conclusion en sera retardée; il faut aussi que ces lettres de grâces soient entérinées, cela peut demander huit ou dix jours... Tâchons d'être calmes et de ne sentir que l'étendue de notre bonheur! Je le serais sans doute si le maréchal ne m'avait bouleversée aujourd'hui... Après avoir dîné chez lui, il m'a confié qu'une nouvelle importante arrivée le soir même de mon audience

avait vivement irrité l'Empereur et M. de Metternich..... les Français sont entrés à Ancône et l'ont occupé..... Le maréchal n'est pas tranquille sur les retards que m'annonce le prince de Metternich, il craint que l'Empereur ne retire sa parole en raison du mécontentement qu'il éprouve contre la France.....

» — Vous ne tenez pas encore votre prisonnier, me dit-il, vous ne connaissez pas ce pays...

» Il est des momens où mon inquiétude est à son comble; puis je me rassure en me disant que ce serait douter de tout ce qu'il y a de plus sacré! Quel bonheur cependant que cette nouvelle de l'occupation d'Ancône ne soit arrivée que le soir de mon audience... Quelques heures plus tôt et je n'obtenais rien!..... Vous m'avez protégée, mon Dieu! éternelles grâces à votre divine providence!

» Nous avons été au théâtre de la cour avec la maréchale; on donnait une comédie allemande qui m'aurait fort ennuyée si je ne fusse restée constamment occupée à regarder la loge impériale, en face de nous : l'Empereur et l'Impératrice y sont venus pendant une heure, les archiducs et la charmante archiduchesse Sophie, qui causait beaucoup avec le jeune Napoléon, qu'on distingue bien vite au milieu de ses cousins par sa taille élégante et son admirable chevelure blonde; tous ses mouvemens sont gracieux, doux, et il a l'air si profondément triste et mélancolique qu'on ne peut détacher ses regards de ce pauvre jeune homme destiné

à tant de grandeur et si abandonné aujourd'hui.

» *Lundi* 5 *mars*. — J'ai passé quelques momens avec le prince de Metternich, toujours bon, toujours le même; il m'a parlé de sa femme, accouchée il y a trois jours, de la petite fille qu'elle lui a donnée avec l'accent d'un bon père et d'un bon mari; il ne pense pas que notre pauvre ami soit instruit de sa prochaine délivrance....... Que les heures me pèsent pour lui!

» *Vendredi* 9 *mars*.—Nous cherchons à diminuer la longueur des jours en courant à Schœnbrunn, à Laxembourg, dans tous les environs de Vienne et en visitant ce que ces lieux renferment de plus intéressant; mais le temps ne s'écoule pas moins avec une lenteur désespérante! Tous les deux jours je vais chez le prince de Metternich pour essayer de me ranimer. J'ai bien réussi ce matin, puisqu'il m'a assuré que dans peu nous pourrions quitter Vienne, qu'il fallait tout préparer pour notre départ : l'Empereur lui a dit que les formalités étaient remplies, qu'Alexandre devait être en ce moment séparé des prisonniers et qu'on allait l'habiller, puis le faire partir..... Ah! mon Dieu, permettez que ces paroles de bonheur soient bientôt celles de la vérité!... J'en avais bien besoin, car le maréchal me tourne la tête par tout ce qu'il me fait craindre!..... Chaque jour voit naître une scène violente entre lui et le prince de Metternich relativement à l'occupation d'Ancône.

» *Dimanche* 11 *mars*.—Nous continuons nos ex-

cursions, nos promenades, pendant lesquelles nous rencontrons presque tous les jours plusieurs membres de la famille impériale dans une simple voiture sans escorte ou bien à pied sans aucune suite.

L'Empereur et l'Impératrice mènent une vie très-retirée. Il en est de même du roi de Hongrie futur souverain de la couronne impériale : ce pauvre prince, d'une santé déplorable, est constainment triste et craintif; on le voit au Prater avec sa femme qui ne le quitte jamais; tous deux marchant sans se parler dans les allées solitaires, suivis d'un seul domestique, ont l'air si malheureux qu'ils inspirent une profonde pitié !

» *Lundi* 12 *mars*.—Nous sommes allés ce matin au Prater par un temps bien sombre, et nous étions arrivés, tout en causant de notre prisonnier, jusqu'à l'extrémité de la promenade, devenue solitaire en ce lieu, lorsque nous avons aperçu le jeune duc de Reichstadt à cheval, toujours suivi d'un vieux général et d'un domestique. Depuis longtemps j'éprouvais un grand désir de le voir de près..... Le Prater étant désert en cet endroit, il était facile de s'arrêter près du prince sans être remarqué. Nous étions appuyés depuis un moment contre un arbre lorsqu'il passa près de nous en nous croisant : nous lui fîmes tous deux un profond salut auquel il répondit avec une extrême promptitude en ôtant son chapeau, et se retournant vers nous, il jeta les yeux sur le ruban rouge de la Légion-d'Honneur que

mon cousin avait à sa boutonnière : sa tête découverte, en laissant voir son front et son regard vif, étincelant, lui donnait une telle ressemblance avec l'empereur Napoléon, que je ne pus m'empêcher de m'écrier assez haut :

» — Mon Dieu! comme il ressemble à son père!

» Il fit un mouvement de surprise en entendant ces paroles, et me fixant alors avec un air plein d'intérêt, il mit son cheval au petit pas, resta tourné de notre côté aussi longtemps qu'il put nous voir... Mon cœur battait avec force; je ne me croyais pas suceptible d'une telle émotion... Elle m'a fait comprendre tout le fanatisme qu'on peut éprouver pour un roi malheureux et détrôné... Pauvre jeune homme! quelle sera sa destinée?.....

» Nous avons dîné chez notre ambassadeur, et nous l'avons accompagné à l'Opéra, où l'on donnait un ballet de carnaval qui m'a fort amusé. J'ai parlé au maréchal de la vive impression que m'a causé le jeune Napoléon, et tout en causant pendant l'opéra, qui était détestable, voilà ce que j'ai pu recueillir sur lui :

» Le duc de Reichstadt est avide de tout ce qui peut lui parler de son père : il a vu le duc de Raguse il y a quelques mois et l'a supplié, avec la permission de l'Empereur, de venir tous les matins passer deux heures au Burg pour lui expliquer les campagnes de son père, dont il a lu tous les mémoires. Pendant trois mois, le duc de Raguse alla chaque matin au palais impérial, et lorsqu'il quitta

Vienne, il reçut le portrait du jeune prince avec cette inscription: « Au duc de Raguse, au compagnon de la gloire de mon père; un fils reconnaissant. »

» La révolution de juillet éveilla dans son cœur de grandes espérances; il semble s'éteindre en les voyant s'anéantir..... C'est depuis cette époque que sa mélancolie est profonde. Au mariage du roi de Hongrie, il y a dix-huit mois, il y eût gala à la cour; la table où dînaient l'Empereur, l'Impératrice et les archiducs était dans le manége impérial, tandis que les grands dignitaires circulaient dans une galerie formant balcon au premier étage. Le duc de Reichstadt, qui n'avait pas le droit d'être assis au banquet de famille, se promenait tristement lorsqu'une dame lui dit en lui montrant toute la cour: « Eh bien! monseigneur, vous devez jouir... voilà un beau triomphe pour vous!.... — Dites plutôt une honte, madame; mais il faudra qu'elle finisse bientôt. »

» La première fois qu'il rencontra le maréchal Maison, c'était dans un bal; il évita de danser afin de pouvoir s'approcher de lui, et dit en l'abordant: « Vous avez été le compagnon d'armes et de gloire de mon père, monsieur le maréchal, apprenez-moi de grâce quelle est votre opinion sur sa campagne de Russie? — Ce n'est pas ici, monseigneur, que je puis répondre à une question aussi grave..... » Et le maréchal s'éloigna. Cependant le pauvre jeune homme n'en garda pas rancune,

car au moment où la cour et les ambassadeurs allèrent se fixer à Schœnbrunn, pendant l'invasion du choléra, le maréchal eut une attaque de goutte qui le retint pendant six semaines dans son appartement, et pendant tout ce temps, le prince envoya deux fois par jour demander des nouvelles du malade..... uniquement parce qu'il était Français!

» Le duc de Reichstadt paraît sentir profondément sa position, et cherchant à imiter son père dans tout ce qui est en son pouvoir, il fait manœuvrer à toute heure du jour et par tous les temps, le régiment qu'il commande. Sa vie est triste, ennuyeuse..... Il mange avec l'Empereur. A la cour d'Autriche, on dîne à une heure, on soupe à neuf, et à dix heures on se retire..... Pauvre enfant, si bien organisé! quelle existence et quel avenir!..... Comment ne pas se représenter la joie et l'orgueil de son père s'il l'eût vu ce qu'il est aujourd'hui!

» *Mardi* 13 *mars*. — Nous avons dirigé ce matin notre promenade en voiture sur les bords du Danube et sur la route de Moravie; nous vîmes de loin Wagram et l'île de Lobau, qui rappellent tant de gloire à tout cœur français!..... Au retour, nous rencontrâmes des chevaux de poste qui avaient conduit à Vienne des voyageurs venant de Moravie..... Une pensée rapide me traversa le cœur et fut aussitôt exprimée : « Si ce postillon venait d'amener notre cher prisonnier, s'il était à notre hôtel à nous attendre..... » Et tout en disant

« C'est impossible, » nous revînmes au grand galop de nos chevaux!... C'était une folie à laquelle on ne pouvait croire, mais qui cependant amèna une pénible déception!

» *Jeudi* 15 *mars*. — J'étais seule le matin à deux heures, lorsqu'un secrétaire du prince de Metternich est venu me remettre la lettre suivante, comme toujours, entièrement écrite de sa main :

« Je m'empresse, madame, de vous envoyer les détails ci-joints sur la manière dont les ordres de l'Empereur, ont reçu leur exécution à l'égard de M. votre frère.

» Vous verrez par ces mêmes détails, extraits du rapport officiel, que M. Andryane sera rendu à Schærding le mardi 20 de ce mois

» Je vous conseille ainsi de vous mettre en route samedi : vous arriverez à Schærding avant lui.

» Je demanderai les ordres de sa majesté au sujet de votre audience. L'Empereur n'a point donné celles générales hier, car il souffre d'une fluxion aux dents. J'aurai l'honneur de vous prévenir de la décision de sa majesté.

» Veuillez, madame, recevoir l'assurance de mes hommages.

» Metternich.

» Ce 15 mars 1832. »

» A cette lettre était jointe la copie d'un rapport ainsi conçu et adressé au ministre de la police gé-

nérale par le directeur de la police de Moravie. M. de Metternich avait bien voulu me l'envoyer traduit en français :

« Conformément aux ordres que votre excellence m'a fait l'honneur de me donner le 13 de ce mois relativement à Alexandre Andryane, je me suis rendu au Spielberg dans l'après-dînée du même jour; j'ai fait appeler Andryane dans la chancellerie, et après l'avoir pourvu des vêtemens nécessaires, il m'a été formellement remis sous prétexte d'un ordre de le transférer ailleurs. Depuis qu'il a été appelé à la chancellerie, il n'a donc plus été en contact avec Confalonieri ni avec aucun autre détenu. Arrivé à l'hôtel de la direction de la police, je lui ai fait connaître la décision par laquelle sa majesté a daigné lui faire grâce, et j'ai eu soin de le préparer par degrés à cette nouvelle. Andryane n'a pu répondre à cette intimation que d'une voix que la joie rendait tremblante; il a été longtemps avant de pouvoir se remettre de son émotion.

» Quant au départ d'Andryane, il ne saurait avoir lieu avant le 17 au matin, car il faut au moins trois jours pour lui faire faire des habits. Il arriverait ainsi à Schærding le 20, à une heure qu'il est impossible de préciser au juste. Selon les ordres de votre excellence, je chargerai le commissaire de police Prohasko, qui doit l'accompagner, de tous les détails du voyage.

» Brünn, le 13 mars 1832.

» Ai-je besoin de dire quelle profonde émotion

nous a causée ce récit!..... Pauvre cher ami! voilà donc deux nuits qu'il passe hors de son tombeau et où il peut se croire rendu à la vie!.....

» Je n'étais pas encore remise du trouble causé par cette heureuse nouvelle lorsque je reçus une lettre écrite et envoyée par la grande-maîtresse de l'Impératrice; elle me disait :

« Madame,

» Sa majesté l'Impératrice apprit avec mille regrets que vous aviez été porteur des lettres de leurs altesses Mme la duchesse de Leuchtenberg et Mme la princesse de Wagram, qui ne lui furent remises qu'aujourd'hui, et que vous aviez le désir de lui faire votre cour. Sa majesté sera charmée d'avoir l'occasion de vous remercier de vous être chargée de cette commission et daigne me donner l'ordre de vous prévenir qu'elle vous recevra demain vendredi à midi et demi.

» Agréez, madame, l'expression des sentimens d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre obéissante servante,

» Comtesse de Lezenzki,

» grande maîtresse de S. M. l'Impératrice.

» Vienne, jeudi 15 mars. »

» J'étais loin de m'attendre à cette bonté de l'Impératrice, aussi n'ai-je pas apporté de brillantes toilettes; mais j'espère que ma qualité d'étrangère me fera trouver grâce devant l'étiquette; d'ailleurs sa majesté, me recevant à midi, sera sans doute en négligé du matin, car elle se met à table à une heure,

et je l'ai souvent rencontrée dans sa voiture à l'issue de son dîner mise très-simplement.

» J'ai couru chez M. de Metternich pour le remercier du rapport qu'il m'a fait traduire et pour lui demander de nouveaux détails sur le moment de notre départ. Il m'a répété qu'Alexandre partirait de Brünn le 17 en poste, accompagné d'un commissaire de police; que de notre côté il fallait nous mettre en route après-demain pour être le 18 à la frontière de Schærding, où notre ami arivera le 20 : nous serons obligés d'y faire trois jours de quarantaine à cause du choléra, qui est encore en Autriche. Le prince m'a dit que l'Empereur me recevrait demain à dix heures et m'a priée de venir lui faire mes adieux à l'issue de cette audience.

» Nous avons acheté une belle et bonne calèche dans laquelle nous serons trois commodément.

» *Vendredi* 16 *mars*. — Je me suis présentée ce matin chez l'Empereur, qui ne recevait que moi.

» J'ai traversé la salle du trône, le cabinet où déjà j'avais été reçue, puis j'ai été priée d'attendre dans une vaste antichambre toute garnie d'armoires de noyer dans lesquelles des valets de chambre rangeaient des tasses en porcelaine blanche unie qui paraissaient avoir servi au déjeuner de sa majesté, que j'entendais parler très-haut en allemand dans la pièce contiguë.

» Après un quart d'heure d'attente, on me fit entrer dans un salon, le plus simple qu'on puisse imaginer. L'empereur était seul, vêtu d'un habit et

d'un pantalon bleus, sans aucun ordre. Il me parla longuement avec beaucoup de bonté de mon départ, de mon attente à Schærding, en me recommandant les soins qu'exigeait la santé du prisonnier: il fallait le laisser peu manger, parce que son estomac était fatigué, l'habituer graduellement au grand air.....

» J'assurai sa majesté que j'avais observé religieusement les ordres qu'elle m'avait prescrits, puis j'ajoutai :

» — Je ne connaissais que deux personnes à Vienne et j'ai dit, sire, à toutes deux que je partais le cœur navré, parce que votre majesté m'avait refusé la grâce de mon frère.

» — C'est bien, fort bien, je suis très-content.

» — Avant de prendre congé de votre majesté, je dois lui demander pardon d'avance de tout ce qui retentira bientôt dans les journaux de France à notre arrivée; je la supplie de croire que ce sera malgré nous, à notre insu, et si votre majesté, en les lisant.....

» — Moi! ah! je ne lis pas tout cela.....

» Et il riait de tout son cœur.

» Je lui exprimai ma vive reconnaissance : j'espère l'avoir fait avec l'accent qui vient de l'âme.

» L'Empereur me congédia en disant :

» — Adieu, madame, soyez heureuse, et il accompagna ces mots d'un profond salut.

» Il était trop matin pour être admise chez l'Impératrice. J'allai dans l'intervalle déjeuner avec la

maréchale Maison, qui parut un peu surprise de la simplicité de ma toilette, car on ne se présente chez l'Impératrice qu'en robe à queue et le cou découvert..... Heureusement que la maréchale ne me le dit point alors pour ne pas me déconcerter.

» L'Impératrice loge au second, son escalier est le même que celui de l'Empereur. Un garde hongrois se tenait à l'entrée des appartemens et me fit signe que je pouvais entrer. Je traversai deux salons entièrement déserts, ornés avec goût, délicieusement meublés : ce n'était plus cette simplicité bourgeoise qui règne chez l'Empereur, mais une élégance bien entendue. En entrant dans un troisième salon, j'aperçus enfin une créature vivante... c'était un chambellan, qui, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, m'indiqua un canapé en me disant en français avant que je lui eusse adressé la parole :

» — Veuillez vous asseoir, madame.

» Puis il ouvrit en meme temps une porte et me dit aussitôt :

» — Donnez-vous la peine d'entrer.

» Je crus que j'allais le suivre et traverser au moins une galerie avant d'arriver chez l'Impératrice..... Mais comment exprimer ma surprise lorsque je la vis elle-même debout au milieu du salon, sa grande maîtresse à quelques pas derrière.... Je restai doublement interdite en la voyant en costume de soirée : une toque de velours rouge ornée de plumes blanches, une robe de satin blanc broché garnie de blondes, le cou et les bras nus,

des perles et des diamans..... La pensée qu'il fallait bien qu'elle eût fait toute cette toilette pour moi, puisqu'elle ne donnait pas d'autres audiences, me remplit de confusion, et la modestie de la mienne me parut ridicule..... Il fallut pourtant bien m'avancer vivement après l'avoir saluée avec respect.

» L'Impératrice me prit la main en disant d'une voix douce qui allait au cœur : « Je suis bien aise de vous voir, madame..... Je sais que ma cousine a pour vous la plus tendre amitié ; elle me mande que vous êtes intimement liées, et je suis doublement heureuse de vous voir dans une circonstance où vous devez éprouver tant de bonheur ! »

» Je lui parlai de ma reconnaissance pour l'Empereur..... L'Impératrice me serra la main en me disant : « N'est-ce pas, comme il est bon !..... » Et son accent exprimait une profonde tendresse pour son mari. Elle me demanda beaucoup de détails sur la princesse de Wagram, sur ses enfans : « Lina est-elle heureuse dans son mari ? et cette petite Anna, si délicieusement jolie, a-t-elle tenu tout ce qu'elle promettait ? »

» L'Impératrice m'adressa ensuite des questions pleines d'intérêt sur ma famille, sur mon retour en France, et se retournant vers sa grande maîtresse, elle lui dit combien j'allais être heureuse dans peu de jours en retrouvant mon prisonnier... La bonne dame leva les mains et les yeux au ciel sans prononcer une parole... L'Impératrice ajouta :

» — La pauvre comtesse Confalonieri n'a pas été

appelée au même bonheur que vous!... J'avais beaucoup d'amitié pour elle, et je l'ai bien plainte et vivement regrettée.....

» — Ah! madame! combien elle sentait profondément tout ce qu'elle devait à votre majesté.....

» Et voyant une empreinte de tristesse se répandre sur ses traits, je n'osai lui parler de l'admirable bonté dont elle donna tant de preuves il y a neuf ans.

» L'Impératrice n'est point jolie, elle a 42 ans, mais elle a une physionomie de sensibilité et de douceur si adorable qu'on se sent disposé à la trouver belle. Je l'ai quittée après vingt minutes de conversation, le cœur pénétré de son affectueuse réception et triste en même temps de la pensée que je ne la reverrais jamais.

» En prenant congé du prince de Metternich, je n'ai pu retenir mes larmes en lui disant adieu, tant je lui ai voué attachement et reconnaissance. Nous avons longuement causé, il m'a répété plusieurs fois:

» — Dans l'intérêt des prisonniers qui restent à Spielberg, empêchez les journaux de France et la tribune de s'occuper d'eux; point de démarches surtout pour Confalonieri, car on le ferait rester dix ans de plus, par la seule raison que l'Empereur ne souffre pas qu'on se mêle de ce qui se passe chez lui. Dites à la reine Amélie que l'Empereur, malgré tout son désir de lui prouver son amitié, ne pouvait dans cette circonstance céder qu'à *une démarche de famille*; et à vous-même,

madame, dites-vous, pour votre consolation, que l'estime que nous a inspirée votre caractère constamment vrai a été pour beaucoup dans le succès que vous avez obtenu..... Il m'est doux de penser que j'ai pu y contribuer.

» — Ne serai-je plus appelée, monseigneur, au bonheur de vous revoir en France?

» — Je ne pense pas que j'y retourne désormais..... Je n'irai plus qu'au Johannisberg quand je pourrai être libre de prendre un peu de repos; mais que je vous revoie ou non, dites-vous bien, madame, dans tout le cours de votre vie, que vous avez en moi un ami véritable; que tout ce que vous pourrez me demander vous sera toujours accordé si la chose est en mon pouvoir...

» Puis il me dit adieu avec les yeux pleins de larmes, sans doute parce qu'il reconnaissait l'accent de la vérité dans tout ce que je lui exprimais... Pour moi je pleurais de bon cœur en regagnant ma voiture, en me disant que je ne reverrais plus celui qui fut si bon pour moi!

» Je suis retournée ce soir chez le prince pour demander à un secrétaire nos passeports légalisés, ainsi qu'il avait été convenu. Pendant ce temps, M. de Metternich les envoyait chez moi sous enveloppe avec l'adresse écrite de sa main. J'aime à me rappeler toutes ces preuves de sa bonté, à me dire qu'un ami tendre et dévoué ne pouvait pousser plus loin les soins aimables et empressés.

» Notre ambassadeur et sa femme m'ont priée de

leur écrire aussitôt que nous aurions vu mon frère.

» — Je suis effrayé de ce moment, m'a dit le maréchal, j'en souffre d'avance pour vous, car ce ne sera pas du bonheur.....

» Je suis restée surprise et touchée qu'un homme de guerre pût éprouver une telle délicatesse de sentimens et je l'en ai remercié avec effusion.

» *Schærding*, *dimanche* 18 *mars*. — C'est donc ici qu'il nous sera rendu!..... ici que nous le reverrons dans deux jours..... J'ose à peine croire à tant de bonheur!.....

» Nous avons quitté Vienne hier matin à neuf heures. En me trouvant dans cette calèche, en voyant cette place qu'il occupera bientôt, je me suis mise à fondre en larmes!..... Mon bon cousin m'a comprise, nous nous sommes serré la main sans pouvoir parler. Après une heure de repos à Moëlk, nous nous sommes remis en route pour marcher toute la nuit, car nous voulions être à Schærding longtemps avant lui. A huit heures, ce matin, nous étions à Lintz, à quarante lieues de Vienne, dans cette même ville où l'Empereur, en 1829, refusa la grâce d'Alexandre au prince de Laval.

» Nous avons passé une demi-heure dans un bel hôtel, où nous nous fîmes servir à déjeuner tandis qu'on mettait les chevaux; l'appartement où nous étions m'inspira tout à coup une sorte d'intérêt par la pensée que peut-être le lendemain notre ami s'y arrêterait aussi..... Et, tout occupée de cette idée aussi vague que rapide, je vis sur une commode un

encrier et un grand cahier de papier..... je ne sais quel instinct me fit prendre la plume et j'écrivis sur le haut de la feuille : « *Noi t'aspettiamo à Schærding coll' anima colmata di gioja. P. A.* — Nous t'attendons à Schærding l'âme comblée de joie. »

» — Mon ami, dis-je à mon cousin, qui sait si demain notre enfant ne passera point ici? qui sait s'il ne jettera pas les yeux sur ce papier?..... Écrivez aussi et laissons ce cahier à la place où nous l'avons trouvé.....

» Il prit la plume sans me répondre, écrivit au-dessous de moi : « *Si, si, t'aspettiamo. B.* — Oui, oui, nous t'attendons. »

» En quittant l'auberge, nous dîmes au domestique qui nous avait suivis, que deux messieurs, dont l'un était Français, s'arrêteraient le lendemain à cet hôtel et qu'il devait les assurer de notre bonne santé. A six heures nous étions à Schærding, dernière ville frontière, si l'on peut toutefois lui donner ce nom. Nous sommes logés à la poste, tenant de si près à la porte de la ville que de mon balcon je plane sous la voûte de manière à ce que rien ne saurait y passer inaperçu; ainsi c'est de là que nous devons le voir arriver!... A peine étions-nous descendus de voiture que mon cousin est allé chez le commissaire de police pour fixer le moment où commencera notre quarantaine.

» J'occupe un appartement vaste dans lequel est le portrait de l'Empereur en pied, de grandeur naturelle.

» *Lundi* 19 *mars.* — Cette journée nous semble éternelle! Ce n'est que pour demain que son arrivée nous est promise; mais qui sait s'il ne pourra pas hâter ce moment si désiré?..... Dans cette attente, nous ne respirons ni le jour ni la nuit..... et malgré la pluie, qui n'a cessé de tomber par torrens, je n'ai pu m'arracher du balcon.

» *Mercredi* 20 *mars! jour d'éternel bonheur, il nous est rendu!*..... — Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir choisie pour être l'instrument de votre providence et rendre à l'existence un être si bon, si malheureux!.....

» Au point du jour j'étais sur le balcon après avoir demandé à Dieu force et courage pour tous, car je tremblais que l'excès des émotions ne fît bien mal à mon pauvre ressuscité!..... La seule vue des voitures nous indiquait que ce ne pouvait être la sienne..... Enfin vers deux heures, une calèche en poste a paru..... J'ai appelé mon cousin, pouvant à peine m'exprimer.....

» — O mon ami! voyez donc, un homme d'une haute stature descend de la calèche avec une extrême difficulté... C'est lui, j'en suis sûre... Alexandre! réponds-moi.....

» Une figure pâle, livide se retourna et leva les yeux vers moi en entendant ma voix.

» Je ne pus retenir un cri de douleur!...

» — Grand Dieu, c'est lui, mais qui pourrait le reconnaître.....

» Et je tombai sur un siége sans pouvoir trouver ni forces ni paroles!

» Mon cousin s'était élancé sur l'escalier... avant que j'eusse pu essayer de me tenir debout. Il parut traînant, soutenant notre malheureux ami, qui se jeta dans mes bras abîmé dans ses larmes et répétant seulement à travers ses sanglots :

» — *Vieux..... vieux..... mort là sans vous!.....*

» Il est des momens dans la vie qui laissent un souvenir solennel, ineffaçable, qu'il est impossible de retracer.... Je ne l'essaierai pas.

» Nos pleurs, nos mots entrecoupés, les témoignages de sa reconnaissance, l'excès de son émotion à chacune de nos paroles, tout cela peut se comprendre, mais qui l'a éprouvé ne saurait vouloir l'exprimer!.....

» Plus d'une heure s'est écoulée sans que nous pussions retrouver un peu de calme...... Nous étions dans l'appartement de mon cousin, je me retirai un instant dans le mien afin de me soulager par d'abondantes larmes..... Non rien ne m'avait préparée à le revoir mourant, présentant l'aspect d'un vieillard par la courbure de sa taille, par son teint cadavéreux..... Pauvre Alexandre! que de souffrances pour arriver là!...Cette pensée briserait le cœur le plus indifférent!

» Quand je revins près de lui, je vis un éclair de joie animer ses yeux morts en me regardant d'assez près pour distinguer mes traits...

» — Pauvre sœur, approche-toi, car ma vue est si

faible..... Hélas! le vent de l'adversité a passé sur tes cheveux et les a blanchis, mais tu n'es pas aussi changée que je le croyais en pensant à toutes les larmes que je t'ai coûtées...Et mon pauvre père... Ah! mon Dieu!....

» Son frère, sa nièce, Thérèse Confalonieri devinrent l'objet de ses pressantes questions... A ce dernier nom, je fis un effort pour lui cacher la vérité.....

» — C'est un ange, lui dis-je..... nous parlerons d'elle plus tard. Et son malheureux Frédéric?

» —Ah! mes amis, ma sœur, si vous me voyez encore, c'est à lui que vous le devez...., Il a été mon sauveur, ma Providence... et je l'ai laissé seul, abandonné à toutes ses souffrances, sans nulle consolation! son souvenir ne me quitte pas, il empoisonne jusqu'à l'ineffable bonheur de vous retrouver.

» Le commissaire de police Probasko avait respecté les premières heures de notre réunion, il ne vint nous rejoindre qu'au moment où le dîner fut servi, et quoiqu'il dût être étranger à toutes nos émotions, ce fut inutilement que lui aussi essaya d'y faire honneur. J'éprouvai alors le désir de proposer la santé de sa majesté autrichienne, mais retenue par la crainte de causer une impression pénible au pauvre délivré ou de voir sa physionomie s'altérer, car il avait tressailli en reconnaissant le portrait de l'Empereur, j'hésitais... j'hésitais encore lorsqu'il proposa lui-même cette santé... Probasko

ne put retenir une exclamation de joie : c'est un bon, excellent homme, qui n'a pas cessé d'avoir les plus grands soins d'Alexandre depuis quatre jours qu'il est sous sa garde. Il nous a quittés pour aller chercher le commissaire de police de Schærding afin de régler avec lui tout ce qui est relatif au prisonnier et à notre départ, fixé par faveur spéciale à demain à midi malgré la quarantaine.

» — Je te remercie, dis-je à mon frère, d'avoir prévenu mes désirs en portant la santé de l'Empereur; je n'osais te le proposer.....

» — Je serais bien à plaindre, mes amis, si la haine ou la vengeance avaient pris place dans mon cœur!... Cependant je dois convenir que le souvenir de Frédéric et de mes autres compagnons a été mon seul mobile; un grand devoir m'est imposé : éviter tout ce qui peut me mettre en évidence, tout ce qui serait de nature à irriter l'Autriche, doit être la règle constante de mes actions aussi longtemps que mes amis gémiront à Spielberg. Quelques jouissances d'amour-propre pourront y être sacrifiées en rentrant dans ma patrie, mais qu'est-ce que cela auprès du devoir sacré que je veux religieusement accomplir?

» Cependant nous étions avides d'apprendre de notre ami le récit de toutes les sensations dont son cœur avait dû être assailli en apprenant sa délivrance. Déjà, dans les premières heures de notre réunion, il avait essayé à plusieurs reprises, mais sans ordre, sans pouvoir y mettre de suite, de nous dire tout ce

qu'il éprouva au moment où, le soir du 13 mars, il fut séparé de Confalonieri; ce qu'il ressentit de joie, de bonheur en apprenant que c'était à nous qu'il devait sa liberté..... puis son émotion en recevant ma lettre, en la lisant dans les prisons de la police à Brünn.....

» Devenu plus calme, il put satisfaire notre impatience, et se mettant entre nous deux sur un canapé, chacune de ses mains dans les nôtres, il poursuivit ainsi.

XX.

» — Lorsque le geolier, fidèle exécuteur des ordre de son chef, m'eut enlevé la lumière, j'éprouvai une vive peine de ne plus pouvoir relire ma lettre..... Il me semblait que toutes mes joies allaient s'évanouir en rentrant dans l'obscurité; on m'avait fait un lit, mais des heures se passèrent encore avant que je songeasse à m'y reposer, et puis, vous le dirai-je?..... j'avais peur par momens que tout ce qui venait de se passer ne fût qu'un songe..... Je me répétais à haute voix ce que le directeur de la police m'avait dit, je pressais ma lettre dans mes deux mains pour me convaincre que tout était bien vrai, que c'était à vous, ô mes amis, que je de-

vais cette liberté, à laquelle, sans votre dévouement, j'eusse attaché si peu de prix.

» Longtemps je marchai dans la prison..... Habitué au bruit de mes chaînes, je m'arrêtais souvent, surpris de ne pas les entendre..... je les cherchais et me mettais ensuite à faire de grands pas pour m'assurer que mes jambes étaient libres, pour jouir de la facilité de mes mouvemens.

» Plus tard je voulus me coucher, mais je ne pus dormir : de quart d'heure en quart d'heure j'écoutais sonner les horloges de la ville en me disant : « Qu'il y a loin, mon Dieu, jusqu'au jour ! » Puis ma pensée se reportait sur Spielberg, sur mon malheureux Frédéric, dont le réveil serait si triste !... Et mon cœur se serrait !..... Alors je revenais sur tout ce que nous avions souffert ensemble, sur les sacrifices que nous avions faits à notre cause... Ils sont bien grands, hélas !..... si grands que je me sentais dans l'âme une amertume profonde en pensant que pour un pays qui n'est pas le mien, pour une nation asservie qui jamais ne me saura gré de ce que j'ai voulu faire pour son indépendance, j'ai détruit ma santé, affaibli mon intelligence et brisé, anéanti, sans doute pour toujours, les espérances et les illusions qui embellissent et font aimer la vie.

» Où est la compensation à tant de chagrins, à tant de pertes irréparables ? me disais-je..... Qui me rendra mon pauvre père, qui m'inspirera du goût pour l'existence ?..... Et j'aurais maudit l'entraînement fatal de ma trop dévouée, trop aveugle

jeunesse, si votre souvenir ne fût venu adoucir mes cuisans regrets, si je n'en eusse appelé au témoignage de ma conscience et si surtout je n'eusse senti en moi la consolante conviction que j'avais acquis, pour prix d'une si longue épreuve, une ferme croyance à la religion catholique et l'espoir de mériter un jour les récompenses qu'elle promet à ceux qui observent fidèlement ses saints préceptes.

» En achevant ces mots, qu'il avait prononcés avec beaucoup de force, notre cher enfant exprima un tel attendrissement en portant nos mains à ses lèvres que nous eûmes peine à retenir nos larmes!.....

» Quelques minutes après il reprit ainsi :

» — Levé avant cinq heures, j'attendais, dans une impatience extrême, que l'on entrât dans la prison; mais la matinée était déjà fort avancée que personne n'avait paru. Je crus, pendant quelques instans, qu'un contre-ordre de Vienne était arrivé, qu'on allait me reconduire à Spielberg..... Enfin la porte s'ouvrit; le directeur de la police vint à moi suivi du geolier.

» — A midi, me dit-il après m'avoir souhaité le bonjour, on viendra vous prendre mesure d'habits; demain, à la même heure, vous sortirez quelques momens en voiture pour vous habituer au grand air, et j'aurai soin de vous apporter moi-même tous les petits objets dont vous pourriez avoir besoin. Le geolier a l'ordre de vous donner

tout ce que vous lui demanderez...... Dans trois jours vous partirez et dans six vous serez auprès de vos parens. Il s'est passé beaucoup de choses dans votre pays..... beaucoup de choses..... mais madame votre sœur vous contera tout cela.

» — Ne pourrais-je avoir quelques livres? lui demandai-je.

» — Si, vraiment, je vais vous en envoyer.

» — Et ne puis-je obtenir une chambre moins sombre que cette prison?

» — Non, c'est impossible; il faut du secret..... Adieu.

» Une demi-heure après, le geolier rentra m'apportant à déjeûner.

» — *Das ist gut, das ist sehr gut* (c'est bien bon), me disait-il en me montrant tous les mets et sa bouteille de bière.

» Je voulus goûter ce qu'il me vantait si fort, mais je ne pus manger, au grand étonnement du bon homme, qui ne cessait de répéter :

» — *Das ist jedoch sehr gut* (cela est pourtant bien bon), et vous devez avoir faim, car la cuisine n'est pas bonne là-haut.

» Le directeur, ainsi qu'il me l'avait promis, m'envoya quelques livres italiens, que je ne pus lire ; l'agitation, l'attente de notre réunion prochaine, la France et tous les souvenirs du monde où j'allais revivre, souvenirs depuis si longtemps abandonnés, préoccupaient, dominaient ma pensée. Ma seule lecture était la lettre de ma sœur ; je

l'avais laissée ouverte sur ma table, et en allant et venant dans la prison, je m'arrêtais à chaque instant pour en lire quelques lignes.

» A midi, le tailleur vint me prendre mesure, accompagné du directeur de police.

» — Ce que je vous demande, lui dis-je, c'est d'aller vite; je paierai double, triple s'il le faut, pourvu que vous m'apportiez tout cela demain.

» — On ne le pourrait même pas à Paris, reprit le directeur de police; il se passe d'étranges choses dans ce Paris; vous y trouverez beaucoup de changemens..... Mais madame votre sœur vous dira tout cela.

» Le reste de la journée me parut éternel! La nuit se passa comme la précédente, sans une minute de sommeil : mon cœur était si plein!

» En France, la mise en liberté d'un prisonnier d'état par clémence souveraine, a quelque chose de providentiel qui fait entrer la confiance et la joie sous les voûtes mêmes de la prison; mais en Autriche on prend autant de soins pour cacher une grâce qu'on en met souvent ailleurs pour dérober la connaissance d'une arrestation : le libéré, comme le condamné, demeure au secret le plus absolu, et nul, parmi ceux qui l'entourent, n'oserait le féliciter sur son élargissement.

» Je ne voyais donc que le geolier, dont toute la conversation se réduisait, aux heures de repas, à son éternel : « *Das ist sehr gut* (cela est très-bon.....),

suivi de : *Das ist kurios, er ist nichts* (cela est curieux, il ne mange pas). »

» A l'heure convenue, le directeur vint me prendre et me remit entre les mains d'un commissaire de police, de cet excellent Prohasko, qui m'avait reçu à mon entrée à Spielberg et qui eut peine à me reconnaître.

» — Monsieur va vous conduire à la promenade, me dit le directeur; c'est lui qui vous accompagnera jusqu'à Schærding.

» Nous descendîmes en effet et montâmes dans une calèche fermée, qui nous fit traverser la ville, où je ne regardais rien. Surpris de mon peu de curiosité ainsi que de mon silence, Prohasko me demanda avec tant d'intérêt si je souffrais, si je ne voulais pas rentrer, que je sentis de suite que cet homme, comme en général tous ses compatriotes, devait avoir le cœur bon. Nous causâmes alors, et peu de paroles suffirent pour me convaincre que je n'aurais pas à me plaindre de lui.

» — Nous voici sur la route d'Olmütz, me dit-il, nous allons nous y promener pendant une heure, puis nous reviendrons en ville.

» Mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé que nous rencontrâmes une longue file de charrettes chargées de soldats de diverses armes et différens uniformes.

» — Savez-vous quels sont ces soldats? me demanda Prohasko.

» — Non, en vérité; comment pourrais-je le savoir?

» — Eh bien! ce sont des Polonais réfugiés.

» — Des Polonais!.....

» Et je regardai de tous mes yeux ces pauvres infortunés.

» — Il y a eu une révolution en Pologne, ajouta Prohasko; les Russes ont été vaincus d'abord, mais la trahison s'en est mêlée, et les Polonais, après s'être battus comme des lions, ont dû se réfugier les uns en Galicie, les autres en Prusse.

» La compassion, le regret, l'admiration, se partagèrent tellement mon cœur que j'aurais voulu faire arrêter la voiture, saluer ces braves gens, leur presser la main..... leur dire que leur cause m'était chère, que j'aurais été fier de combattre dans leurs rangs, d'y mourir plutôt que de consumer ma vie dans les cachots! « Ah! c'eût été trop de bonheur! » continua mon pauvre frère, dont la voix trahissait tout le dévouement qu'il conserve encore à la cause de l'indépendance.

» —Mais puis-je donc me plaindre, reprit-il, ne vous dois-je pas la liberté, ne suis-je pas près de vous!..... et la Providence ne m'a-t-elle pas donné un second père dans cet ami de mon enfance dont le cœur est si bon!..... »

» Quand son émotion fut un peu calmée, il nous dit:

» — Cette première promenade dura une heure; j'en étais fatigué, mais j'avais respiré l'air pur dans

la campagne, j'avais été délivré de la triste vue des barreaux et des grilles..... plus j'allais cependant, plus les journées me semblaient interminables et l'attente pénible! j'éprouvais un impérieux besoin de voir des figures nouvelles, de parler, de m'occuper des préparatifs du voyage, et l'on me laissait impitoyablement dans l'isolement et le silence. La nuit vint! pour l'abréger je priai le geôlier de me laisser la lumière plus tard que la veille.

» — Je vais en demander la permission à M. le directeur-général..... me répondit-il; dans cinq minutes je suis de retour.

» — Monsieur le directeur, dit en rentrant le geolier, veut bien permettre qu'on vous laisse la lumière une demi-heure de plus, jusqu'à dix heures et demie..... hein?..... êtes-vous satisfait?

» — Il y a vraiment de quoi, lui dis-je en souriant.

» Le jour, que j'attendais en priant Dieu, en pensant à vous, parut enfin et je m'écriai: « Demain je serai sur la route qui doit me rejoindre à mes libérateurs! »

» Je ne vous dirai pas tout ce que la matinée du troisième jour eut de mortel pour moi! j'aurais voulu briser la porte de la prison..... j'étouffais!...

» A midi, Prohasko vint me prendre:

» — Nous irons aujourd'hui, me dit-il, à l'*Augarten* et à *Pétersberg*, c'est fort joli.

» Le brave homme, qui déjà me comblait de

soins et d'attentions, se réjouissait de me voir jeter les yeux sur les monumens de la ville. Arrivés à l'*Augarten*, il me fit descendre, et me donnant le bras, nous parcourûmes quelques allées de ce jardin public, dont nous apercevions les arbres du haut de la plate-forme de Spielberg. Le soleil brillait, l'air était doux et tout empreint des premiers parfums du printemps. Je quittai le bras de Prohasko, je marchai seul, aspirant à longs traits les balsamiques exhalaisons qui venaient des prairies..... C'était une sensation ineffable et vivifiante, un premier retour à la vie!..... Mon âme, attendrie, reconnaissante, s'éleva vers Dieu et je le priai avec faveur pour les auteurs de ma liberté!

» Prohasko, toujours bon, me laissait me ranimer aux rayons du soleil, me conduisait par de jolis sentiers jusqu'à une éminence où le paysage se découvrait.

» — Quel dommage, me dit-il, que votre vue soit si basse, vous verriez les montagnes de la Silésie et de la Bohême, ainsi que Spielberg...

» Toutes mes pensées s'assombrirent à ce dernier mot, qui me rappelait la triste destinée de mes pauvres compagnons, de mon bien-aimé Frédéric..... J'étais libre, moi!... mais lui, sortirait-il jamais vivant de cette inexorable prison!

» Je regagnai la voiture, qui prit le chemin de la jolie promenade de Pétersberg, puis nous revînmes à la direction de la police.

» — A quatre heures du matin nous serons en route, me dit Prohasko ; vous serez prêt, n'est-ce pas ?

» Le soir était venu et le tailleur n'avait point paru ; dix fois j'avais appelé, mon inquiétude était à son comble ! Enfin le directeur de la police entra suivi du geolier chargé d'un énorme paquet.

» — Voilà, me dit-il, tout ce que vous avez demandé ; ce sont de beaux habits, mais cela coûtera cher.

» Qu'importe, n'ai-je pas de l'argent pour le payer.

» — Oh ! c'est votre affaire, c'est votre affaire !... Voilà votre linge, des bottes, tout ce que vous avez demandé ; il n'y manque plus rien, ainsi vous partirez demain de très-bonne heure.

» Le geolier, pour mon dernier dîner, voulut se distinguer.

» — *Das ist sehr gut*, disait-il en faisant claquer ses lèvres, on ne fait pas mieux en France. Ne faudra-t-il pas remettre ma note au directeur ?

» — Sans doute, et vous y joindrez trente florins de gratification.

» — Vraiment ! s'écria le bon homme, dont la figure s'était épanouie..... Les Français sont toujours bons ! Mais le directeur, reprit-il, ne le voudra peut-être pas ? Si vous le disiez au moment du départ à M. le commissaire Prohasko, qui aura votre argent, cela irait tout seul.

» — Rien de plus facile, mon cher.

» — *Mein gott! mein gott!* Les prisonniers de Spielberg sont de braves gens, quoi qu'on en dise... Et il se retira en ajoutant à voix basse : « Je vous laisserai de la lumière toute la nuit si vous le voulez..... »

» Jamais heures ne s'écoulèrent plus lentement pour moi que celles qui restaient encore jusqu'au moment du départ; j'en comptais une à une toutes les minutes, toutes les secondes! et lorsqu'enfin j'entendis sonner la dernière, lorsque le bruit de la voiture et des chevaux parvint jusqu'à mon oreille, lorsque la porte s'ouvrit et que le geolier m'apportant de la lumière me dit : « Quoi! déjà habillé..... le commissaire va venir.....» je demeurai sans voix, sans mouvement, croyant à peine que cette liberté, que ce départ, n'étaient pas un rêve!.....

» Prohasko parut bientôt, s'enquérant avec soin de ma santé, examinant avec bonté si j'étais bien couvert.

» — Car il fait froid, ajouta-t-il, mon cher monsieur.

» — Je ne le sentirai pas, repris-je en lui serrant la main.

» — Partons alors, tout est prêt.

» — Oui, oui, partons, répétai-je..... et je franchis le seuil du guichet au moment même où le directeur de la police en robe de chambre et une lanterne à la main, ouvrit la porte qui faisait face à celle de ma dernière prison.

» — Adieu, adieu, mon cher, bon voyage.

» Je le remerciai, et sans m'arrêter à complimenter cet homme, qui pendant tant d'années avait été l'exécuteur zélé, infatigable, de toutes nos vexations, je me hâtai de descendre et de prendre place dans la calèche. L'adieu du geolier, ses soins en m'aidant à monter, sa figure réjouie, me prouvèrent que Prohasko avait rempli mes intentions.

» — Quand il vous viendra quelques-uns de mes compagnons de Spielberg, lui dis-je à l'instant où les chevaux se mettaient en marche, ayez soin d'eux comme vous l'avez eu de moi.

» Tant qu'il fit sombre, je demeurai silencieux, écoutant avec un indicible plaisir le bruit des roues de la voiture, dont chaque tour me rapprochait de vous..... Au jour naissant, Prohasko qui s'était tu jusqu'alors parce qu'il me croyait endormi, s'empressa de me dire :

» — Nous nous arrêterons ce soir dans un village non loin de Vienne que nous laisserons sur la gauche ; demain à Moëlk, après-demain à Lintz, pour arriver le 20 mars au matin à Schærding.

» J'aurais voulu marcher la nuit, mais notre itinéraire avait été fixé, il fallait bien le suivre. A dix heures nous fîmes halte dans un bourg pour déjeuner. La grande salle de l'auberge où nous descendîmes était pleine de monde ; en y entrant j'éprouvai d'abord une sorte de trouble et d'étonnement de me trouver ainsi au milieu de gens inconnus dont tous les yeux s'étaient dirigés sur moi ; puis ce trou-

ble fit place au désir de m'assurer, en parlant avec eux, queje n'étais plus prisonnier. Ce fut donc avec peine que j'interrompis une conversation commencée, pour suivre Prohasko dans une salle particulière où il avait déjà fait porter un excellent déjeuner.

» — La route vous aura donné de l'appétit, j'espère?..... Buvons d'abord un verre de ce vin blanc à la santé de Mme votre sœur.....

» Comment aurais-je pu refuser? Mais le vin, selon lui, n'était pas buvable; il sortit pour en demander d'autre.

» Pendant ce temps je m'approchai successivement d'une fenêtre qui donnait sur la rue et d'une glace placée à l'autre extrémité de la chambre : Ah! mes amis! mes bons amis! comment vous exprimer l'impression douloureuse que produisit sur moi le triste aspect de ma livide figure, que j'avais laissée si jeune et si fraîche et que je retrouvais maintenant si vieillé et si flétrie! Vous le dirai-je, hélas! je fus si frappé du changement qui me rendait méconnaissable à mes propres yeux que je fondis en larmes en m'écriant : « Ah! quelle douleur ils vont éprouver en me voyant si vieux et si cassé. »

» Prohasko, à son retour, me retrouva assis près de la table, la tête appuyée sur l'une de mes mains et pleurant.....

» — Qu'avez-vous donc? me demanda-t-il avec empressement.

» Je ne répondis pas d'abord, mais il insista

avec tant de bonté que je n'hésitai pas à répondre :

» — Il y a près de dix ans que je n'avais vu mes traits, que je ne m'étais regardé dans une glace..... et je viens de voir dans celle-ci sur mon visage les traces ineffaçables de la captivité.....

» — Il ne faut pas songer à cela, reprit-il, vous êtes jeune encore, et quelques années de liberté suffiront pour réparer le mal. Croyez-moi, vous aurez de beaux jours dans l'avenir.....

» Je l'écoutais, je m'efforçais même de croire à ses consolantes paroles, mais la tristesse était de nouveau descendue dans mon cœur avec la conviction que je n'étais plus fait pour le monde.

» Pour me distraire, Prohasko me parla pendant la route des événemens arrivés en France depuis 1830 : des trois journées de juillet, de l'embarquement de Charles X à Cherbourg, de son séjour en Écosse, du roi Louis-Philippe, des Polonais, des Grecs.....

» Avec quel intérêt, quel enthousiasme n'aurais-je pas appris il y a deux ans encore ces prodigieuses catastrophes! avec quelle curiosité, quel empressement n'aurais-je pas interrogé le complaisant commissaire et n'aurais-je pas lu les journaux que je trouvais dans les auberges!..... Hélas! je restai presque froid à ce qui naguère eût transporté mon âme... et je sentis alors plus amèrement que jamais à quel degré d'indifférence et d'abatte-

ment intellectuel m'avaient réduit dans ces derniers temps les tristes tortures du Spielberg!

» Ce qui me ranimait, c'était l'espoir, la certitude de vous rejoindre, de vous retrouver bientôt : j'en parlais, j'y revenais sans cesse avec cet excellent Prohasko, qui ne se lassait pas de répondre à mes questions sur la route que vous deviez suivre, sur la distance à parcourir, le moment où nous arriverions à la frontière; je l'en aurais entretenu même la nuit, si le brave homme, qui me faisait coucher près de lui, ne se fût endormi aussitôt qu'il se mettait au lit. Moi, je pensais à vous!..... Depuis ma sortie de Spielberg, le sommeil n'a pas clos mes yeux un seul instant.

» Le second jour, nous traversâmes le Danube à Krems, et nous rejoignîmes dans la journée la route de Vienne à Schærding.

» — C'est par ici que madame votre sœur a dû passer, me dit mon compagnon de voyage.

» Dès lors je ne cessais pas de demander à chaque poste si on avait donné des chevaux à Mme Andryane, se rendant en Bavière. Nul ne pouvait me donner des renseignemens satisfaisans; mon impatience devint si grande que je suppliai Prohasko de poursuivre notre route sans nous arrêter.

» — Je ne dors pas, lui disais-je, et je suis plus fatigué de rester toute une nuit dans mon agitation que de la passer en voiture.

» — Je le voudrais, me répondit-il, mais je ne puis enfreindre mes instructions.

» Plus nous approchions de Lintz et plus je multipliais mes demandes sur vous ; l'inquiétude commença même à me gagner lorsqu'on nous dit à un péage où l'on inscrit le nom de tous les voyageurs que vous n'étiez pas sur le registre.

» — Peut-être en saurons-nous davantage aux portes de Lintz, me dit Prohasko, à moins qu'ils ne soient dans l'*eilwagen* (la diligence), qui a seule le privilége de n'être pas obligée de faire inscrire ses voyageurs.....

» — En diligence! m'écriai-je, c'est impossible, ma sœur est trop faible, trop délicate, pour supporter les fatigues d'une telle voiture..... Ils ne peuvent voyager qu'en poste.

» — Alors, reprit Prohasko, il est à croire qu'ils sont partis de Vienne plus tard qu'on ne l'avait indiqué.

» Enfin en entrant à Lintz, hier à quatre heures, on nous fit la même réponse et j'arrivai dans un hôtel situé sur la place, bien triste, bien convaincu qu'il vous était arrivé quelque malheur, que l'un de vous était malade, qu'il y avait eu contre ordre..... que sais-je enfin ?..... on s'alarme si vite quand on a tant souffert!

» — Je vais un instant chez le gouverneur, me dit Prohasko après m'avoir installé dans une grande salle au premier étage, j'y apprendrai peut-être quelque chose.

» Resté seul, je me promenais tristement dans la chambre lorsque j'aperçus pour la première fois,

depuis tant d'années, un encrier et du papier déposés sur une commode..... et prenant la plume entre mes doigts, je me disais : « Si dans mes longs jours de captivité j'avais eu cette plume, cette encre, quel trésor sans pareil c'eût été pour moi! et de quelles ressources n'eussent pas été ces grandes feuilles blanches où..... Mais il y a des caractères sur ce papier..... Grand Dieu! c'est l'écriture de ma sœur..... C'est elle qui a tracé ces mots..... En voilà d'autres écrits par mon ami... ils ont passé ici..... » Et dans les transports de ma joie je courus à toutes les sonnettes. Un domestique parut enfin.

» — Un monsieur et une dame n'ont-ils pas logés dans cette chambre hier ou avant-hier?

» — Oui, hier matin; et ils m'ont dit de donner de leurs nouvelles à un monsieur français qui doit passer ici.

» — Mais ce monsieur, c'est moi! m'écriai-je.

» — Excusez, excusez..... Je vous ai pris pour un Allemand en vous entendant parler notre langue.

» — Et comment voyagent-ils?

» — En poste et dans une belle calèche toute neuve.

» — En poste! en calèche!..... Ils seront moins fatigués, quel bonheur!..... Et dans l'excès de ma joie je sautai au cou du domestique, qui me crut fou.

» Prohasko revint peu de momens après : il allait me conter qu'il avait appris du gouverneur que

vous étiez passés à Lintz sous le nom de M. et Mme Berthelin, lorsque je lui montrai mon cher papier en l'embrassant, en le suppliant de partir de suite et de marcher toute la nuit; mais notre voiture était cassée, il fallut retarder notre départ jusqu'à trois heures du matin.

» Ma sœur chérie, et toi mon digne ami, comment vous dirai-je l'agitation de cette dernière nuit..... mon impatience..... mon anxiété..... à mesure que nous approchions de Schærding?..... Non, je ne le puis, je ne l'essaierai pas; mais laissez, laissez-moi vous répéter encore que vous êtes mes anges sauveurs, que quelques mois de plus et sans vous, je serais mort dans les cachots du Spielberg!.....

» Notre Alexandre achevait à peine ce récit dont tous les détails étaient précieux pour nous, lorsque Prohasko est entré, amenant son collègue, et m'a remis en sa présence le prisonnier qui lui a été confié, selon les instructions qu'il a reçues; dès lors je deviens responsable de lui jusqu'au moment où il aura quitté l'Autriche.

» Tandis que mon cousin écrivait à sa famille, à la mienne, que Prohasko traçait le procès-verbal de tout ce qu'il avait vu, entendu, Alexandre vint s'asseoir près de moi et me dit d'une voix assez basse pour que moi seule je pusse l'entendre :

» — J'ai besoin de soulager mon cœur en parlant de ceux que j'aime... ma sœur, je n'ose t'interroger..... Mort au monde depuis tant d'années,

peut-être ne dois-je y rentrer que pour y déplorer des pertes irréparables..... Après celle à jamais regrettable de mon père, Dieu m'a-t-il réservé à de nouveaux malheurs?..... Tu ne me dis rien de Thérèse?..... Hélas! mes cruels pressentimens se seraient-ils réalisés? son inconcevable silence est-il celui de la mort?

» — Thérèse a reçu le prix de ses vertus, de ses souffrances!... trop angélique pour ce triste monde, elle est retournée à sa véritable patrie!.....

» — Ah! quelle douleur pour Frédéric!..... pauvre être abandonné, que ferait-il désormais d'une liberté qui ne lui rendrait qu'une existence sans but et sans avenir!.....

» — Mon ami, j'ai pleuré comme toi cet ange auquel j'ai dû ta conservation, mais en ce moment, épuisé comme tu l'es, calme-toi, je t'en conjure.....

» — Oui, je me calmerai quand l'incertitude ne sera plus là!..... quand je saurai tout!..... Ma sœur, prends pitié de celui qui a tant souffert..... dis-moi..... Lucy?.....

» Hélas! je ne le comprenais que trop et je n'osais répondre.

» — Tu ignores encore, pauvre sœur, combien Dieu a été bon pour celui qui fut si longtemps égaré..... Tu ne sais pas que sa loi sainte en pénétrant mon cœur l'a soutenu, l'a purifié..... que jugeant tout d'après ses divins préceptes, je me suis promis de ne jamais revoir Lucy!..... mais avant

d'offrir ce sacrifice à Dieu, j'ai besoin de savoir si elle a conservé cette pureté d'ange qui me la faisait adorer et que j'ai tant respectée.....

» — Mon enfant, elle s'est présentée pure et sans tache au souverain juge..... offre-lui cette nouvelle douleur!..... Un an après ton entrée à Spielberg, Lucy a succombé dans le midi de la France à une maladie de langueur.

» Le pauvre infortuné se couvrit le visage de ses deux mains et resta quelques minutes immobile, dans un silence que je respectai; puis en l'attirant plus près de moi, je lui dis avec l'accent du cœur :

» — Mon ami, prions pour elle et rendons grâce en même temps à cette Providence qui t'a conservé tant d'autres affections.

» — Ah! je ne me plains de rien..... j'accepte tout, ma sœur.

» Et tandis qu'il s'efforçait de paraître calme, j'entendis un long sanglot s'échapper de sa poitrine.

» Il était temps de mettre un terme à ses émotions..... Mon cousin lui fit dresser un lit près du sien, afin de mieux veiller à tout ce qui pourrait lui faire du bien... Hélas! il a tant besoin de soins continuels que jamais nous ne pourrons lui en prodiguer assez.

» Je n'ai pu réunir encore mes idées, je ne vois que l'affreux changement qui a fait d'un être plein de force, de vie et de jeunesse un homme faible,

épuisé, presque mourant!..... son visage pâle et décharné, ses pauvres yeux qui, ne pouvant soutenir la lumière du jour, restent toujours cachés par une visière, sa démarche incertaine, sa taille voûtée, son extrême difficulté à s'exprimer rapidement en français et surtout cet excès d'abattement moral, qui le rend presque insensible à la joie d'être libre et de nous retrouver!..... Malgré tout ce que j'avais pressenti, tout ce que je m'étais dit de ne pas espérer le bonheur en le revoyant, j'étais bien loin de cet horrible résultat des ravages de la prison!... Le cœur reste oppressé par la pensée qu'il n'aurait pu résister un an ou deux encore à cette horrible captivité!.....

» *Mercredi* 21 *mars, dans un petit village de la Bavière.* — Nous avons enfin quitté l'Autriche, nous sommes libres tous trois, nous respirons à l'aise! j'éprouve un soulagement inexprimable, car depuis hier je ne vivais plus!... une terreur bien mal fondée sans doute me faisait craindre à chaque instant qu'on ne vînt reprendre mon prisonnier..... Aussi n'ai-je pu trouver une minute de sommeil de toute la nuit: plusieurs courriers sont arrivés à la poste en faisant grand tapage, mon sang se glaçait par l'idée cruelle que peut-être ils venaient nous arracher notre enfant.

» J'ai écrit ce matin au prince de Metternich, au maréchal Maison et j'ai remis mes dépêches à Prohasko, qui pleurait amèrement en nous quittant et

qui conservera, dit-il, un éternel souvenir de notre réunion, de mon frère, qu'il aime tendrement.

» En passant le pont de Schærding, qui sert de limite à l'Autriche, en nous trouvant sur la terre de Bavière, en voyant ses couleurs, nous avons poussé un cri de joie..... Notre ami s'est levé de la calèche, a regardé Schærding et s'est écrié :

» — *Je suis libre !*

» *Munich, jeudi* 22 *mars.* — Toute cette journée s'est écoulée avec une extrême rapidité ; notre pauvre Alexandre a commencé le récit de ses longues infortunes!..... Que de douleurs accumulées, quel raffinement de cruauté dans ceux qui le faisaient souffrir!..... Pauvre Frédéric ! combien je dois l'aimer, le plaindre et l'admirer!..... Quel courage héroïque dans ces êtres si longtemps torturés!... La pensée d'Alexandre reste constamment fixée sur son malheureux ami ; il ne jouit de rien et répète sans cesse qu'aucune joie ne saurait arriver jusqu'à son cœur lorsqu'il se dit que son frère d'infortune reste seul et privé de tout.

» *Augsbourg, vendredi* 23 *mars.* — Partis de Munich à midi, nous avons pu faire une promenade en voiture afin de visiter le quartier neuf, qui est, dit-on, magnifique, pendant que mon cousin voulait être seul pour écrire en France ; mais tout entière aux discours de mon cher délivré, je n'ai rien vu des lieux où je passais : il me parlait avec une telle éloquence de cœur du bonheur qu'il espère trouver dans l'accomplissement de ses devoirs, dans

sa croyance en Dieu, que, remplie d'étonnement de ce qu'il me disait avec tant de sagesse et de profondeur, je me demandais si un rêve ne m'abusait pas, si cet homme, devenu si parfaitement religieux, si calme dans ses opinions politiques, était bien celui que j'avais pleuré si longtemps..... Puis lorsque je l'entendis s'étendre avec chaleur sur l'immuable volonté de reconnaître mon dévouement par une existence à l'abri de tout reproche, uniquement vouée à l'étude et passée loin du monde, je ne pus lui répondre que par des larmes bien douces cette fois.

» — Tu me fais du bien, lui dis-je à mon tour; je retrouve enfin un peu de vie dans ton cœur !

» — Pardonne-moi, ma sœur, si je semble indifférent à tout, même à ton affection..... mon âme, flétrie, usée par de trop longues souffrances, est à jamais décolorée ! Tes tendres soins ne la ranimeront pas.

» En rentrant à notre hôtel, nous avons trouvé mon cousin bien attristé : des lettres de Paris venaient de lui apprendre que sa femme est malade, et notre bon ami est resté tellement troublé de cette nouvelle qu'il désire voyager avec une grande rapidité; Alexandre est si faible qu'il eût été désirable qu'il ne fît que quinze ou vingt lieues par journée: il faudrait lui rapprendre à vivre..... Déjà sa fatigue est extrême, mais la tranquillité de notre ami doit l'emporter : nous ferons quarante lieues tous les jours.

» *Goeppingen, samedi* 24 *mars*. — Mon pauvre frère a dormi hier à Augsbourg pour la première fois depuis sa sortie de Spielberg; aussi semble-t-il reprendre un peu de force : il traîne moins les pieds, il commence à descendre un escalier avec facilité. Cependant, malgré ces améliorations physiques, je me demande cent fois le jour si jamais dans l'avenir je parviendrai à lui faire du bien!... Jusqu'à présent, c'est vainement que j'en cherche les moyens..... Ses affections semblent mortes comme ses espérances..... Je ne l'ai point encore vu sourire; l'aspect d'un beau pays, d'un beau soleil ne le ranime pas..... Je ne trouve même plus cet accent du cœur avec lequel il nous exprimait si bien sa reconnaissance à Milan. Mon cousin m'a cherché seule pour soulager son cœur, pour pleurer avec moi sur l'état horrible où nous le retrouvons.

» *Strasbourg, lundi* 26 *mars*.—A deux heures nous avions passé le pont de Kell, nous étions sur la terre de France!..... Là nous fîmes arrêter la voiture sans donner aucune explication à notre prisonnier, que l'excès de la fatigue avait plongé dans une sorte de sommeil..... Puis nous descendîmes de la calèche; il nous suivit machinalement..... Le drapeau tricolore flottait sur le bureau de la douane..... En l'apercevant, il s'écria :

» — *France! France!..... mon drapeau, mon drapeau!.....*

» Puis fondant en larmes, il vint se jeter dans nos bras en répétant :

» — Mes sauveurs, mes sauveurs chéris!

» Nous avons été heureux, après tant de fatigues, de passer quelques heures chez le général Brayer, qui nous a comblés de preuves d'intérêt; chacun des membres de sa famille ne pouvait regarder Alexandre sans un profond attendrissement. Il voulait les en remercier, mais à chaque fois les paroles semblaient expirer sur ses lèvres!..... et ne trouvant plus dans son cœur ces sentimens si doux à toute âme qui sait sentir, il tomba dans un découragement dont rien ne put le relever.....

» — Tu le vois bien, me dit-il, je suis mort à tout, puisque je suis mort à la reconnaissance!

» *Sarrebourg, mardi* 27 *mars.* — Dès huit heures ce matin, mon frère me fit demander si je voulais sortir avec lui.

» — Nous n'avons point encore rendu grâce à Dieu dans son temple, me dit-il; viens avec moi, ma sœur..... Je suis en France et près de toi, qui m'as sauvé.... Que de prières ferventes doivent sortir de mon cœur!

» Trop ému pour lui répondre, je le suivis en silence..... Nous entrâmes dans la cathédrale, et là je fus plus que payée de tant de larmes en voyant sa piété profonde, son touchant recueillement!..... Constamment agenouillé, il pleura longtemps, longtemps!..... Et mon cœur exultait de joie et je ne pouvais que répéter en sanglotant :

» — Merci, merci, mon Dieu!.....

» Nous avons quitté Strasbourg à midi, après

avoir reçu les adieux de l'aimable Mathilde et de son mari, qui présente le modèle des hommes de bien.

» *Paris*, *vendredi* 30 *mars*. — Notre rapide voyage est terminé; nous arrivons à Paris pour le trouver plongé dans une consternation générale, envahi par le choléra..... C'est à la Ferté-Sous-Jouarre que nous avons appris ce malheur. En lisant cette funeste nouvelle dans le journal, je n'ai pu retenir un cri d'effroi; Alexandre n'en a pas même été ému. Ce fut pour moi une nouvelle révélation du profond abattement de son âme, de son indifférence pour toutes les choses de ce monde!... Je suis accablée de tristesse et de pressentimens douloureux lorsque tout devait être joie pour moi en retrouvant ma famille, mon pays..... en ramenant mon prisonnier!..... Mais si je ne l'avais arraché au Spielberg que pour le voir devenir la proie du fléau!... Oh! mon Dieu! vos décrets sont impénétrables; il faut s'y soumettre et vous glorifier alors même que vous nous frappez! »

Ici doivent se terminer des mémoires que la folle présomption de parler de moi n'aurait jamais pu me faire publier: le ciel m'est témoin qu'un motif plus noble a conduit ma plume.

Seul, entre tous les prisonniers du Spielberg, je

pouvais faire connaître entièrement la vérité sans attirer sur ma famille ou sur mes amis les rigueurs du gouvernement autrichien. J'ai donc cru et je crois encore qu'il était de mon devoir, après la libération de mes compagnons d'infortune, de rompre le silence que les Italiens *sont forcés de garder par position.*

Quelles que soient d'ailleurs les déceptions pénibles que j'ai pu éprouver, je ne saurais me repentir d'avoir dit ce que nul autre, je le répète, n'aurait pu dire avec autant de franchise, et je n'en rendrai pas moins grâce jusqu'au dernier jour de ma vie à ce père des miséricordes, qui, pour prix de mes longues épreuves, me destinait d'efficaces compensations!..... car ce Dieu si clément, dont le plus grand bienfait fut la connaissance de sa sainte parole, en me ramenant au milieu des miens, en m'accordant l'estime de mes compatriotes, a mis le comble à ses ineffables bontés en me donnant pour compagne la femme adorable que j'avais rêvée au temps de l'adversité, la femme si bien identifiée à toute mon existence passée qu'elle me fait bénir chaque jour la main divine qui me la réservait.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE [1].

PREMIER VOLUME.

I.

L'auteur A. Andryane abandonne la carrière des armes. — Il devient jeune homme à la mode. — Grande résolution. — Il quitte sa famille. — Il arrive à Genève. — Il se livre à des études sévères. — Ses espérances. — La politique. — Michel-Ange Buonarotti. — Sa position, ses moyens d'existence. — Il initie le jeune Alexandre Andryane à une société politique. — But de cette société. — A. Andryane est chargé de missions importantes dans l'est de la France. — Insuccès. — Ses causes. — Projet de mission en Italie. — Les réfugiés italiens. — Andryane accepte la mission. — *Statuts, diplômes, chiffres* des sociétés secrètes. — Coup d'œil sur la situation politique de l'Europe. — Les carbonari en Italie. — La police autrichienne. — A. Andryane quitte Genève. — Lucy. — Passage du Saint-Gothard. — Arrivée à Bellinzona.

II.

Malinverni. — Ses espérances. — Entretien. — Remise des documens. — Convention. — L'émissaire. — Arrivée à Lugano. — Le vieillard piémontais. — Ses doutes. — Il avoit

[1] La Table analytique a été ajoutée par l'éditeur, qui en est seul responsable.

à l'inopportunité d'un mouvement insurrectionnel. — Situation morale de l'Italie. — Sages recommandations. — Pippo. — Les *Papatacci*.

III.

Arrivée à Como. — L'ami de Pippo. — Entretien. — Terreur que lui inspire la visite d'Andryane. — Désappointement. — Départ pour Milan. — Le compagnon de voyage. — Son enthousiasme pour la littérature française. — Gaétano D. — Arrivée à Milan. — Les canons en permanence sur les places. — Police de Milan. — Formalités pour y séjourner. — Précautions pour les visites.

IV.

Réflexions pénibles sur la situation morale et politique de la Lombardie. — Découragement. — Lettre à Buonarotti. — Arrestations à Brescia, Mantoue, Lodi. — Palivacini, la comtesse Frecavalli. — Régime de terreur. — Confalonieri et Salvotti. — Parallèle.

V.

La signora X... — Monpiani. — Ses souffrances. — Sa résignation. — Son dévouement à Confalonieri. — Felberg. — Visconti. — Trechi. — Prostration morale de la Lombardie. — La comtesse Teresa. — Admiration pour Confalonieri. — Trois poëtes : Monti, Pietro Borsieri, Manzoni. — Les lettres sont interceptées. — Réponse de Buonarotti. — Son mécontentement. — La Scala. — A. Andryane reçoit le portefeuille. — Craintes que cette possession lui inspire. — Il songe à un dépositaire. — Visite à Lablache. — *Alfieri*. — Réflexions.

VI.

On sonne. — Ce n'est point Lablache. — Le comte Belza

et ses alguazils. — Visite inquisitoriale. — Saisie du portefeuille. — Arrestation. — Le portefeuille est ouvert. — Examen des pièces. — Visite corporelle. — Le fameux Cisalpino. — Emprisonnement.

VII.

Profonde stupeur. — Visite du geôlier. — Insomnie. — Regrets. — Rêverie. — Désolation. — Encore Bolza. — Les porte-clés. — Bienfait de la lumière. — *Buona sera.* — — Pénibles pensées. — Somnolence. — Visite nocturne. — *Voilà un coq qui amènera plus d'une poule au poulailler.*

VIII.

Andryane ignore le contenu des pièces saisies. — Nouvelle visite de Bolza. — Les autorités supérieures de la police. — Le prévenu subit un premier interrogatoire. — Système de dénégation. — Deux lettres de Mme Andryane. — Mithridate-Malinverni. — Le prisonnier est ramené en prison. — Sa résolution. — Le comte Torresani, directeur de la police, auquel il demande des livres et la permission d'écrire à sa famille. — Il l'exhorte à tout révéler. — Nouvel interrogatoire. — Il écrit à sa famille. — Nouvelles instances. — On l'excite à faire des révélations. — La prison. — Anxiété sur le sort des personnes que la saisie du portefeuille a pu compromettre.

IX.

Regrets. — Résignation. — Le porte-clés. — *L'Empereur le veut!* — Confalonieri. — Régime de la prison. — Pénibles rêves. — Cruelle perplexité.

X.

Grande anxiété. — Le prisonnier croit entendre dans les

couloirs la voix plaintive de G... — Son désespoir. — Sa prière à Dieu. — Vain essai de conversation murale. — Visite du conseiller Minghini. — Son portrait. — Le prisonnier devient justiciable de la commission. — Entretien. — Grande joie : ce n'était point la voix de G... — Nouvel essai de conversation murale sur le mur opposé. — On répond. — L'ordre numérique des lettres de l'alphabet italien induit le captif en erreur. — Il trouve enfin la clé de ce langage. — Il est appelé devant la commission. — Salvotti. — Aspect du tribunal. — Incriminations. — Interrogatoire. — L'accusé parle d'un défenseur. — Réponse de Salvotti, accusateur et juge. — *Victime, non ; mais vous serez pendu.* — La prison.

XI.

Insomnie, tristes pensées. — La jeune fille aux yeux noirs. — Le fils de Louis XVI. — Nouvelle comparution devant la commission. — Feinte pitié de Salvotti. — Interrogatoire. — Irritation de Salvotti. — *Vous n'échapperez pas à la potence.* — La prison. — Je rêve aux yeux noirs, à une évasion. — Je reprends la conversation murale. — Confortinati l'astrologue. — Visite du conseiller Minghini. — Mécontentement de Salvotti. — On veut acheter les révélations de l'accusé. — Troisième comparution. — Menaces de la torture. — L'accusé reste inébranlable. — Visite de Salvotti. — Nouvelles instances. — Dénonciation du colonel X. — Mussotti. — Administration de la justice en Autriche. — Menaces de mort. — *Prenez courage !* — Le voisin du prisonnier ne répond plus à ses appels au mur.

XII.

Histoire de Confortinati l'astrologue. — Amères réflexions. — Le conseiller Minghini envoie des livres au prisonnier. — *Le Dante.* — Visite de Minghini. — Il déplore

le sort du pauvre captif. — Il lui fait remettre sa guitare. — Emploi des journées. — Les marges du *Jacopo Ortis*.

XIII.

Journal.

XIV.

Visite de Minghini. — Sa prédiction. — On frappe au mur. — Le colonel Moretti. — Son histoire. — Pensées de mort. — Moretti est changé de prison. — Une voix de femme. — Le bouquet. — Riboni. — Entretien. — Le dîner. — Lectures.

XV.

Lettre de Lucy. — Instances de Minghini. — Amères réflexions. — La jeune fille. — Le bouquet. — L'araignée. — Songe.

XVI.

Arrivée de la famille Andryane à Milan.—Minghini.—Ses conseils. — Le prisonnier reçoit une lettre de son père. — Consolation. — Visite de Salvotti. — Il soumet le prisonnier à la plus cruelle de toutes les épreuves. — Sa fureur de ne pas avoir réussi. — Combats qui s'élèvent dans l'âme du captif. — Il écrit à son père. — Journal de Mme Andryane.

XVII.

Grâce à Minghini, le prisonnier peut voir sa nièce. — Entretien. — Il comparait devant la commission. — Cruelle anxiété. — Nouvelles instances de Minghini. — Profondes réflexions. — Aveu d'une affiliation aux sociétés secrètes et des relations avec Buonarotti. — Irritation de Salvotti,

ce simple aveu lui paraît dérisoire. — On donne au prisonnier un compagnon de captivité appelé Rinaldini. — Son histoire. — Journal de Mme Andryane.

XVIII.

Lettres du prisonnier. — Ses impressions. — On propose un prêtre aux détenus pour faire leurs pâques. — Un seul refuse. — Remontrances de Minghini. — L'Empereur s'en formalisera. — Profession de foi. — Refus de tout sacrement.

XIX.

Journal de Mme Andryane. — Elle comparaît comme témoin devant la commission. — Indignation du prisonnier. — Conseils de Minghini. — La commission. — Déclamations de Salvotti. — Le prince de Carignan. — Tactique de Salvotti pour arracher aux prévenus l'expression de leurs vrais sentimens. — On accorde trois jours à l'accusé pour préparer sa défense. — On lui refuse la communication de l'acte d'accusation et des interrogatoires. — Salvotti *juge* et *avocat*. — Indignation de l'accusé. — Il écrit sa défense et la remet à Salvotti. — Accueil qu'elle reçoit. — Elle est traduite. — Dernières admonitions de Salvotti.

SECOND VOLUME.

XX.

Le directeur de la police accorde à la famille Andryane un nouveau permis de séjour à Milan. — Visite de Mme Andryane à Minghini. — Elle obtient la permission de voir

son frère. — Un compagnon de captivité. — Conversation *murale*. — Confalonieri. — La romance de Desdemona.

XXI.

Philosophie de Rinaldini. — Le *judas* des honnêtes gens. — Le lieutenant-général Zucchi est placé près de nous. — Rinaldini apprend la mort de sa mère; son désespoir. — Andryane écrit à sa famille pour l'engager à quitter Milan. — On éloigne Monpiani. — Accès de fièvre; délire.

XXII.

Monpiani. — Les deux prisonniers en escaladant le poêle parviennent jusqu'à la fenêtre de la prison. — La belle inconnue. — Une chute. — La harpe et le cor anglais. — Un nouveau prisonnier.—Entrevue d'Andryane avec sa famille.

XXIII.

Adieux à la prison de Sainte-Marguerite. — Nous sommes transférés à celle de *Porta-Nuova*. — Angelo Caldi, le geôlier *paternel*. — Minghini nous fait accorder du papier et de l'encre. — Promenades dans la galerie. — Réunion à Bigoni; son histoire: le comte D...; la fédération; arrestation; interrogatoire; Salvotti.

XXIV.

Concerts dans la prison. — Le chant y est interdit. — Le prisonnier remet une lettre pour sa famille à Minghini. — Il fait connaître ce qu'il a à craindre, et donne quelques conseils à ses amis. — Sur sa demande, il est séparé de ses compagnons de captivité. — Il entreprend pour sa nièce un abrégé de l'histoire d'Italie. — Fatigué de son isolement, il demande et obtient d'être réuni de nouveau à Ri-

naldini et à Bigoni. — Il écrit à sa sœur, qui obtient la permission de le voir pendant une demi-heure.

XXV.

Minghini est remplacé par Pissini. — De la prison du rez-de-chaussée les captifs sont transférés à celle du premier étage et séparés de Bigoni. — Arrivée de Lucy à Milan; un coup d'œil sur le passé. — Conversation murale avec Confalonieri. — Le conseiller Pissini. — Adieux de Minghini.

XXVI.

La surveillance devient plus active. — Le prisonnier obtient du conseiller Pissini la permission de voir sa famille. —Anniversaire de la naissance de sa sœur; ses cheveux.— Gaétano Castillia. —Mise en liberté de Monpiani et de plusieurs de ses amis.— La comtesse Teresa Confalonieri. — Mort du conseiller Minghini.— Les *gardes de la mort*.

XXVII.

Journal de Mme Andryane; ses craintes, ses espérances; détails sur la mort de Minghini. — Le premier jour de l'an 1824. — Démarches de Mme Confalonieri et de son frère auprès de l'Empereur, appuyées par l'archevêque et toute la noblesse de Milan. — Trait de bonté de M. Pactha. — Mme Andryane apprend de Mme Goldsmid que le prisonnier ne mourra pas.

XXVIII.

On vient chercher le prisonnier avec Castillia pour le conduire au palais de justice. — Il pénètre dans la prison de Confalonieri. — La chapelle d'attente. — Le littérateur Borsieri; le marquis Palavicini; Tonnelli de Cocaglio; ses remords. — Arrivée de Confalonieri; son courage. —Pro-

noncé des sentences ; cruauté de Salvotti ; la peine de mort commuée pour Confalonieri et Andryane en prison dure à perpétuité ; exhortation du président.

XXIX.

Pensées des condamnés après le prononcé de la sentence. — L'*éloquent* Chiesa, commissaire aux exécutions ; ses *regrets*.

XXX.

La toilette d'exposition. — Courage et résignation. — Les prisonniers attachés au pilori dressé contre les murs du palais. — Prononcé public de la sentence. — Marques nombreuses d'intérêt et de sympathie de la part des spectateurs. — Retour à la chapelle, où les condamnés sont délivrés. — On les ramène à Sainte-Marguerite, leur première prison. — Conversation intéressante avec Confalonieri. — Il éprouve au milieu de la nuit une crise nerveuse effrayante ; douloureuse situation.

XXXI.

Continuation du journal de Mme Andryane. — Entrevue du prisonnier avec sa famille. — Sa sœur lui fait remettre de l'argent et des livres. — Les *Lettres* de Jaccopo Ortis. — Dernière entrevue avec sa sœur ; tristes adieux. — Lettre de Mme Andryane à la comtesse Confalonieri. — Un rendez-vous à l'église de San-Fedel. — La sœur de Tonelli. — La comtesse Confalonieri. — Seconde entrevue avec la comtesse : elle raconte à Mme Andryane ses démarches près la cour de Vienne ; inflexibilité de l'Empereur ; bonté de l'impératrice ; retour à Milan. — Le prisonnier obtient la permission de voir encore une fois sa famille. — Lettre à son père. — Dernière entrevue de Mme Andryane et de la comtesse Confalonieri.

XXXII.

La maladie de Confalonieri prend un caractère plus alar-

mant. — La comtesse obtient la permission de le voir. — Elle parvient à lui glisser une lettre. — Le vice-roi fait venir des médecins. — Inhumanité du chirurgien des hôpitaux militaires. — La nuit du 4 février. — Bolza. — Les chaînes de voyage. — Départ pour Spielberg. — Halte dans une auberge. — Le colonel A... — Le bain de soleil. — Le *vieux ponctuel*. — Confalonieri éprouve une crise. — Arrivée à Crémone. — Le portrait.

XXXIII.

Départ de Crémone. — Halte à Pizzighettone. — La machine *ouvre-bouche*. — Palaviccini. — Encore le colonel A... — Souvenirs du siége de Mantoue. — Le commandant de Vérone ; entrée *triomphale* en cette ville. — L'escalier de la prison. — Un souvenir de Walter Scott. — Histoire de Palaviccini. — Le prix du sang. — La prison d'Udine. — La faiblesse de Confalonieri augmente. — Station à Tarvis. — Le lit de souffrance et le portrait de l'Empereur. — Le médecin allemand. — La faiblesse de Confalolieri oblige les commissaires de le laisser séjourner à Willach. — La tresse de cheveux bruns ; séparation et adieux. — Krems. — Le dernier repas en commun. — Spielberg.

TROISIÈME VOLUME.

Avant-propos.

I.

Spielberg. — Le maréchal des logis Pavese. — Bolza. — Formalité de l'écrou. — Aspect de la prison. — Son mobilier. — Compagnon de captivité. — Panorama. — On ôte les chaînes aux prisonniers. — Schiller le geôlier. — Son portrait. — Privilége accordé au colonel A... —

Aversion qu'il inspire à son jeune compagnon. — Dîner. — Prière.

II.

Cauchemar. — Grande hilarité des gardiens. — Sa cause. — Brusquerie de Schiller. — Déjeuner. — *O Richard, ô mon roi*, etc. — La voix de Borsieri se fait entendre. — *Still!* — Remontrances de Schiller. — Distribution de chapeaux, et quels chapeaux! — Forçat. — Les cheveux sont respectés. — Nourriture. — Le commandant de Spielberg. — Des livres sont accordés. — Le bibliothécaire Krall. — Une nouvelle chaîne. — Manière de s'en servir. — Faveur accordée au colonel A... — Grande gêne. — C'en est fait, ils sont forçats.

III.

La plate-forme. — Krall. — Il a vu Paris. — Coup d'œil sur Spielberg et ses environs. — Olmütz. — Austerlitz. — La poudrière. — Les rosiers. — Réticences de Krall. — Les livres. — Projets d'études. — Les deux galériens. — Lettre de Silvio Pellico et Maroncelli. — Réponse. — Caliban le galérien. — Lettre de Pellico. — Position de sa prison. — Le prisonnier parvient à se faire entendre. — Bruit inaccoutumé. — Histoire de Krall. — Sa belle âme. — Il enseigne l'allemand aux prisonniers. — Épisode de la campagne de France. — Le morceau de pain. — Le vieux Schiller. — Son caractère. — Souvenirs de la guerre de trente ans. — Histoire du baron de Trenck : le lièvre blanc, le lièvre noir. — Mort d'Oroboni. — Le cimetière.

IV.

Confalonieri arrive à Spielberg. — Séparation du colonel A... — Réunion à Confalonieri. — Il est souffrant. — Illusions. — Il y sourit. — Son voyage à Vienne : visite du prince de Metternich ; refus de voir l'Empereur.

V.

Confalonieri encourage et dirige les études de son compagnon. — Sa haute raison. — Le galérien Caliban. — Correspondance avec Pellico et Maroncelli. — Lettre de celui-ci : régime de Spielberg avant l'arrivée des prisonniers de Milan ; le juge S... ; Villa, son désespoir ; don Marco Fortini, sa résignation, causes de son arrestation, condamnation inique, sa dégradation racontée par lui-même ; quel baume il sait répandre sur le cœur de ses compagnons ; il assiste Oroboni dans ses derniers momens ; Monari, détails sur sa vie politique et militaire ; Foresti, Bacchiega.

VI.

Études. — Souffrances de Confalonieri. — Tonelli. — Conversation murale : nouvelles de Rinaldini, Bigoni, Manfradini, Albertini et Moretti ; lord Byron. — Poésie.

VII.

Arrivée de don Stephano. — Souvenirs de la patrie. — Entretien avec don Stephano. — Sa mission. — Nouvel entretien. — Proposition de baptême. — Le prisonnier demande la révision de son procès. — Pensées religieuses. — Poésie. — Les fers lui sont ôtés. — Baptême *sub conditione*. — Impressions. — Les chaînes lui sont remises.

VIII.

La messe. — Jour de bonheur. — Le prisonnier contemple les traits de ses compagnons de captivité. — *A dimanche, amis ! à dimanche !* — Recueillement des captifs à l'office divin. — Départ de don Stephano pour Vienne. — Ses promesses. — Insalubrité des prisons. — Dépérissement de Confalonieri. — Schiller le geôlier. — Sa charité. — Silvio

malade. — Joie qui accueille sa convalescence. — Moretti. — Son irritation. — Retour de don Stephano. —Son entrevue avec Moretti. — Jugement que celui-ci en porte. — Ses instances inquisitoriales. — Un rapport sur chaque prisonnier. — Tristes prédictions de Moretti.

IX.

Voyage de l'Empereur à Milan. — Journal de Mme Andryane : Mme Metton, M. de Caraman, le comte Pactha, le général Bubna, visite au prince de Metternich, la comtesse Confalonieri, M. et Mme Mirabeau, mort du général Bubna, sa récente disgrâce, la comtesse Frecavalli.

X.

Continuation du journal de Mme Andryane : la baronne Mathilde D....., monseigneur l'archevêque de Paris, son arrivée à Milan, audience de l'Empereur, toute espérance est évanouie, le prince de Metternich, ses promesses.

XI.

Bienfait de la captivité. — Dieu et la prison *fecerunt me*. — Travaux littéraires. — Pénurie du matériel épistolaire. — Caliban. — Grande découverte. — Lettre de Maroncelli. — Fabrication de papier. — Projet d'un grand ouvrage. — Don Stephano. — Ses récriminations sur le système de dénégation. — Cruels souvenirs. — Don Stephano se trahit. — Les prisonniers soupçonnent qu'il se trouve un traître parmi eux. — Le gouverneur de la Moravie. — Juste appréciation par Moretti des desseins de l'Empereur. — Visite du comte Mitrosky. — Les livres, unique ressource des malheureux captifs, leurs sont enlevés. — Tristesse profonde. — Bienfait de l'amitié.

XII.

Lettre à Pellico. — Travaux littéraires. — Épitaphe d'O-

roboni. — Don Marco. — Son zèle infatigable. — Le grand ouvrage est continué avec plus de zèle que jamais. — Envoi à Pellico. — L'encre manque aux prisonniers. — La fiole de sang.

XIII.

Lettre à Pellico. — Son abnégation. — Un nouveau visiteur, le baron Von Billing Haussen. — Don Stephano. — On insiste en vain auprès de lui pour obtenir des livres. — Il exalte les bienfaits de l'obscurantisme. — Réflexions de Moretti sur l'espionnage en Autriche. — Le vieux Schiller. — Son mépris pour l'homme noir. — Sa bonté pour les captifs. — Il fournit aux prisonniers ce qu'il faut pour écrire.

XIV.

Conversations murales. — Opinion de Moretti sur le juge S..., avec lequel il est réuni. — Sa société fait son supplice. — Schiller se charge de faire parvenir une lettre à la comtesse Confalonieri. — Espoir d'évasion. — La lettre est écrite et confiée à Schiller. — Craintes. — L'espérance renaît. — État critique de la santé de Villa. — Don Marco ne peut le relever de son abattement. — Le grand ouvrage est continué avec une nouvelle ardeur ; il touche à sa fin. — Visite du directeur général de la police. — Inspection minutieuse. — Hasard providentiel. — Schiller réprimandé. — L'Empereur est malade. — Vif *intérêt* que les captifs prennent à sa santé. — Ivresse de Schiller. — Craintes. — Le manuscrit est confié à Schiller. — Visite corporelle, état de nudité complète. — Sentiment douloureux. — Jusqu'où s'étend l'inspection. — *Hélas ! monsieur, vous êtes plus à plaindre que nous !* — Perquisitions dans les chambres des gardiens. — Anxiété pour Schiller. — Il a brûlé le manuscrit. — Grande joie, suivie de regrets cuisans.

XV.

Convalescence de l'Empereur. — Prévision de Moretti. — Son exaltation. — Lettre à Pellico. — Réponse. — Don Stephano. — Première récompense accordée à son zèle. — *Sollicitude* de l'Empereur pour les prisonniers d'état. — Pauvres captifs!

XVI.

Sainte amitié! — Schiller. — Réponse à la lettre de Trieste. — Joie et douleur. — Projet d'évasion. — Brave Schiller! — Regrets de Confalonieri. — Illusions. — Le prisonnier fait une chute. — On lui ôte sa chaîne. — Interrogatoire de Schiller. — Tout est perdu. — Adieux à Schiller. — Il emporte les dernières espérances des deux captifs.

XVII.

Dictionnaire allemand transcrit sur le mur. — Exaspération de Moretti. — Lettre de Mme Andryane à son frère. — Le comte Mitrosky. — Le directeur général de la police. — Craintes. — Le conseiller aulique. — Accueil fait aux plaintes des prisonniers et à leur demande d'une occupation active. — Les deux derniers mots du dictionnaire. — Étrange rapprochement. — Conversations. — Le lever du soleil. — Les fers sont remis. — Redoublement de rigueurs. — Don Stephano. — Sa sensualité.

XVIII.

Grande joie de Moretti : on l'a séparé du juge S... — Souvenirs d'Austerlitz. — On élève un mur devant les lucarnes pour nous dérober la vue de la campagne. — L'Empereur accède à la demande de travail, et ce travail est... de la charpie! — Une tâche est imposée aux prisonniers. — Malpropreté des chiffons. — Audience du gouverneur. — Froid accueil. — Le prisonnier lui demande des livres.

de religion. — Il en parlera à l'Empereur. — Où conduit l'intolérance des prêtres. — Le gouverneur est de retour. — L'Empereur accorde. — Les *Méditations* du père Chapuis. — Quelle dérision !

XIX.

Les *Mamelucks*, poëme. — Le manuscrit est anéanti. — Découragement. — Nouvelle demande de livres de religion. — *De quoi se plaignent-ils ? ne sont-ils pas philantropes ! — Qui aime bien châtie bien.* — Lettre à l'Empereur. — *L'enseigne de boutique.* — La *Philothée* de saint François de Sales. — Le jeune prêtre. — Sa modestie.

XX.

Le tricot succède à la charpie. — Inaptitude du prisonnier. — Elle est taxée de mauvais vouloir. — Crainte des casemates. — Conversation murale interrompue. — Moretti est transporté dans une autre prison. — Le directeur général de la police. — Étude de l'anglais. — Changement de cachot. — Motifs de cette mesure. — Villa. — Sa mort. — Don Marco. — Son caractère évangélique. — Funérailles de Villa. — Indignation. — Les deux épingles : renvoi de Krall. — Reprise du poëme des *Mamelucks*. — Séparation de Confalonieri. — Tristes adieux. — Désolation. — Réunion à S...

QUATRIÈME VOLUME.

I.

Impression pénible. — Le juge S***. — Son portrait. — Entretien. — Défiance. — Opinion de S*** sur Confalonieri. — L'envie perce. — Plan de conduite. — Horrible contrainte. — La messe. — Moretti. — Ses souffrances. —

Son aversion méprisante pour S***. — Voisinage de la prison de Pellico et Maroncelli. — La romance. — Colère de S***. — Il démande pardon à son compagnon.

II.

Opinion du prisonnier sur le juge S***. — Son hypocrisie. — Entretiens à la lucarne. — Don Marco. — Ses bienfaits. — Résignation. — Le sous-directeur Wergrat. — Inspection minutieuse. — Il trahit sa connaissance de la langue italienne. — *Premier bienfait* de l'administration de cet homme. — Recrudescence de rigueurs. — Caliban. — Une lettre. — Elle est de Confalonieri. — Projet d'évasion. — Grande joie. — La crainte lui succède. — Lettre à Confalonieri : mes adieux. — L'heure de la délivrance sonne. — Déception.

III.

Don Stephano. — Faveurs accordées aux fils de S***. — Don Stephano fait appeler le prisonnier. — Il est évêque. — Son orgueil. — C'est à l'Empereur que le prisonnier doit sa séparation de Confalonieri. — Exhortations du prélat. — Voies de séduction. — Douloureuse épreuve. — La pensée! sa *majesté n'en veut point*. — L'Empereur l'a dit : point de livres. — Affreuse raillerie. — Ex-profession du sous-directeur Wergrat. — But que se propose l'Empereur. — Combien je regrette Confalonieri. — Entretien avec S***. — Don Stephano. — L'âme du captif se révolte. — Il renie les croyances fondamentales de la religion. — Il appelle le raisonnement à l'appui de son incrédulité. — Retour au déisme. — Vaines espérances. — Douleur poignante. — Élargissement de S***. — Ses adieux. — Impression douloureuse. — Le bienfait de l'amnistie s'étend à don Marco. — Que Dieu en soit béni!

IV.

Joie et regrets. — Solitude. — Les gardiens. — Doulou-

reux souvenirs. — *Abyssus abyssum invocat.* — Triste victoire de ma raison. — Conséquences plus tristes encore. — — Levi. — Détails sur ce juif. — Horrible tableau. — Impie ! — Profonde douleur.

V.

L'abbé Wrba. — Sa touchante bonté. — Le prisonnier lui confesse son déisme. — Entretiens sur la religion. — *Pensées* de Pascal. — La foi revient dans l'âme du captif. — Le catholicisme et le protestantisme. — Le catholicisme triomphe.

VI.

Journal de Mme Andryane : mort de la comtesse Frecavalli, etc.

VII.

Le lac, poésie. — Lectures fructueuses.

VIII.

La porte entr'ouverte. — La jeune galérienne. — Impression. — Entretien. — Colère du gardien. — Rêverie. — Détails sur la galérienne. — Résignation en Dieu. — Dernier adieu à Moretti.

IX.

Réunion à Confalonieri. — Causes de l'abandon de son projet d'évasion. — Épançhemens. — *Un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène.* — Entretien. — La messe. — État alarmant de Maroncelli. — Affliction de Silvio. — Le père Wrba est éloigné. — Regrets des prisonniers.

X.

Une lettre de Mme Andriane. — Angoisses déchirantes.

— Le mal de Maroncelli empire. — Andryane consulte pour ses yeux. — Le poêle. — Journée d'hiver dans les cachots de Spielberg, poésie. — Souffrances morales et physiques. — Seconde lettre de Mme Andryane. — Le prisonnier apprend la mort de son père. — Sa douleur. — On lui refuse d'écrire un seul mot à sa famille.

XI.

Consolations de Confalonieri. — Il reçoit enfin une lettre. — On lui soumet un plan d'évasion. — Il refuse. — Motifs de ce refus. — Vaines instances. — Redoublement de surveillance. — Maroncelli subit l'amputation d'une jambe. — Le baquet.

XII.

Profond abattement. — Rêverie. — A Gaétan Castillia, poésie. — Journal de Mme Andryane : Mme Récamier, le prince de Montmorency-Laval, vaine sollicitation.

XIII.

Grands désastres de fortune. — Affaiblissement progressif de la vue. — Visite du comte Sedlenitsky. — Amélioration du sort de Maroncelli. — Le prisonnier obtient une consultation d'oculistes : la liberté, seul remède. — Élargissement de Pellico et Maroncelli. — Leurs adieux.

XIV.

Joie de la délivrance de Pellico. — Regrets qu'il laisse. — Le père Ziack. — Entretien. — On accorde au prisonnier quelques heures de promenade sur la plate-forme. — Souvenirs, poésie. — Conseils de Confalonieri. — Rêverie.

XV.

Le prisonnier s'adonne à la poésie. — Mise en liberté d-

Caliban. — Cruel pressentiment de Confalonieri. — Lai du poëte, poésie.

XVI.

Existence des captifs de Spielberg. — Le gardien polonais. — Il apprend la révolution polonaise. — Le prisonnier s'enquiert de la situation de l'Europe. — Mystère. — Conjectures. — Le choléra-morbus. — On refuse aux prisonniers d'état la connaissance des précautions hygiéniques contre ce fléau.

XVII.

Première victime de l'épidémie. — On se refuse à adoucir le régime. — Confalonieri est atteint de la cholérine. — Vaines instances de l'abbé Ziack. — Nos transes. — Sang-froid, résignation de Confalonieri. — Le choléra atteint sa période décroissante. — Accablement du prisonnier. — Le corbeau. — Son croassement. — Pressentiment. — Le directeur de la police fait appeler Andryane. — Il lui annonce son immédiate translation de Spielberg dans une autre prison. — Plus de fers. — Le serrurier. — Indifférence du prisonnier. — On lève l'écrou. — Adieux de Wergrat. — Dernier regard sur Spielberg. — La direction de la police. — Communication d'une dépêche. — Ce n'était pas une illusion... le prisonnier est libre. — Il fait la promesse de ne jamais reparaître dans les états d'Autriche. — Lettre de sa sœur. — Vives émotions.

XVIII.

Journal de Mme Andryane : mort de la comtesse Confalonieri ; lettre de Silvio Pellico ; visite de Maroncelli ; accueil qu'il reçoit ; le duc d'Orléans ; départ pour Vienne, etc., etc. ; le maréchal Maison ; M. de Metternich ; long entretien.

XIX.

Continuation du journal de Mme Andryane : audience de

l'Empereur; la grâce est accordée; M. de Metternich; désirs de l'Empereur; lettre de M. de Metternich; lettre de la comtesse Lezenzky; nouvelle audience de l'Empereur; audience de l'impératrice; ses regrets; conseils de M. de Metternich; départ de Vienne, etc., etc.; *mercredi, 20 mars!* c'est lui! quel changement! toast à l'Empereur; quelle en est la cause.

XX.

Est-ce un rêve? — Pauvre Confalonieri! — Grande agitation. — Le tailleur. — Promenade. — Prohasko. — Les réfugiés polonais. — Impression. — Le geôlier. — Départ du prisonnier. — Prohasko l'accompagne. — Il aperçoit sa figure dans une glace. — Sa tristesse. — Il apprend les événemens de 1830. — Arrivée à Lintz. — L'écriture de Mme Andryane. — Transports de joie. — Suite du journal de Mme Andryane : nouvelles affligeantes; les ravages de la captivité; *France! France!* La cathédrale de Strasbourg. — Épilogue.

ERRATUM.

C'est par erreur typographique qu'on a fait dire maintes fois à don Stephano *ia, ia*. Lisez : *già, già*.

SEP 9 - 1947

